00102592

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

00102592

LES CHEVALIERS DU CYGNE,

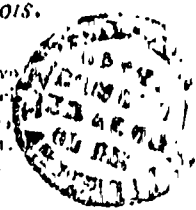
OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

102592

CHAPITRE PREMIER.

Histoire d'Ogier-le-Danois.



Pianger de' quel che gia sia stato servo
Di due vaghi occhi e d'una bella treccia
Sotto cui si nasconda un cor protervo,
Che poco puro abbia con molta faccia.
Vorria il miser fugire; et come cervo
Ferito ovunque va porta la freccia,
Ha di se stesso e del suo amor vergogna
Nè l'osa dire! o in van sanarsi agogna.

L'Ariosto.

Vous avez été témoin, mon cher Isambard, de quelques-unes de mes folies, mais vous n'en connoissez que très-confusément la cause; et puisque vous voulez savoir les véritables motifs qui m'ont fait abandonner la guerre et le monde, il faut

que je vous fasse connoître mon caractère, mes opinions et toutes mes erreurs, et que par conséquent je vous conte mon histoire entière.

Je naquis sous le règne du sage Sigefroy; je fus élevé dans un vieux château loin de la cour; et mon père, l'homme le plus savant du Danemarck, fut mon seul instituteur. Je montrai dès mon enfance un goût passionné pour la gloire, c'est-à-dire, pour la guerre; car, dans le siècle où nous sommes, ces deux idées sont malheureusement inséparables; mais mon père les rectifia, en me donnant la définition de la véritable valeur : *C'est*, me disoit-il, *la vertu combattant pour la justice* (1). J'ai tâché de faire de cette maxime la règle de ma conduite. Sigefroy tira mon père de sa solitude, l'appela près de lui, et le fit son ministre. Le Danemarck applaudit à son choix, et parut sentir vivement le bonheur si rare d'être gouverné par un bon roi et par un ministre éclairé et vertueux. J'avois alors seize ans : peu de mois après j'entendis parler de la guerre qui s'étoit élevée entre Charlemagne et Didier, roi

(1) C'est la belle définition que les stoïciens faisoient du courage.

des Lombards. Didier me parut malheureux et opprimé; j'obtins la permission d'aller combattre pour sa cause, et je me rendis en Lombardie (*A*). Je fis aussi mes premières armes avec le prince Adalgise, qui n'avoit alors que dix-sept ans. Vous savez, Isambard, qu'au commencement d'une bataille j'eus l'audace de défier Charlemagne, qui me demanda mon nom: Ce nom, lui répondis-je, est encore inconnu; mais il ne tient qu'à vous, seigneur, de le rendre à jamais célèbre, si vous acceptez mon défi. Hé bien, j'y consens, dit Charlemage, et il s'avança. Il quitta ses rangs, et vint à moi la lance en arrêt. Le combat commença; mais à peine étions-nous aux mains, qu'Adalgise, suivi de plusieurs soldats, vint fondre sur Charlemagne, et, lui donnant un coup de lance dans le côté, le renverse par terre; aussitôt son armée justement indignée s'élance vers lui; mais elle n'auroit pu empêcher que Charlemagne n'eût été fait prisonnier, si j'eusse secondé la trahison d'Adalgise et de ses lâches compagnons. Transporté de fureur, je les écarte d'une main avec mon épée, tandis que de l'autre je relève Charlemagne. En voyant ce héros debout, ils

prennent la fuite et entraînent de force Adalgise, qui, n'ayant pu assassiner son ennemi, vouloit se faire tuer (*B*). Après la bataille, que nous perdîmes, Charlemagne, qui avoit appris mon âge avec quelque surprise, m'envoya, par un héraut d'armes, une magnifique armure que j'ai toujours portée depuis. Cette aventure m'attira la haine d'Adalgise : ce prince, d'un naturel farouche, impétueux et vindicatif, a montré souvent un courage téméraire, mais presque toujours souillé par une violence et une férocité qu'il annonçoit déjà, malgré son extrême jeunesse. Cette guerre me fit connoître toutes les grandes qualités de Charlemagne; j'admirai sa valeur héroïque, son activité, son génie, et surtout sa générosité; je le vis après chaque victoire offrir constamment la paix (1), et je le trouvois alors plus grand que dans les combats. Didier, dominé par la haine, couroit en aveugle à sa perte : tous les ennemis de la France, assemblés autour de lui, aigrissoient chaque jour ses ressentimens, leurs pernicieux conseils l'engagèrent à con-

(1) Voyez *Histoire de Charlemagne* par M. Gaillard, tome II.

tinuer la guerre; il en fut la victime. Je m'enfermai avec lui dans Pavie, assiégée par les Français; mais le peuple, las d'une guerre sanglante, prolongée par le vain désir de la vengeance, ouvrit les portes de Pavie à Charlemagne, et lui livra le malheureux Didier et cette même Hermengarde, dont le divorce avoit causé la guerre; et ce fut ainsi qu'elle revit ce monarque redoutable, autrefois son époux et maintenant son ennemi et son vainqueur. Je fus fait prisonnier avec toute la suite de Didier. Charlemagne m'envoya chercher : aussitôt que ce prince m'aperçut, il s'avança vers moi, et m'embrassant : Ogier, me dit-il, en acceptant l'armure que je vous ai envoyée, vous êtes devenu chevalier français; mais il est bien juste que je respecte la liberté de celui qui m'a si généreusement conservé la mienne; je désire vous fixer dans ma cour, cependant vous êtes le maître de la quitter : mais n'oubliez pas que la France sera toujours pour vous une seconde patrie, et Charlemagne un ami reconnoissant et fidèle. — Quand les rois savent parler ainsi, combien ils étendent et affermissent leur empire!

Ce prince, éclairé autant que magna-

nime, respecta chez les Lombards la forme de gouvernement qu'il trouva établie; il ne se permit aucun changement qui ne fût absolument nécessaire, aucune précaution qui ne fût indispensable; il parut se livrer entièrement à la foi des vaincus; il marchoit au milieu d'eux avec une foible garde; il leur laissa leurs biens, leurs lois et leurs coutumes (1). Utile et belle leçon pour les conquérans, s'ils savoient profiter des exemples de justice et de modération! Comblé des bontés et des bienfaits de Charlemagne, je quittai Pavie; malgré mes démêlés avec Adalgise, je crus devoir à son malheur et au parti que j'avois soutenu, toutes les preuves d'intérêt qu'il étoit en mon pouvoir de lui donner: je découvris le lieu de sa retraite; je m'y rendis; je l'accompagnai dans sa fuite, et je ne me séparai de lui que lorsqu'il n'eut plus besoin de mes soins et de mes services. Je voyageai près d'un an, ensuite je retournai en Danemarck. J'y trouvai le célèbre Vitikind, alors chef adoré des Saxons, et défenseur intrépide de leur li-

(1) Tout le paragraphe, depuis l'alinéa, est littéralement copié de l'*Histoire de Charlemagne*, par M. Gaillard, tome II, page 123.

berté. Il venoit de perdre contre Charlemagne une bataille qui paroissoit décisive forcé de fuir d'un pays occupé par les ennemis, il s'étoit réfugié à la cour de Sigefroy, qui se montra digne de la confiance de cet illustre fugitif. L'émigration fut prodigieuse en Saxe; ces amis de la liberté furent repoussés et même persécutés dans presque tous les états de l'Europe; les rois sembloient craindre ces fiers républicains, et cette défiance excita celle de leurs peuples, qui supposèrent qu'une si grande terreur étoit fondée sur l'intime conviction que le gouvernement républicain étoit préférable au régime monarchique. C'est ainsi qu'une politique intolérante et maladroite leur apprit à admirer, sans les connoître, des principes qu'ils n'eussent, ni goûtés, ni même discutés, si l'on n'eût consulté que la générosité, toujours d'accord avec la raison. Enfin la persécution produisit deux effets; elle rendit les opprimés intéressans, et jeta un éclat éblouissant sur leur cause, et de là ces germes de troubles et de révoltes répandus dans plusieurs royaumes depuis le commencement de cette injuste et funeste guerre. Le Danemarck, grâce à la droiture et aux lu-

mières d'un bon roi et d'un sage ministre, est à l'abri de ces orages. La douceur et la justice de son gouvernement assurent sa tranquillité, les émigrés saxons y sont reçus avec humanité, et y vivent en paix (*C*). Des réfugiés surtout savent respecter les droits sacrés de l'hospitalité; l'intérêt et la reconnoissance sont les garans certains de leur bonne conduite. J'ai vu avec plaisir, en Danemarck même (dans les lieux habités par la cour), des Saxons, dans nos réjouissances publiques, applaudir à l'amour du peuple pour la famille royale, et mêler à nos chants leur fameuse hymne *du grand Arminius*, sans causer d'ombrage à notre ministère (*D*): noble et touchante sécurité qui semble dire à toute la nation : *Je m'occupe trop de votre bonheur pour ne pas compter sur votre gratitude*: En effet, les Danois s'intéressent au sort de la Saxe, mais n'en chérissent pas moins leur gouvernement monarchique. Ce sont les impôts et le despotisme qui font les révolutions ; un peuple heureux sera toujours fidèle à son chef. Cependant je cherchai toutes les occasions de voir Vitikind ; les entretiens de ce grand homme m'inspirèrent le plus vif intérêt pour sa cause ; mon

admiration pour Charlemagne ne m'empêcha pas de sentir combien la guerre qu'il faisoit aux Saxons étoit injuste : enfin, exalté par les discours de Vitikind, je lui promis de combattre sous ses ordres, s'il pouvoit parvenir, comme il s'en flattoit, à rallier son parti dispersé. En effet, quelques mois après il partit pour la Saxe, je le suivis : bientôt les Saxons subjugués se révoltèrent de nouveau; Vitikind se trouva à la tête d'une nombreuse armée, et la guerre recommença. Je fis la campagne entière, qui fut heureuse et brillante pour les Saxons; mais souillée à mes yeux par des dévastations et des cruautés qui m'ôtèrent l'enthousiasme que m'avoient inspiré les entretiens de Vitikind. Le courage, sans générosité, n'est qu'un instinct féroce autant que haïssable : le mépris de la mort n'est une vertu que dans une âme compatissante et sensible; mais celui qui trempe ses mains dans le sang d'un ennemi vaincu qui demande grâce; celui qui, dans sa rage meurtrière, ne distingue ni le sexe ni l'âge, et qui croit que la guerre autorise les massacres et les assassinats; celui-là, quels que soient ses exploits, n'est qu'un monstre sanguinaire, un infâme brigand

l'opprobre et le fléau de l'humanité. Je vis des villages incendiés ; je vis expirer au milieu des flammes des vieillards et des enfans ; enfin je vis les Saxons, dans le délire honteux de leur fureur, prendre l'exécrable résolution de ne plus recevoir de prisonniers, et de les égorger tous !... (*E*). Vitikind frémissoit de ces horreurs, mais n'avoit pas le pouvoir d'en arrêter le cours ; il parut même suspect en essayant de s'y opposer.... Alors la guerre me devint odieuse ; j'étois venu chercher la gloire, et je me trouvois le complice des crimes les plus atroces. On fit une trêve ; je me retirai, et je commençai de nouveaux voyages. J'entendis parler des lois admirables que Charlemagne donnoit à ses sujets ; je voulus voir un spectacle si nouveau : j'allai en France. C'est alors que j'eus l'idée de la véritable gloire, en voyant Charlemagne dans ses fameuses assemblées législatives. Homme sublime ! m'écriai-je ; oui, l'équitable postérité te pardonnera d'avoir été un conquérant ! oui, dans cette enceinte auguste, tu expies tous tes exploits guerriers !..... Je m'attachai tellement à ce prince, que je résolus de me fixer en France, et de vivre sous ses lois que j'avois entendu

discuter et décréter. Mais je n'aimois pas la cour, et je ne voulus point y rester. J'achetai des terres et un vieux château dans cette province, et je vins m'y établir. Pendant plusieurs années, je n'en sortis que pour suivre Charlemagne dans les expéditions guerrières, qui ne me parurent pas contraires à la justice, c'est-à-dire, lorsque ses ennemis l'attaquèrent sans avoir été provoqués; car j'en étois venu à penser que la guerre défensive est la seule légitime : aussi n'a-t-il jamais pu m'engager à prendre les armes contre les Saxons. Je passai dans mon château une partie de l'année qui précéda celle où se fit le traité d'alliance de Charlemagne et de Vitikind : sur la fin de l'été, j'étois un soir enfermé dans mon cabinet, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune dame inconnue, qui s'étoit égarée dans le bois, me faisoit demander l'hospitalité pour cette nuit; on ajouta qu'elle étoit arrivée sur un palefroi, et qu'elle étoit seule. Je m'empressai d'aller la recevoir; je la trouvai dans mon jardin, sous une allée d'ormes : en m'entendant marcher (car l'obscurité étoit telle, qu'on ne pouvoit distinguer les objets), elle vint à moi, et me fit beaucoup d'excuses sur

l'importunité qu'elle craignoit de me causer : le son de sa voix me prévint en sa faveur, et m'inspira beaucoup de curiosité de la voir. Après les premiers complimens, je lui proposai de la conduire dans son appartement : mais elle loua la fraîcheur et la beauté de la nuit, et nous restâmes dans le jardin ; elle accepta mon bras, et nous nous mîmes à marcher. J'avois l'intention de la conduire hors de cette allée dans un lieu découvert, où malgré l'obscurité de la nuit, j'aurois pu entrevoir un peu sa figure; mais, à la moitié de l'allée, elle s'approcha d'un banc et s'assit, et je me mis à côté d'elle. Nous causâmes ainsi environ une heure, et je fus aussi surpris qu'enchanté de tout l'esprit qu'elle me montra. Nous nous fîmes beaucoup de questions, elle éluda toutes les miennes ; mais les siennes étoient flatteuses, et prouvoient qu'elle me connoissoit de réputation. Enfin il fallut rentrer au château ; plus je trouvois de charmes dans son entretien, plus je désirois la voir; cependant je conjecturois qu'elle n'étoit pas jolie, puisqu'elle avoit si peu d'empressement de se montrer, et cette pensée me fut désagréable. Je me levai en lui offrant

mon bras; elle soupira, et posa sa main sur la mienne : cette main étoit douce et si délicate, que je ne doutai pas qu'elle ne fût charmante ; mais je m'apercus qu'elle trembloit : je me sentis ému : je ne concevois rien à cette aventure, et le trouble commençoit à se joindre à l'étonnement.... L'inconnue se taisoit, et, à mesure que nous approchions du château, son agitation sembloit augmenter : ne sachant plus que penser, tout à coup j'imaginai que non-seulement elle étoit laide, mais qu'elle avoit dans sa personne quelque difformité choquante et monstrueuse : cette idée me fit venir les larmes aux yeux. L'inconnue me paroissoit si aimable et si intéressante, que je m'affligeois sincèrement du malheur que je lui supposois, et que je partageois son embarras. A la porte du château, quelques domestiques vinrent au-devant de nous avec des flambeaux : je jetai, en tremblant, les yeux sur mon inconnue ; mais je ne pus voir son visage, il étoit entièrement caché sous une gaze épaisse, circonstance qui acheva de me confirmer dans mes conjectures. Nous arrivâmes dans l'appartement que je lui avois destiné ; au milieu de cette chambre étoit une table couverte de ra-

fraîchissemens : les domestiques posèrent les lumières sur les tables, et sortirent. Quand nous fûmes seuls, l'inconnue se tourna vis-à-vis de moi, et parut me regarder fixement et avec beaucoup d'attention; car elle pouvoit voir à travers sa gaze. Pendant cet examen j'admirois l'élégance et la légèreté de sa taille, et la beauté de ses mains; la curiosité, la surprise, l'émotion, me rendoient immobile. Après un assez long silence, elle s'écria : *O funeste imprudence!....* En disant ces mots, elle chancelle, veut s'appuyer sur la table; sa main défaillante ne la peut soutenir, elle tombe étendue sur le parquet. Mon saisissement fut inexprimable; je me précipitai vers elle, et je vis qu'elle étoit sans connoissance; il falloit nécessairement, pour la secourir, ôter le voile qui, en lui couvrant le visage, devoit gêner sa respiration..... Cependant j'hésitois, je craignois de voir ce visage, que d'ailleurs elle vouloit cacher; quel que fût son motif, je devois le respecter, et surtout ne pas profiter de l'état où elle étoit, pour surprendre cette espèce de secret. Mais enfin, comme je ne l'entendois plus respirer, et qu'elle ne donnoit aucun signe de vie,

l'effroi l'emporta sur la délicatesse ; j'arrachai le voile qui couvroit sa tête et une partie de sa taille..... Mais quelle fut alors ma surprise, en voyant une jeune personne d'une figure ravissante ?..... Le désordre où l'avoit mise sa chute ajoutoit encore à ses charmes ; ses beaux et longs cheveux noirs étoient abattus..... le mouchoir, fait pour cacher son sein, s'étoit détaché, et laissoit voir entièrement la plus belle gorge du monde..... Si l'esprit et les grâces de cette dangereuse inconnue avoient eu le pouvoir de m'intéresser vivement, avec l'idée que je m'étois formée de sa figure, jugez, mon cher Isambard, de ce que me fit éprouver la scène que je viens de vous dépeindre !..... En contemplant la belle inconnue, j'oubliois de la secourir ; ses yeux étoient fermés, mais elle avoit tant d'éclat et de fraîcheur, qu'elle paroissoit plutôt endormie qu'évanouie. J'étois à genoux près d'elle, soutenant sa tête sur mon bras..... Enfin je l'enlevai doucement, je la portai sur un canapé, et me remettant à genoux, je lui fis respirer une eau spiritueuse, et au bout de quelques minutes elle ouvrit les yeux. Ce premier regard me fit tressaillir ; je

tenois sa main, je la baisai avec transport, mais je remarquai dans son maintien tant de confusion, et un embarras si naturel et si modeste, que je fus contraint de renfermer au fond de mon âme tout ce que je ressentois si vivement. Cependant je hasardai quelques questions; je ne pus obtenir de réponses; l'inconnue mit ses deux mains sur son visage, et garda un obstiné silence. Au bout d'une demi-heure, elle me conjura d'une voix *foible* et tremblante de la laisser seule; j'obéis, et je me retirai le plus étonné et le plus amoureux de tous les hommes. Je ne fermai pas l'œil de la nuit; je me levai avec le jour, et j'attendis avec une vive impatience le réveil de l'inconnue : enfin à dix heures j'obtins la permission d'entrer chez elle. Je la trouvai mille fois plus jolie encore que la veille; un air d'abattement et de mélancolie donnoit un nouveau charme à sa figure piquante; elle parut embarrassée en m'apercevant, mais après un moment de silence, prenant la parole : Je dois pourtant, seigneur, me dit-elle, vous expliquer (du moins en partie) la singularité de ma conduite. J'implore votre indulgence, j'en ai grand besoin..... Ici

elle soupira, et sans me laisser le temps de répondre : Je suis née, poursuivit-elle, avec une imagination très-vive, une fort grande étourderie et un cœur beaucoup trop sensible... Depuis deux ans j'entends continuellement parler de vos aventures, seigneur, et de vos exploits... Je trouvois dans le caractère d'Ogier-le-Danois tout ce qui pouvoit exciter mon intérêt et mon admiration, et j'y trouvois encore une originalité qui piquoit vivement ma curiosité..... enfin, seigneur, je brûlois du désir de vous connoître..... vous l'avouerai-je? Sachant que vous viviez dans cette solitude, j'ai fait un assez long voyage uniquement pour vous voir..... j'ai profité de quelques instans de liberté que le hasard m'a donnés, car je suis sous la garde austère d'un tuteur farouche qui me tyrannise; mais j'ai pu m'échapper, et, sous un prétexte plausible, je puis rester encore ici trois jours; au bout de ce temps, je serai forcée..... Non, non, interrompis-je en me jetant à ses pieds, si ce que j'entends n'est point une illusion, vous ne quitterez point ces lieux, dont vous êtes la souveraine; vous avez daigné vous intéresser à moi, lorsque vous ne connoissiez de

moi que mon nom ; et moi, madame, sans savoir le vôtre, je vous adore et vous rends l'arbitre de ma destinée..... O généreux Ogier ! reprit-elle en versant quelques pleurs, croyez que mon cœur, qui vous a prévenu, sait répondre au vôtre ; mais un obstacle invincible..... Eh quoi ! m'écriai-je avec effroi, ne pouvez-vous disposer de votre main ?..... Je suis libre, répondit-elle, et je serai maîtresse absolue de mon sort et d'une grande fortune dans huit mois ; jusque-là un destin bizarre, l'honneur, des engagemens sacrés et la reconnoissance m'obligent à vous cacher qui je suis, et à vous quitter dans trois jours : ne m'en demandez pas davantage, vous saurez tout avec le temps ; mais je serois indigne de votre estime, si, dans cet instant, je vous expliquois ce surprenant mystère. Ah ! si vous m'aimez, répliquai-je, que m'importe le reste ! — Si je vous aime ! après mon imprudente démarche, après l'état où vous m'avez vue, seriez-vous assez ingrat pour en douter ? — Cependant vous me quitterez dans trois jours !..... — Oui, mais je reviendrai dans huit mois vous consacrer ma vie. — Oh ! n'est-ce point un songe qui m'abuse ? est-il

bien vrai..... prenez-vous cet engagement?..... — Oui! j'en jure par l'amour et par la folie, qui, en me conduisant ici, m'a mieux guidée que la raison n'auroit pu le faire. Elle prononça ces mots avec autant de sentiment que de grâce; cependant cette espèce de serment ne me parut pas assez sérieux pour me rassurer. Je m'en plaignis; elle me répondit d'une manière si tendre, qu'elle acheva de me tourner entièrement la tête. Mais ce fut en vain que je renouvelai mes questions, et que je la conjurai de me parler avec confiance sur sa situation; elle fut inébranlable dans ses refus à cet égard; seulement elle m'avoua qu'ignorant, en arrivant chez moi, si mon esprit et ma personne répondoient à l'idée qu'elle s'en étoit formée, elle avoit ordonné à celui de ses gens qui l'avoit accompagnée jusqu'à deux cents pas du château, de retourner au lieu où elle avoit couché la veille, et de l'y attendre avec le reste de sa suite, en ajoutant que, dans le cas où elle n'iroit pas les rejoindre le lendemain matin, il revînt la chercher au bout de quatre jours. Car, poursuivit-elle, si la sympathie n'eût pas fixé notre sort, vous n'auriez jamais connu

ma folie ; dès le soir même de mon arrivée je vous aurois demandé un guide, et je serois partie le lendemain à la pointe du jour.

J'écoutois mon inconnue, et je la regardois avec une surprise et un ravissement qui devoient me donner l'air stupide ; je croyois rêver. Ce fut en effet un songe, mais malheureusement il produisit sur mon cœur une impression qui ne s'effacera peut-être jamais. L'inconnue m'assura qu'elle ne pouvoit me dire le nom de sa famille, mais elle me protesta qu'elle s'appeloit AMINTE, et que personnellement on ne lui avoit jamais donné d'autre nom. A l'embarras qui avoit paru la dominer d'abord, succédèrent une confiance et une gaieté douce qui lui donnèrent de nouveaux agrémens ; j'admirois l'inépuisable variété de son esprit ; et j'avoue que j'étois un peu effrayé de cette étonnante mobilité de caractère qui la rendoit si piquante, mais qui, malgré moi, m'inspiroit je ne sais quelle défiance que toutes ses protestations ne pouvoient dissiper. Cette journée s'écoula avec une inconcevable rapidité. Le soir, après souper, nous descendîmes dans le jardin : la beauté du clair

de lune lui donna l'envie de se promener dans les champs, et je la conduisis sur la pelouse qui environne cette chaumière, qui n'existoit pas alors. Nous nous assîmes sur un lit de verdure entouré d'arbres fruitiers, et situé à trente pas de la fontaine où vous m'avez trouvé hier : il étoit près de minuit. Aminte, dont la vivacité et la gaieté charmante avoient paru s'augmenter à chaque instant depuis le déclin du jour, tomba subitement dans une langueur touchante.... Tout dort dans ces paisibles lieux, me dit-elle, et les domestiques du château et les habitans du village; il me semble que nous sommes seuls dans l'univers : douce et dangereuse illusion !..... Le ton ému dont elle prononça ces paroles porta dans mon imagination et dans mes sens un trouble que je n'avois point encore éprouvé..... Ogier, reprit-elle, rentrons au château..... Eh, pourquoi? m'écriai-je en la saisissant dans mes bras..... Ah! répondit-elle, parce que l'amour peut ici tout oser. Égaré par cette réponse ingenue, j'oubliai que je m'étois promis de respecter et sa jeunesse et sa confiance, et les droits si saints de l'hospitalité!..... Aminte n'opposa nulle résistance à mon

heureuse audace..... sa foiblesse me la rendit plus chère ; j'en crus voir la cause et l'excuse dans le sentiment le plus tendre et la passion la plus impétueuse. Aminte, suivant sa promesse, resta deux jours encore, mais elle partit au commencement du quatrième, malgré l'excès de mon amour et de mes regrets ; elle s'obstina à me cacher tous ses secrets, et je n'obtins d'elle que de touchans adieux et des sermens trompeurs. Je la conduisis moi-même dans une prairie qu'elle m'indiqua, et qui est à deux lieues d'ici ; elle exigea ma parole d'honneur que je ne la suivrois point secrètement, et qu'en la quittant je retournerois sur-le-champ dans mon château : je remplis scrupuleusement cet engagement. Ce fut ainsi que nous nous séparâmes.

Huit mois s'écoulèrent, et ensuite quatre autres, sans que j'entendisse parler d'Aminte ; je l'aimois avec passion, et je ne renonçai qu'avec une douleur inexprimable à l'espérance de la revoir. Rappelé en Danemarck par mon père, j'y retournai. Sigefroy n'existoit plus, Godefroy venoit de lui succéder ; mais je retrouvai la même tranquillité dans le royaume, parce que

la politique et les principes de la cour étoient les mêmes. Vitikind, par ses agens et par ses lettres, avoit essayé vainement d'engager le sage Godefroy à rompre la neutralité, car les Saxons s'étoient encore révoltés : la dernière réponse de Godefroy me parut si belle, et je la relus tant de fois, qu'elle s'est pour jamais gravée dans ma mémoire : je suis certain que vous serez charmé de la connoître ; la voici :

RÉPONSE DU ROI DE DANEMARCK A VITIKIND.

« Non, Vitikind, je n'ai point oublié » notre ancienne amitié; je n'ai changé » ni de sentimens, ni d'opinions ; j'ai tou- » jours pensé que la guerre entreprise » contre les Saxons étoit injuste ; j'ai blâmé » les excès dans lesquels sont souvent tom- » bés ces peuples belliqueux. Mais doit-on » blâmer moins ceux qui, en voulant at- » tenter à leur liberté, ont porté sur leur » territoire la flamme et le fer, et excité » parmi eux tant de troubles et de fac- » tions? Enfin, lassé d'une guerre sanglan- » te, et révolté des crimes que la haine et » la vengeance ont fait commettre à vos

» compatriotes, vous avez engagé la na-
» tion dont vous étiez le chef, à ployer
» sous le joug de l'empereur : cette nation,
» plongée dans la plus affreuse barbarie,
» étoit indépendante, mais elle manquoit
» des principes et des lumières qui peuvent
» fonder une liberté durable : elle n'avoit
» point de lois; le plus grand homme de
» son siècle vous en offroit d'admirables.
» Voilà, Vitikind, ce qui vous servira d'ex-
» cuse aux yeux de la postérité : vous ne
» pouviez céder qu'à l'admiration; vous
» avez cru que la Saxe entière partageoit
» votre enthousiasme pour l'empereur :
» vous vous êtes trompé, elle se soulève
» de nouveau, et la guerre que vous vous
» étiez flatté de terminer, recommence
» avec plus de fureur que jamais. Vous me
» pressez de rompre la neutralité que j'ai
» gardée jusqu'ici; je ne le puis, car, je
» vous le répète, mes opinions sont les
» mêmes. Vous me dites que maintenant
» la cause de l'empereur est devenue celle
» de tous les rois, et que, si la Saxe trium-
» phe, tous les souverains doivent trem-
» bler. Je pourrois me contenter de vous
» répondre que je préfère la justice à ma
» couronne : mais j'ajouterai que, dans ce

» cas, la politique seule me décideroit au
» parti que je prends. Il me semble que
» les princes qui veulent conserver leur au-
» torité font une étrange folie de prendre
» part à la guerre, et, par conséquent, de
» dégarnir de troupes leurs états, d'épui-
» ser leurs finances et d'accabler leurs
» peuples d'impôts. Est-ce en ruinant sa
» nation, en faisant une multitude in-
» nombrable de mécontens, en prodiguant
» l'or et le sang de ses sujets, qu'on peut
» raisonnablement se flatter de prévenir
» une révolution? Conserver dans ses états
» la paix et l'abondance, y faire fleurir le
» commerce et les arts, gouverner avec
» justice, se montrer humain, généreux,
» populaire, voilà, croyez-moi, la véri-
» table politique des rois; ce sera la
» mienne jusqu'à mon dernier soupir.
» Vous gémissez des cruautés et des crimes
» qui souillent la cause du parti que vous
» combattez; ah! s'il est vrai, gardez-vous
» de les imiter; ou ne les reprochez point
» à vos ennemis, ou ne les justifiez point
» par d'affreuses représailles!..... Je vous
» parle avec franchise, et je soutiendrai
» cette réponse avec fermeté. Je ne vio-
» lerai point les droits de l'hospitalité en

» chassant de mes états des réfugiés qui » n'y commettent aucun désordre ; je n'ai » d'ennemis que ceux de mon pays, et je » ne prendrai les armes que pour défendre » la patrie : la crainte et les terreurs sont » le partage des tyrans ; je suis sans dé- » fiance et sans ombrage, parce que je hais » le despotisme, et que ma conduite, mes » sentimens et la pureté de mes intentions » me répondent de l'amour et de la fidélité » de mes sujets. »

Telle fut la réponse du sage Godefroy à Vitikind. Vous savez qu'en effet sa conduite n'a point démenti ces nobles sentimens, et que le Danemarck conserve toujours une parfaite neutralité (*P*). Je ne passai que quelques mois auprès de mon père ; l'agitation et l'inquiétude insurmontable que me causoit une passion aussi insensée que malheureuse, me ramenèrent bientôt en France. Imaginant que je trouverois peut-être mon inconnue à la cour de Charlemagne, je me rendis à Aix-la-Chapelle. J'arrivai le jour même où l'empereur donnoit une audience publique aux ambassadeurs du calife Aaron, ce despote célèbre qui, grâce aux vertus et aux talens de son grand visir, l'illustre

Barmécide, gouvernoit avec justice et avec gloire, mais qui a terni depuis tout l'éclat de son règne par le meurtre affreux de ce même Barmécide, dont la mort a plongé tout l'Orient dans le deuil et la consternation (1). Le lendemain de mon arrivée, je fus chez la reine Hermengarde, où je savois que toutes les dames de la cour étoient assemblées. Jugez de ma surprise et de mon saisissement, lorsqu'au bout de quelques minutes je découvris ma trompeuse Aminte, assise à côté de la belle Célanire..... Je changeai tellement de visage, qu'Angilbert, qui me parloit dans ce moment, crut que je me trouvois mal..... Je lui montrai la personne qui me causoit une émotion si vive, en lui demandant son nom; il me répondit qu'elle s'appeloit Armoflède..... Dans cet endroit de l'histoire d'Ogier, Isambard ne put s'empêcher d'éclater de rire; il pria

(1) Barmécide fut en effet le plus grand homme qui ait eu le malheur de servir un despote. Les historiens ont prodigieusement loué le calife Aaron : on trouvera dans la suite de cet ouvrage une partie de son histoire, et son portrait fait d'après ses actions et sa vie, et, par conséquent, très-différent de celui que les historiens nous ont laissé.

Ogier de lui pardonner cette interruption; et le conjurant de continuer son récit, Ogier le reprit en ces termes: Mes yeux rencontrèrent ceux d'Armoflède, qui me regarda fixement sans montrer le moindre trouble; je la vis même demander qui j'étois, comme si ma figure lui eût été totalement inconnue. Je m'approchai d'elle; et, saisissant un instant où nous n'étions point observés, je lui demandai tout bas de m'accorder un entretien particulier; elle parut très-surprise de cette demande: cependant elle me répondit qu'elle me recevroit le lendemain chez elle à cinq heures du soir. Cette promesse me réconcilia presque avec elle, quoique je fusse indigné et confondu de l'excès de sa dissimulation; mais mon cœur l'excusoit encore, et je me répétois que je ne devois pas la condamner sans l'entendre. Je me retirai, car je ne pouvois supporter son air calme et serein, et la froideur de ses regards. Vous croyez bien que je ne passai pas une nuit fort tranquille, et que le lendemain avant cinq heures j'étois à la porte d'Armoflède. On me fit entrer dans un grand cabinet, où je la trouvai seule: mon premier mouvement fut de

voler vers elle les bras ouverts, mais elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, avec une expression de surprise et de frayeur qui me pétrifia. Elle s'étoit réfugiée derrière une table, et restoit debout en me regardant fixement; l'étonnement me rendoit immobile et muet; enfin, rompant le silence : Eh quoi ! m'écriai-je, est-ce ainsi qu'Aminte devoit recevoir Ogier?... Aminte ! reprit-elle, en me regardant toujours avec la plus grande attention; eh, bon Dieu ! seigneur, que voulez-vous dire? Elle prononça ces mots avec une telle naïveté, que j'en fus interdit..... Je ne répondis rien, mais voyant qu'elle regardoit la porte et qu'elle avoit le dessein de s'échapper, je m'avançai et je la retins par sa robe; elle pâlit, elle rougit, et tombant dans un fauteuil : O Dieu ! dit-elle, sa tête est aliénée, que vais-je devenir ?..... Elle dit ces paroles avec un naturel qui me frappa et me glaça; le plus étrange doute vint s'offrir à mon esprit et me causa le plus violent battement de cœur que j'aie jamais éprouvé. Aminte, lui dis-je en balbutiant, oseriez-vous soutenir que vous n'êtes point Aminte? Hélas! seigneur, répondit-elle,

je suis tout ce que vous voudrez, je ne veux ni vous déplaire, ni vous contrarier, mais permettez-moi de sortir un moment. Je vous l'avoue, Isambard, je ne savois plus que penser, je trouvois dans les mouvemens de son visage et dans les inflexions de sa voix une si parfaite vérité, que chaque instant augmentoit mes doutes; je la considérois d'un air stupide; et, soit prévention, soit réalité (car je suis encore à cet égard dans une sorte d'incertitude), je remarquois plusieurs différences entre elle et mon Aminte; il me sembloit qu'Armoflède étoit plus grande, avoit un air plus noble, une physionomie moins piquante et moins spirituelle, et moins de charmes et de vivacité dans les manières. J'avois souvent entendu parler de ressemblances miraculeuses; il ne me paroissoit donc pas impossible qu'Armoflède ne fût pas mon inconnue : cependant je lui cachai mes doutes, mais j'entrai en explication en rappelant tout ce qui s'étoit passé entre nous. La surprise la plus naïve se peignit sur son visage; et quand j'eus cessé de parler : En vérité, seigneur, me dit-elle, malgré cette inconcevable ressemblance qui a pu vous abuser, j'ose

dire que, si vous eussiez pris quelques informations sur mon caractère et sur ma conduite, vous n'auriez pu me confondre avec la personne que vous venez de me dépeindre. Cette réponse, faite du ton le plus noble et le plus fier, redoubla mon embarras. Après quelques minutes de silence : Au moins, madame, repris-je, daignez songer que, pour vous croire, il faut que je démente le témoignage de mes yeux..... J'avoue, seigneur, interrompit Armoflède, que je n'ai jamais cru aux ressemblances parfaites, malgré tous les exemples que l'histoire en rapporte, et je suis persuadée que, si vous m'examiniez sans prévention, vous me trouveriez très-différente de votre Aminte. Ah ! m'écriai-je, plus je vous regarde, et plus je m'attache à mon erreur..... si c'en est une !.... Écoutez, seigneur, reprit-elle, je vois qu'en effet vous êtes de très-bonne foi, et alors je dois vous plaindre et vous ôter une illusion aussi pénible pour vous qu'offensante pour moi : l'histoire de ma vie pourra vous désabuser; la voici en deux mots. J'aime avec passion depuis mon enfance, et je suis aimée de même. L'aimable et généreux Olivier a refusé

pour moi la main de la princesse Emma; enfin, seigneur, un lien secret m'unit à lui depuis huit mois..... Par égard pour la princesse, je ne porte pas encore le nom de mon époux; mais cet hymen n'est plus un mystère, et tout le monde pourra vous confirmer la vérité de cette confidence. Ce discours fut un coup de foudre pour moi, et dans cet instant me convainquoit entièrement qu'Armoflède n'étoit point Aminte. Je terminai promptement ce cruel entretien, et je me retirai avec autant de confusion que de chagrin. Je pris des informations sur Armoflède : on me conta l'histoire d'Olivier et d'Emma, et l'on m'assura qu'en effet Armoflède étoit l'épouse d'Olivier. Comment croire alors qu'une femme aimée ainsi d'un chevalier si jeune, si beau, si distingué par les agrémens de son esprit et célèbre par tant d'exploits, eût été infidèle et parjure, et pour un homme qu'elle ne connoissoit pas!.... Malgré tous ces raisonnemens, quand je revis Armoflède, je retombai dans l'incertitude : cependant je dois convenir que plus je l'observois, moins je lui trouvois les manières et le tour d'esprit d'Aminte; mais je retrouvois si

parfaitement sa figure, qu'après l'avoir regardée fixement quelques instans, je ne doutois plus qu'Armoflède ne fût Aminte. Alors j'éclatois et je faisois beaucoup de scènes ridicules, dont plusieurs ont été publiques. Armoflède, sans éprouver jamais le moindre embarras, tantôt plaignoit ma folie, et tantôt s'en moquoit; et son maintien, sa sécurité, ses discours, m'en imposoient tellement que je finissois toujours par convenir que j'extravaguois. La passion qu'elle montroit pour Olivier me perçoit l'âme : amoureux à perdre la tête, d'une femme qui prétendoit ne pas me connoître; jaloux jusqu'à la fureur, sans oser le paroître; trahi sans pouvoir me plaindre, je jouois un rôle aussi triste que ridicule; mais un désir secret me retenoit à la cour. On préparoit un tournoi dont on vouloit donner le spectacle au prince Egbert, et j'avois l'intention d'y combattre Olivier (*G*). Je ne recueillis dans ce combat, comme vous savez, ni gloire, ni vengeance, je fus vaincu; et, prenant enfin mon parti, je fis dans la même nuit tous les préparatifs de mon départ, et je quittai la cour le lendemain, en me promettant bien de n'y revenir jamais. J'en-

trepris un long voyage; durant lequel je passai dans ce village dont vous m'avez parlé hier; là, je vis l'intéressante Zoé et son fidèle Tobie; là, je trouvai la vertu et le bonheur, que j'avois vainement cherchés dans les camps, dans les cités et dans les cours; je me passionnai pour la vie champêtre; je revins ici, j'abandonnai mon château, je me fis l'égal des paysans dont j'avois été le seigneur, j'adoptai leurs mœurs et leur genre de vie, je bâtis cette chaumière sur cette même pelouse où la trompeuse Aminte parut partager mon amour..... Mon écuyer, qui n'étoit détrompé ni du monde, ni de la gloire, me quitta : je ne gardai que mon petit page, que je métamorphosai en pâtre; je me fis berger avec lui, et voulant me fixer dans l'état que je choisissois, je formai le projet de me chercher une compagne parmi les bergères de ce canton. Je trouve dans la fille d'un de mes anciens fermiers tout ce qui pourroit fixer un cœur libre; innocence, vertu, grâces, beauté, Chloé possède tous ces dons heureux de la nature; mais je ne me sens pas encore digne d'elle, et j'attends, pour l'épouser, que le souvenir d'Aminte soit entièrement effacé de ma mémoire.

CHAPITRE II.

Un philosophe amoureux.

This devil beauty is compounded strangely;
It is a subtil point and hard to know.'
Wether't has in't more active tempting
Or more passive tempted, so soon it forces
And so soon it yelds.

Sir JOHN SUCKLING.

LORSQUE Ogier eut fini son histoire, Isambard alla chercher Olivier, qui étoit levé depuis une heure, et qui se promenoit dans le jardin. A quel point le malheur rend souvent injuste ! Olivier, en passant sous les fenêtres du cabinet d'Ogier, avoit entendu rire Isambard, et cet éclat de rire lui avoit donné un mécontentement et une humeur que sa raison ne pouvoit maîtriser; il s'étoit engagé la veille à ne reprendre son voyage qu'après le dîner; mais, malgré toutes les instances d'Ogier, il voulut partir sur-le-champ. Il fut le reste du jour et le lendemain aussi taciturne que sombre et mélancolique, et le généreux Isambard n'osa le presser de

continuer sa déplorable histoire. Laissons-les poursuivre leur route, et retournons à Armoflède, que nous avons laissée s'évadant de l'hôtellerie où l'impétueux Adalgise avoit troublé son tête-à-tête avec Isambard. On se rappelle qu'elle étoit à cheval et qu'elle avoit pris un guide. Elle se ressouvint que le château d'Ogier étoit dans ce canton, et qu'il ne lui falloit que deux ou trois journées pour s'y rendre. Craignant mortellement de retomber entre les mains d'Adalgise, elle n'hésita point à s'aller mettre sous la protection du brave chevalier danois. Elle l'avoit vu si crédule, si généreux et si amoureux, qu'elle ne douta pas du succès de cette démarche. Mais l'espèce de goût qu'elle avoit eu pour lui étoit depuis long-temps épuisé; d'ailleurs, dans ce moment l'aimable Isambard occupoit seul son ardente imagination; elle croyoit avoir pour lui la passion la plus vive : ainsi elle ne voulut point reprendre le rôle d'Aminté, et se décida à ne reparoître chez Ogier que sous son véritable nom. Elle arriva au château d'Ogier environ deux heures après le départ des chevaliers. Elle fut étrangement surprise de trouver le château désert et en ruines.

Mais un paysan qu'elle rencontra lui apprit que la nouvelle demeure d'Ogier étoit à cinq cents pas de là : elle s'y rendit ; elle reconnut la pelouse, elle ne vit pas sans quelque émotion à quel point l'amoureux Ogier s'étoit plu à orner ce lieu ; son étonnement fut extrême en entrant dans l'élégante chaumière : Ogier n'y était pas, Sylvain alla le chercher, et il parut au bout de quelques minutes. Il resta pétrifié en apercevant Armoflède, qui, de son côté, ne fut pas médiocrement surprise de voir Ogier en habit de berger. Ce travestissement lui parut si original et si plaisant, qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ogier, indigné, l'accabla de reproches ; Armoflède rioit toujours. Ogier, avec sa panetière et sa houlette, lui parlant du ton le plus tragique, lui sembloit si comique et si ridicule, qu'elle oublia totalement le roman qu'elle avoit composé et qu'elle s'étoit promis de débiter ; elle ne pouvoit que le considérer, l'écouter et rire de la manière la plus inconsidérée et la plus bruyante. Ogier, la prenant brusquement par la main, la conduisit à une fenêtre qui donnoit sur la campagne. O la plus auda-

cieuse et la plus ingrate des femmes, lui dit-il, jetez les yeux sur cette pelouse, ne la reconnoissez-vous pas? Pour toute réponse, Armoflède se saisit d'un luth qui se trouvoit sur une table auprès d'elle; et, renonçant à sa première résolution, pour se livrer à la gaieté qui l'inspiroit dans ce moment, elle chanta la chanson suivante.

Je m'en souviens confusément;
Oui, c'étoit dans cette prairie
Qu'un soir je te fis le serment
De t'adorer toute ma vie.

Eh! oui, c'étoit sur ce gazon
Que je déclarai ma tendresse:
Mais je n'avois plus ma raison,
Devois-tu croire ma promesse?

Pourquoi ce courroux éclatant?
Je n'ai point fait de perfidie:
Ogier, mon vœu fut imprudent,
Mais je t'aimois à la folie.

De réfléchir eus-je le temps?
Mon cher Ogier, qu'il t'en souvienne,
Si je promis étourdiment,
Ce fut ta faute et non la mienne.

Tu me pressois si vivement!
Mon cœur me pressoit davantage:

Si j'eusse aimé moins tendrement,
Ma reponse eût été plus sage.

Toujours volage, mais charmant,
L'amour se plaît dans l'inconstance:
Attend-on d'un aveugle enfant
De la raison, de la prudence?

Au serment de toujours s'aimer
Pourquoi faut-il donc se soumettre?
Il faudroit, pour ne pas tromper,
Tout accorder, ne rien promettre.

Armoflède avoit une voix charmante, et chanta cette chanson avec une grâce qui auroit pu tourner une meilleure tête que celle d'Ogier. O véritable sirène! s'écria-t-il, séduisante, audacieuse et parjure..... En vérité, seigneur, interrompit Armoflède, vous sortez absolument du genre pastoral; tous ces grands mouvemens seroient très-déplacés dans une églogue ou dans une idylle; et si vous voulez continuer sur ce ton tragique, de grâce, quittez votre houlette, et reprenez votre armure. Non, répondit Ogier, j'ai renoncé sans retour à toutes les erreurs qui m'ont séduit jadis. Et cette belle devise qui vous étoit si chère, dit Armoflède, *la gloire et l'amour*, y renoncez-vous aussi? La

gloire, reprit Ogier, n'est plus à mes yeux qu'une chimère; et, pour l'amour, il seroit en moi une foiblesse si méprisable!.... Mais que dis-je?.... Non, je puis, sans rougir, être amoureux encore, j'ai fait un autre choix. — C'est une bergère, sans doute? — Précisément, et elle a dix-huit ans, et elle est belle, ingénue et sensible. — Et l'on appelle ce rare objet? — Chloé. — Ce nom vous paroît-il aussi joli que celui d'Aminte? — Aminte est oubliée, je ne me souviens que d'Armoflède : jugez si je suis guéri. Ici Armoflède changea absolument de visage, et prit un air stupéfait : Ogier, les yeux fixés sur elle, la regardoit avec étonnement; et après un moment de silence, reprenant la parole : Je crois, dit-elle, qu'il y a ici du malentendu. J'ai cru d'abord que toute votre colère ne venoit que de ma longue absence; mais il me semble que vous voulez me persuader que vous me prenez pour Armoflède? A ces mots, Ogier, souriant dédaigneusement : Vous êtes donc Aminte? répliqua-t-il. Oserez-vous me soutenir, s'écria impétueusement Armoflède, que vous pensez encore qu'Aminte et Armoflède ne sont pas deux personnes différentes? Et

vous-même, dit Ogier, si vous êtes Aminte, comment pouvez-vous savoir mes aventures avec Armoflède? Se peut-il donc, reprit-elle, que vous ignoriez ce qui a fait tant de bruit? Est-il possible que vous ne sachiez pas qu'après vous avoir cherché inutilement ici, j'ai été à la cour de Charlemagne, que là tout le monde a vu Aminte et Armoflède ensemble; qu'en effet cette ressemblance est frappante, mais non pas telle cependant qu'un amant puisse être excusable d'avoir pu s'y méprendre. L'indolente, l'insipide Armoflède, est beaucoup plus grande que moi; elle a les cheveux moins noirs, un regard et un son de voix tout-à-fait différens; enfin, elle est plus âgée que..... Quel conte me faites-vous donc là? interrompit Ogier; toute la cour de Charlemagne a été témoin de ce prodige, et je viens de voir les chevaliers du Cygne qui ne m'en ont rien dit. Cela est tout simple, reprit Armoflède, ils voyagent depuis huit mois, et je suis arrivée à la cour quelques jours après leur départ. Mais vous ne me parlez point d'Angilbert, vous l'avez vu pourtant depuis cette époque? — Non, je vous jure. — Vous me trompez, car je l'ai vu partir

pour se rendre en ce lieu, et certainement il vous a parlé d'Armoflède et d'Aminte. Je ne voulus point le suivre, j'étois outrée que vous eussiez pris Armoflède pour moi..... J'ai voulu vous oublier, je suis venue ici pour vous braver, je vous l'avoue..... Je vous trouve infidèle, je m'y attendois; mais du moins ne joignez pas la mauvaise foi à l'inconstance, et ne feignez pas de méconnoître la malheureuse Aminte. En achevant ces paroles, elle fondit en larmes. Oh! qui peut douter de la sincérité des pleurs de ce qu'on aime! Ogier vaincu, subjugué, tombe aux pieds d'Armoflède, qui le reçut dans ses bras... Dès cet instant elle reprit son ascendant suprême; Ogier, heureux et passionné, devint d'une crédulité sans bornes, et l'artificieuse Armoflède disposa souverainement de lui. Elle étoit venue chez lui avec le projet de ne pas renouer un engagement qui n'avoit plus d'attrait pour elle, mais un instant de folie et de gaieté lui avoit fait oublier son dessein; ensuite, trouvant l'indignation d'Ogier plus forte que sa passion, et entendant parler d'une rivale, elle sentit qu'elle ne pouvoit reprendre tous ses droits sur son esprit et

sur son cœur, qu'en employant toutes les séductions de l'amour, et elle se détermina à redevenir Aminte. L'écuyer d'Isambard, questionné par elle, lui avoit appris qu'Isambard alloit dans le duché de Clèves, se mettre au nombre des défenseurs de Béatrix, et c'est là qu'Armoflède vouloit se rendre. Lorsqu'une idée s'emparoit de son imagination, elle n'en calculoit ni les inconvéniens ni les difficultés; elle désiroit passionnément revoir Isambard, et triompher de ses préventions contre elle : ainsi elle ne songea qu'à décider Ogier à la conduire chez la duchesse. Il ne lui fut pas difficile de l'intéresser en faveur de cette princesse, et de ranimer en lui l'amour de la gloire. Ce n'est point Iphis, dit-elle, qu'Aminte est venue chercher, c'est un héros qu'elle aimoit; Ogier-le-Danois peut seul justifier son amour et sa foiblesse. Rendez-moi mon amant, et pour défendre l'innocence et la beauté, reprenez vos brillantes armes; il est juste que celle qui vous engage à voler au secours d'une femme opprimée, ait l'honneur de vous armer chevalier. En parlant ainsi, Armoflède détachoit les armes du trophée suspendu sur le lambris, et présentoit à Ogier sa lance

et son bouclier. Il consentit à tout; le départ fut fixé pour le lendemain. Le jeune Sylvain quitta sans peine ses vêtemens champêtres; Armoflède lui emprunta un habit, et s'habilla en page comme lui; car ce fut sous ce déguisement qu'elle voulut suivre Ogier. Le lendemain, à la pointe du jour, Ogier, accompagné de ses deux jolis pages, abandonna sans regret sa paisible retraite, et prit la route du duché de Clèves.

CHAPITRE III.

La piété.

Quel charme, vainqueur du monde,
Vers Dieu m'élève aujourd'hui !
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide,
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

RACINE.

Solo e pensoso, i piu deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti
E gli occhi porto per fuggir intenti
Dove vestigio uman l'arena stampi.

PÉTRARQUE.

La première journée du voyage d'Ogier se passa très-gaiement. Armoflède ne laissa pas languir la conversation, et s'occupa beaucoup du jeune Sylvain; elle remarqua qu'il étoit triste, et qu'il soupiroit souvent; elle apprit qu'il aimoit Chloé. Sylvain étoit beau, vif, ingénu. Armoflède, pour charmer l'ennui d'une route longue et pénible, forma le projet de le consoler. On comptoit aller coucher dans

une petite ville nommée Altendorf; mais, arrivés au pied du mont Étrel, on aperçut une jolie maison sur le sommet de la montagne. Armoflède étoit très-fatiguée; on interrogea un paysan qui passoit : il assura que le maître de cette maison étoit un saint personnage qui jamais ne refusoit l'hospitalité, et les trois voyageurs se décidèrent à passer la nuit dans ce lieu. On gravit la montagne; on arrive à la porte de la demeure du saint, et l'on voit alors que ce qu'on avoit pris pour l'habitation étoit une belle chapelle; et que la maison, située derrière cette chapelle, n'étoit qu'un simple hermitage. On frappe à la porte; un enfant de dix ou douze ans vient ouvrir. Il fait entrer les voyageurs dans un joli petit salon, et les quitte en disant qu'il va chercher son maître. On s'attendoit à voir paroître un vénérable vieillard, avec une longue barbe blanche. Quelle fut la surprise d'Armoflède et de ses compagnons, en voyant entrer un beau jeune homme de la figure la plus noble, et que sa pâleur et la profonde mélancolie répandue sur tous ses traits rendoient plus intéressante encore! Ogier se nomma, et lui présenta Armoflède, sous le nom de Philène, comme

un de ses pages. Au nom d'Ogier-le-Danois, l'inconnu s'avança vers lui, l'embrassa, et parut charmé de recevoir un tel hôte. Après les premiers complimens, on se fit réciproquement quelques questions. Ogier dit qu'il alloit dans le duché de Clèves, au secours de la duchesse assiégée par Gérold et les autres princes confédérés. A ces mots, le jeune et beau solitaire se troubla, et quelques larmes mouillèrent ses paupières, ce qui excita tellement la curiosité d'Ogier, qu'il le conjura de lui apprendre quel intérêt il prenoit à cet événement. Nulle raison, reprit le solitaire, ne m'oblige à cacher et mes malheurs et qui je suis; et, si j'en faisois un mystère, je trouverois doux de les confier à un héros aussi célèbre par sa loyauté et ses vertus que par ses exploits. Ainsi, seigneur, je vous conterai ma triste histoire après le souper frugal que je vais vous offrir. Ce récit vous apprendra la véritable cause de la conduite bizarre de Gérold, conduite dont Béatrix elle-même ignore encore le motif, et qui entraîna la guerre où vous allez prendre part. Comme le solitaire prononçoit ces mots, un vénérable ecclésiastique entra dans la chambre; le solitaire le présenta à Ogier, en lui di-

sant que ce vieillard l'avoit élevé. C'est le seul ami qui me reste, poursuivit-il ; il me tient lieu de tout ce que j'ai perdu.... En parlant ainsi, le solitaire eut l'air d'être vivement ému ; et, après un moment de silence, reprenant la parole : Généreux Ogier, dit-il, vous paroissez attendri ; cependant je ne suis point à plaindre : des souvenirs douloureux me troublent encore quelquefois ; mais mon âme est calme et paisible. La religion et la tendresse paternelle de cet homme vertueux ont enfin guéri les profondes blessures de mon cœur. Chaque mot que prononçoit le solitaire augmentoit en sa faveur l'intérêt du bon Ogier et la vive curiosité d'Armoflède. On se mit à table. Le solitaire se plaça entre Ogier et Armoflède, qui, plus d'une fois, fixa sur elle son attention par sa charmante figure, son air enfantin et naïf, et la manière pleine de sensibilité dont elle paroissoit l'écouter. Après le souper, le solitaire conta l'histoire qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV (*H*).

Histoire de Meinrad.

Ingiustissimo amor, perchè si raro
Corrispondenti fai nostri desiri?
Onde perfido avvien che t'è si caro
Il discorde voler che in due cor si miri?

Orlando furioso, de l'Arioste.

Je m'appelle Meinrad. Bertold, mon père, de la maison des comtes d'Hohenzollern... me donna une excellente éducation, et fit tout pour moi à cet égard, en me choisissant pour instituteur Oswald, cet homme respectable que vous voyez ici, et qui partage aujourd'hui ma solitude. Je me liai, dès mon enfance, de la plus intime amitié avec Gérold, comte de Bavière, ce même prince, amant et persécuteur de la duchesse de Clèves. Il n'y avoit nulle conformité dans nos caractères et dans nos principes; mais Gérold, malgré ses erreurs et ses fautes, est né avec une âme sensible et généreuse, et je m'attachai passionnément à lui. Pendant toute notre première jeunesse,

confident de ses foiblesses et de ses égaremens, je le fus enfin d'un sentiment que la raison approuvoit. Sa passion pour Béatrix étoit sincère et violente; il l'aimoit éperdument, et l'amour, en remplissant toute son âme, parut perfectionner son caractère, et changea totalement ses mœurs. Pendant qu'il étoit encore à la cour de cette princesse, j'étois pour la première fois dans un château que mon père venoit d'acheter. Un jour, que je me promenois aux environs, je passai près d'une petite maison isolée, dont l'élégante simplicité me frappa. Comme je la considérois, j'entendis tout à coup les sons d'une voix ravissante; je m'approchai doucement d'une salle basse dont les fenêtres et les rideaux étoient fermés. On chantoit dans cette salle; je distinguai parfaitement alors la voix d'une très-jeune personne qui s'accompagnoit du théorbe; la légèreté, la beauté incomparable de sa voix et l'expression de son chant, me causèrent une émotion que je n'avois jamais ressentie..... Quand elle eut fini sa romance, je l'entendis soupirer; et après un moment de silence : Hélas! s'écria-t-elle, je ne chanterai plus dans quinze jours, je serai alors trop malheu-

reuse!..... Et pourquoi, reprit une autre femme, avez-vous donné votre consentement?..... Oh! je ne l'ai pas donné, répondit la première voix; mais il faut bien céder à l'autorité, à la violence; j'obéirai... je mourrai..... et excepté toi, ma bonne Magdeleine, personne ne plaindra la pauvre Maria. Ici, elles cessèrent de parler, et je n'entendis plus que des soupirs et des sanglots. Dans ce moment, on ouvrit une porte avec bruit, et je m'éloignai précipitamment, le cœur et l'esprit uniquement occupés de ce que je venois d'entendre. Je ne pus fermer l'œil pendant toute la nuit; je ne pensai qu'à cette infortunée Maria. Je conjecturai que ses parens vouloient la forcer d'épouser un homme qu'elle haïssoit, et qu'elle joignoit à ce malheur celui d'aimer un autre objet. Je pensai que l'autorité de mon père pourroit empêcher une violence si barbare; et je résolus de retourner à la petite maison, afin de prendre, à ce sujet, des éclaircissemens positifs. En effet, je m'y rendis au déclin du jour; je m'approchai sans bruit de la salle basse, dont les fenêtres et les rideaux étoient fermés comme la veille, et bientôt je reconnus le doux son de voix de Maria,

qui s'entretenoit avec sa Magdeleine; j'entendis que cette dernière lui disoit : C'est vrai, il est bien vieux et bien laid, et puis avec cela, il est méchant à ce qu'on dit; mais vous serez bien riche, cela console... Oh! les richesses, interrompit Maria, c'est bon pour ma tante; mais moi, je ne m'en soucie pas, tu le sais bien..... Ne pleurez donc pas comme ça, reprit Magdeleine, votre tante va venir; songez comme elle vous a grondée hier..... Si tu veux que je ne pleure pas, dit Maria, enseigne-moi donc quelque moyen qui puisse me soustraire à cette cruelle tyrannie. Comme elle prononçoit ces paroles, j'entr'ouvris le rideau, en m'écriant : C'est moi qui vous en donnerai d'infaillibles..... A ces mots, Maria poussa un grand cri, et fit un mouvement pour s'enfuir; Magdeleine l'arrêta, et Maria se retournant en face pour me regarder, elle me sourit ayant encore le visage plein de larmes, et elle resta debout sans parler, et les yeux fixés sur moi. Imaginez quelle fut ma surprise, lorsque dans cette intéressante Maria, qui devoit, dans quinze jours, épouser un vieillard, je vis un enfant de treize ou quatorze ans, mais d'une beauté dont il

me seroit impossible de vous donner une idée. L'innocence et l'ingénuité de la première enfance ajoutoient un charme inexprimable à l'éclat de sa brillante figure ; et, malgré son chagrin, la sérénité de son regard et la douceur de son sourire donnoient une expression céleste à sa physionomie : oui, si les anges daignoient revêtir une forme mortelle pour apparoître aux hommes, ce seroit sous les traits de Maria. J'étois si troublé, si étonné, si attendri, que je ne pouvois parler. Maria, après m'avoir examiné un moment, regarda Magdeleine, qui étoit une petite fille de dix-sept ans, et ces deux jeunes personnes se mirent à rire de tout leur cœur. Ensuite Maria tourna les yeux sur moi ; elle remarqua que, loin de partager sa gaieté, je faisois de vains efforts pour retenir mes larmes. Alors elle prit un air sérieux et touché, et faisant quelques pas vers moi : Vous avez donc entendu tout ce que j'ai dit ? me demanda-t-elle. Pardonnez-moi, répondis-je, d'avoir surpris votre secret ; je n'en profiterai que pour vous servir. J'ose vous assurer que vous n'épouserez point l'homme que vous haïssez ; mais dites-moi, belle Maria, ne dé-

sireriez-vous pas en épouser un autre ? Je voudrois le savoir, afin de vous être encore utile à cet égard. A ces mots, Maria me regarda avec étonnement, sans rien dire, et je vis qu'elle ne répondoit pas à ma question, parce qu'elle ne la comprenoit pas. Magdeleine prenant la parole : Eh, mon Dieu! dit-elle, comment voulez-vous qu'elle ait déjà songé à se marier; elle n'a que quatorze ans..... En effet, l'âge de Maria m'avoit bien fait imaginer que son cœur étoit libre ; mais j'avois voulu en acquérir l'entière certitude..... Dans ce moment nous entendîmes du bruit : C'est ma tante, dit Maria, allez-vous-en ; car, si elle vous voit là, elle grondera peut-être. Afin d'obéir à Maria, je fis un grand mouvement pour me retirer ; mais ayant la tête à la fenêtre, mes cheveux s'accrochèrent aux franges des rideaux. Tandis que je faisois d'inutiles efforts pour m'en débarrasser, la tante de Maria entra dans la chambre. Maria rioit aux éclats de mon embarras et de ma ridicule figure, entortillée dans les rideaux ; mais sa tante, en m'apercevant, crut découvrir une intrigue, et s'avança avec emportement vers sa nièce. La pauvre

Maria, qui connoissoit sa violence naturelle, vint se réfugier dans l'embrasure de la fenêtre où j'étois; aussitôt je montai sur la fenêtre, et je m'élançai dans la chambre. Gertrude (c'est le nom de la tante de Maria), ne pouvant se saisir de sa nièce, que je tenois dans mes bras, me dit un torrent d'injures, et finit par me demander qui j'étois. Je suis Meinrad, répondis-je, fils de Bertold, votre seigneur, qui ne souffrira pas que cette innocente enfant soit la victime de votre cruauté et de votre avarice. Le hasard m'a fait entendre son histoire, et je vous déclare qu'elle n'épousera pas ce vieillard que vous lui destinez. Cette courte explication calma totalement Gertrude. Je vis que mon nom donnoit le plus grand poids à mes discours: elle se confondit en excuses; elle me dit qu'elle n'avoit nullement l'intention de contraindre Maria, qu'elle aimoit uniquement; mais, seigneur, poursuivit-elle, cette enfant, quoique d'une famille honnête, n'a rien au monde, elle est orpheline; je l'ai recueillie, c'étoit tout ce que je pouvois faire; je n'ai point de fortune, et ne puis lui assurer un sort. Un homme riche, et qui n'est point un vieillard,

comme le dit Maria, car il n'a pas cinquante ans, s'est présenté pour l'épouser : j'ai désiré pour elle que ce mariage pût se faire ; mais j'ignorois l'excès de sa répugnance pour cet établissement ; et si elle m'eût parlé avec franchise, je n'aurois pris aucun engagement, et je vais m'occuper des moyens de retirer ma parole et de rompre sans éclat. Ce discours ne me persuada pas que la dissimulation et les torts fussent du côté de Maria ; mais j'eus l'air d'être satisfait de cette apologie. Maria sauta au cou de sa tante, et me remercia avec la naïveté la plus touchante ; ensuite elle alla embrasser Magdeleine, comme pour recevoir son compliment de ce que son mariage étoit rompu. Je restai encore une demi-heure ; et en prenant congé de Gertrude, je lui demandai la permission de revenir la voir, et je sortis de cette maison avec un trouble et une agitation qui ne me permirent pas de m'abuser sur le sentiment que j'éprouvois. Je n'avois jamais aimé, et j'aimois éperdument une enfant. Cette enfant n'avoit ni fortune ni naissance ; je n'étois que trop certain que mon père ne consentiroit jamais à une telle union : l'idée de profiter de la cupidité de

Gertrude, et d'abuser de l'innocence et de la situation de Maria, me faisoit horreur ; mais je sentois que ma destinée étoit pour jamais attachée à la sienne. Maria étoit si jeune, que je ne pouvois songer à l'épouser avant une ou deux années ; et je me flattai que le temps et l'amour sauroient m'inspirer et me donner les moyens, ou de fléchir mon père, ou de me soustraire, sur ce point, à son autorité. Le lendemain matin, j'envoyai à Maria deux grandes corbeilles de fleurs et de fruits, et le soir je me rendis chez elle. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle accourut à moi, et me dit, avec une joie enfantine, qu'elle étoit bienheureuse, et que sa tante étoit bien bonne, car son mariage étoit tout-à-fait rompu ; ensuite elle me remercia de mes fleurs, et me montra qu'elle en étoit parée. Après une demi-heure de conversation, Maria tout à coup me laissa avec sa tante, sortit en sautant, et fut courir dans le jardin. J'engageai Gertrude à l'aller rejoindre, et nous la trouvâmes dans le parterre, jouant avec Magdeleine. Je me mis de la partie, elle m'en sut très-bon gré, et toute la soirée se passa en courses, en danses et en petits jeux. Pour plaire à Maria,

je me conduisis ainsi dans toutes mes visites, quoique cette enfance et cette excessive gaieté ne fussent nullement dans mon caractère; souvent elle me récompensoit de ma complaisance en me chantant une romance. Je ne pouvois me lasser d'entendre cette voix ravissante, la plus belle qui soit au monde; elle chantoit avec tant d'expression et de sentiment, qu'alors seulement elle ne me paroissoit plus une enfant. Cependant quelquefois je fixois sur moi son attention, en lui racontant quelque histoire intéressante; et même dans ses jeux, malgré son enfantillage et sa vivacité, on démêloit toujours en elle une âme remplie de bonté, d'élévation et de générosité, et le plus heureux naturel. Plus je la voyois, et plus je m'attachois passionnément à elle. Gertrude avoit facilement pénétré mes sentimens; mon amour flattoit trop son ambition, pour qu'elle ne mît pas tous ses soins à l'augmenter, s'il étoit possible. Comme elle paroissoit adorer Maria, j'avois beaucoup perdu de mes préventions contre elle, et bientôt elle gagna tout-à-fait ma confiance. Je lui déclarai ma passion pour sa nièce, et je lui dis que j'étois irrévocablement

décidé à l'épouser, si je pouvois me flatter qu'elle partageât mes sentimens ; et j'avouai que j'avois beaucoup de craintes à cet égard. Je ne sais, poursuivis-je, si je suis destiné au bonheur d'être aimé de Maria ; elle est trop jeune encore pour éprouver une passion semblable à celle qu'elle m'inspire ; mais si son cœur devoit s'y livrer un jour, on pourroit déjà le connoître, et je ne vois rien en elle qui l'annonce. Elle me témoigne de l'amitié ; mais elle est si à son aise avec moi ! Elle a une si brillante gaieté, une si parfaite égalité d'humeur, que rien au monde ne ressemble moins à l'amour que l'espèce de sentiment qu'elle me témoigne. Je crois bien qu'elle m'épouseroit sans répugnance ; mais vous devez concevoir que ce ne seroit pas assez pour son bonheur et pour le mien. Gertrude sourit de mes inquiétudes, s'en moqua avec art, et les affoiblit en me contant plusieurs traits de la sensibilité de Maria pour moi. Gertrude avoit de l'esprit et de l'adresse ; j'étois jeune, sans expérience, et j'aimois passionnément. Il ne lui fut pas difficile de me persuader la chose du monde que je désirois avec le plus d'ardeur. Elle interprétoit d'une ma-

nière si adroite et si flatteuse pour moi, les paroles les plus simples et les moindres actions de Maria, que je me livrois sans défiance à des illusions si chères. Six mois se passèrent de la sorte, au bout desquels mon père fit un voyage; et je fus obligé de quitter Maria pour quelque temps. Environ cinq semaines après mon départ, mon père me déclara qu'il avoit arrangé un mariage pour moi. Je connoissois la personne qu'il me destinoit; elle étoit sans fortune, mais elle avoit une très-grande naissance; et d'ailleurs elle étoit à tous égards si disgraciée de la nature, qu'avant même d'avoir connu Maria, je n'aurois pu me résoudre à former un tel lien. Je me jetai aux genoux de mon père, pour le conjurer de ne pas me donner une femme qu'il étoit impossible d'aimer. Il me répéta que c'étoit la plus grande alliance que nous pussions espérer, et fut inflexible: enfin, il ajouta que sa parole étoit donnée, et que je l'épouserois dans six mois. Je me retirai désespéré, maudissant l'inconcevable et frivole vanité qui faisoit préférer un nom donné par le hasard, à la beauté, aux talens, aux vertus, et qui sacrifioit le bonheur au plus stupide

de tous les préjugés. J'aurois dû, dans la situation critique où je me trouvois, consulter le sage Oswald, ce digne ami qui m'avoit élevé ; il m'auroit donné d'utiles conseils, qui m'eussent préservé des maux affreux que me préparoit ma fatale imprudence. Je manquai de confiance en lui, j'en fus cruellement puni. Je venois de recevoir une lettre du comte de Bavière, qui, d'après l'ordre de la duchesse de Clèves, voyageoit depuis quelques mois. Il me mandoit qu'il me consacreroit les derniers mois de son exil ; et en effet, il arriva au moment où nous retournions dans le château de mon père. Gérold me parla de la duchesse avec enthousiasme ; il l'adoroit, et n'étoit occupé que d'elle. L'amour l'avoit rendu à la vertu, et lui faisoit mépriser du fond de l'âme les égaremens de sa première jeunesse. Je lui confiai mes peines, et je lui contai toute mon histoire. Il me montra le plus vif intérêt, me dit qu'il n'osoit me donner des conseils, mais que je pouvois disposer entièrement de lui. Nous arrivâmes dans le lieu qu'habitoit Maria ; elle me reçut avec sensibilité ; je la revis avec transport ; je la trouvai grandie, embellie, et toujours ingénue

et aussi gaie. Je déclarai enfin mon amour : car jusque-là, respectant son âge et son innocence, je n'en avois parlé qu'à sa tante. Je lui fis part de la rigueur de mon père et de la résolution que j'avois prise de me soustraire à cette tyrannie, de fuir et de l'épouser en secret. Maria m'écouta avec sa sérénité ordinaire, sans surprise et sans émotion ; mais elle me répondit avec une douceur enchanteresse que je pris pour de l'amour ; et Gertrude, avec son adresse accoutumée, ne manqua pas de me confirmer dans cette erreur. Je menai le comte de Bavière chez Gertrude ; il vit Maria, et la trouva telle que l'amour le plus passionné l'avoit dépeinte. Gérold, rempli de grâce et de gaieté, se prêta sans effort à l'enfance de Maria ; mais je remarquai qu'elle étoit extrêmement réservée avec lui, et qu'elle avoit même une timidité que je ne lui avois jamais vue. Il voulut l'entendre chanter, et je la vis rougir et trembler. Gertrude, le lendemain, me conta, à ce sujet, que Maria lui avoit dit : *J'ai pensé que peut-être cet étranger diroit à Meinrad que je ne chante pas bien.* En tout, ajouta Gertrude, les manières du prince ne lui plaisent pas, et elle

a un peu d'éloignement pour lui ; je crois que, sans se l'avouer, elle a une sorte de jalousie de l'amitié que vous avez pour lui. Ces discours, avidement écoutés, m'aveuglèrent totalement sur tout ce qui auroit dû m'éclairer, si j'eusse été sans prévention. Cependant le temps s'écouloit ; mon père s'occupoit déjà des préparatifs de mon voyage : il falloit prendre un parti.

Gérold m'offrit un asile dans ses états ; je l'acceptai, et il fut décidé que, sous six semaines, je m'y rendrois avec Maria. Mais tout à coup, malgré toutes les précautions que j'avois constamment prises, mon père découvrit mes assiduités chez Maria, il m'en parla ; je pensai dans l'instant que, si je ne détournois pas ses soupçons, il me feroit épier, et qu'il me seroit impossible de fuir avec Maria. En conséquence, je lui répondis que je n'y avois été que par curiosité, pour connoître ce qui pouvoit attirer le comte de Bavière aussi souvent dans cette maison. J'ajoutai que, d'après ses engagemens avec la duchesse de Clèves, je ne pouvois croire qu'il eût des desseins sur cette jeune personne, mais que cependant mon amitié pour lui me faisoit voir avec peine cette

liaison, et que je tâchois de l'engager à la rompre. Ce discours persuada pleinement mon père; cependant j'appris qu'il faisoit observer mes démarches ; alors mon embarras fut extrême. Le comte songeoit à retourner dans ses états, par lesquels (en partant du lieu où nous étions) il falloit passer pour aller chez Béatrix. L'année d'exil, prescrite par cette princesse, touchoit à sa fin ; et Gérold, au comble de ses vœux, devoit me quitter dans quelques jours. Après mille réflexions sur ma cruelle situation, j'imaginai de confier Maria à Gérold, et de la confier seule, car sa tante, malade depuis quinze jours, étoit hors d'état de l'accompagner. Je conjurai donc Gérold de se charger de Maria, de la conduire dans ses états, et de l'y laisser en mains sûres, lorsqu'il se rendroit chez la duchesse. Quand vous serez parti, continuai-je, je dirai à mon père que vous avez enlevé Maria : on cessera de m'observer, et je pourrai sous peu de temps m'échapper et vous aller rejoindre ; d'autant mieux que je serai seul, et que la fuite alors est toujours facile. Gérold parut très-étonné de cette résolution, et je dois avouer qu'il la combattit et me fit beau-

coup d'objections raisonnables ; mais comme je ne voyois que ce seul moyen qui pût m'assurer la possession de Maria, je persistai, et Gérold céda à mes instances. Nous fîmes part de ce projet à Maria, qui n'y consentit qu'avec une peine extrême ; elle pleura beaucoup. Je devois croire que le chagrin de ne pas partir avec moi faisoit couler ses larmes ; aussi je fus sensiblement touché de sa douleur.... Hélas ! depuis deux mois je ne doutois point de sa tendresse ; elle étoit totalement changée, elle avoit perdu toute sa gaieté, et j'étois convaincu que ce changement venoit de l'inquiétude que lui causoit l'embarras cruel de notre situation. Il me paroissoit tout simple que chaque jour augmentât sa tristesse, puisque chaque jour écoulé nous rapprochoit de celui que mon père avoit fixé pour mon mariage. Enfin Maria partit avec Gérold..... Mon père crut, en effet, que ce prince l'avoit enlevée ; il ne montra aucun soupçon sur moi ; je fis en secret tous les préparatifs de ma fuite, et je me décidai à partir le lendemain d'un jour où mon père devoit faire une chasse de sanglier, à laquelle il avoit invité toute la noblesse des environs.

Ce jour arrivé, je suivis mon père à cette chasse ; vous jugez que j'y portai une extrême distraction : elle duroit depuis six heures, lorsque mon père, désirant la terminer, voulut, suivant sa coutume, attaquer et tuer le sanglier. Il descendit de cheval, et, armé d'un pieu, fut à sa rencontre : nous restâmes tous à quarante pas de lui : mon père manqua l'animal, qui se jeta sur lui. Aussitôt je vole au secours de mon père, qui avoit déjà reçu plusieurs blessures ; je me précipite sur l'animal, je suis grièvement blessé moi-même, mais je lui porte un coup mortel : tous les chasseurs nous environnent, mon père tombe évanoui dans leurs bras, on forme une litière avec des branches d'arbres, et je le fis ainsi transporter au château : nous eûmes promptement des secours ; on examina ses blessures, et l'on me déclara qu'elles étoient mortelles. Ce que cet arrêt me fit éprouver, est inexprimable ; je frémis en pensant qu'il favorisoit l'intérêt de mon amour, et que j'éprouvois un sentiment que la mort de mon père pouvoit seule rendre heureux et légitime. Cette situation me parut horrible ; cependant plus j'examinois mon

cœur, plus je sentois que j'aurois donné ma vie pour sauver la sienne. J'étois moi-même très-blessé, mais je ne voulus point me mettre au lit; je veillai, je soignai mon malheureux père pendant douze jours; il me donna sa bénédiction, et il expira dans mes bras!..... Les veilles, la douleur, les blessures que j'avois reçues et qui s'étoient cruellement envenimées, me mirent dans un état qui fit tout craindre pour ma vie... Aussitôt qu'Oswald eut appris la maladie de mon père, il quitta sa retraite et vint me rejoindre; il me trouva mourant et sans aucune connoissance : je fus ainsi plus de trois semaines; enfin je revins à la vie pour sentir de nouvelles douleurs. En reprenant ma connoissance, je pensai avec un vif chagrin, que Maria, partie depuis près de deux mois, devoit être en proie aux plus cruelles inquiétudes. J'ouvris mon cœur à Oswald, et je le conjurai d'écrire de ma part au comte de Bavière. Il y consentit, et très-peu de jours après je fus en état d'écrire moi-même à Maria. Je commençois à me lever, et ma santé se rétablissoit à vue d'œil, lorsqu'un matin on m'annonce un courrier de Gérold qui me remit une lettre... O! généreux Ogier,

votre âme a sûrement connu l'amour et l'amitié ; jugez donc de ce que j'éprouvai en lisant cette fatale lettre écrite dans le délire du désespoir et des remords, et qui m'apprenoit que Gérold, ayant à la fois trahi et son ami et sa maîtresse, avoit dans un instant d'égarement abusé de l'innocence de l'infortunée Maria..... Il ajoutoit que, rendu à lui-même, il s'étoit retrouvé plus passionné que jamais pour Béatrix ; mais que n'ayant plus, disoit-il, que le choix des crimes, il avoit cru devoir sa main à Maria ; qu'il avoit écrit à la duchesse pour lui rendre sa parole et pour rompre sans retour avec elle ; qu'ensuite il avoit promis à Maria de l'épouser publiquement sous huit jours, et qu'en même temps il lui avoit déclaré que son cœur n'étoit plus à lui ; que Maria baignée de larmes ne lui répondit rien ; mais, peu de jours après, s'échappa de son palais, en lui laissant un billet qui ne contenoit que ces mots : *Maria ne veut point être un obstacle au bonheur de Gérold ; on n'entendra jamais parler d'elle : en quittant Gérold, elle se consacre sans effort à l'éternel oubli qui convient à sa situation.* Gérold terminoit sa lettre en

disant qu'il avoit fait inutilement chercher Maria, qu'il ignoroit absolument ce qu'elle étoit devenue. Ces affreux détails firent passer dans mon cœur, avec l'amertume de la plus déchirante douleur, tous les transports insensés de la haine et du ressentiment. Gérold, malgré l'excès de ses remords, ne me paroissoit que le plus inhumain des hommes; son plus grand crime, à mes yeux, étoit d'adorer encore Béatrix, après avoir séduit Maria : l'image de Maria errante et désolée m'inspiroit un tel désir de vengeance, que je voulois partir sans délai pour aller trouver Gérold et lui percer le cœur..... Mais à peine convalescent, l'horrible agitation de mon âme fit rouvrir mes blessures : une fièvre brûlante me força de me remettre au lit, et les passions même qui me replongeoient dans cet état, me firent prendre soin de ma vie; je voulois la conserver pour me venger. Un nouvel événement vint changer toutes mes résolutions et produire en moi ce que tous les conseils et les sages exhortations d'Oswald n'avoient pu faire. Un jour on entre dans ma chambre; on me dit qu'un inconnu qui étoit à cheval a rencontré mon écuyer dans l'avenue de

mon château, lui a remis une lettre pour moi, et au même instant s'est éloigné précipitamment : je prends cette lettre avec émotion ; mais, grand Dieu ! que devins-je en reconnoissant l'écriture de Maria.... Je l'ai conservée cette précieuse et touchante lettre..... La voici, lisez-la. En disant ces paroles, Meinrad présente au chevalier danois ce papier, qui fut tant de fois baigné de larmes. Ogier y lut ce qui suit : « La coupable Maria osera-t-elle écrire » au vertueux Meinrad ?... Oui, je le dois ; » oui, je connois son cœur ; je veux qu'en » apprenant et mon égarement et ma fuite, » il sache que j'ai trouvé un asile honorable » et sûr..... Au bout de deux journées et » de deux nuits d'une marche pénible, j'ai » été admise dans une enceinte respectable, où l'indulgente vertu accueille et » reçoit tous les infortunés, sans s'informer si leurs malheurs sont une épreuve » de la Providence ou le juste châtiment » de leurs fautes..... Après avoir satisfait » par ce détail votre bonté compatissante, » je dois vous dire encore que c'est moi » surtout qui suis criminelle, que c'est » mon cœur seul qui m'a perdue..... » L'amitié, la plus tendre reconnoissance,

» m'attachèrent à vous, et j'ai cru long-
» temps que ces sentimens étoient ce que
» vous appeliez de l'amour. Hélas! je n'ai
» connu la manière dont vous m'aimiez
» qu'en voyant Gérold!..... Tout ce que
» vous éprouviez pour moi, je l'ai senti
» pour lui..... J'ai voulu mille fois vous
» avouer que je l'adorois, ma tante m'en
» empêcha toujours en me disant que cet
» aveu feroit le malheur éternel de votre
» vie, et vous brouilleroit avec un ami qui
» vous étoit si cher. Je gardai le silence;
» mais ma profonde tristesse et mes pleurs
» auroient dû vous éclairer. Sans savoir,
» hélas! ce que j'avois à craindre, je fré-
» mis quand vous me proposâtes de partir
» seule avec Gérold; je m'y opposai vai-
» nement..... Je n'ai pu dans ce funeste
» voyage cacher le sentiment qui me do-
» minoit.... Gérold feignit long-temps de
» ne pas lire dans mon âme; mais je trou-
» vois mille manières de lui prouver que je
» l'aimois..... Enfin c'est moi qui l'ai sé-
» duit.... Le lendemain du jour où nous
» arrivâmes dans son palais, il me tint ce
« terrible dicours: *Je vous dois ma main,*
» *elle est à vous; dans huit jours je vous*
» *conduirai à l'autel; mais ne vous flattez*

» *point, Maria, que le criminel Gé-*
» *rold puisse vous rendre heureuse.*
» *Avant que de vous connoître, il adoroit*
» *la duchesse de Clèves, et il l'aimera*
» *jusqu'à son dernier soupir. Je vous sa-*
» *crifie mon bonheur, je vous consacre*
» *ma vie; mais ne me demandez point*
» *d'amour....* Je ne répondis que par des
» pleurs, et je pris la fuite au milieu de la
» nuit..... Le ciel est juste; puisque je
» n'ai pu partager la tendresse de Meinrad,
» je devois trouver Gérold insensible!....
» J'ai perdu l'honneur, le repos et votre
» estime; j'aime sans espérance, et je n'ai
» que quinze ans!.... Combien long-temps
» je dois souffrir, si je puis sans mourir sup-
» porter tant de maux!.... Oh! n'aggravez
» point l'horreur de ma destinée!..... J'ai
» perdu tous mes droits près de vous, je le
» sais..... Cependant, généreux Meinrad,
» j'ose encore vous adresser une prière....
» Maria déshonorée, Maria indigne de
» votre amitié, mais Maria au comble de
» l'infortune, vous conjure à genoux d'ab-
» jurer tout désir de vengeance, tout res-
» sentiment contre Gérold. Songez que,
» malgré ma foiblesse et mon égarement,
» je ne suis point ingrate; le souvenir de

» vos bienfaits sera toujours présent à ma
» mémoire, et vos plus cruels mépris ne
» pourroient affoiblir cette vive et pure
» affection que vous m'inspirez, la seule
» vertu qui me reste..... O Meinrad, que
» ne suis-je née votre sœur !.... J'aurois un
» ami, je pourrois épancher ma douleur
» dans son sein..... Ah ! si vous étiez mon
» frère, quelle tendre amitié nous eût
» unis ! combien vous auriez toujours été
» satisfait de mon cœur!..... Oui, une
» de mes plus grandes peines, c'est de vous
» savoir malheureux, c'est d'avoir la cer-
» titude (d'après mes propres sentimens)
» que vous le serez toujours, car on ne
» guérit point de l'amour. Hélas! je n'en
» suis que trop certaine!..... Cependant,
» vous n'avez rien à vous reprocher; votre
» conduite fut dans tous les temps aussi
» pure que votre âme; j'en bénis le ciel,
» vous êtes bien moins à plaindre que
» moi..... Adieu, ô vous qui devez mau-
» dire le jour où vous prîtes pitié de mon
» sort! Vous, mon généreux protecteur,
» puissent mon repentir et mon malheur
» apaiser votre juste indignation!.....
» Mais, quels que soient vos sentimens,
» daignez croire que vous serez toujours

» l'ami le plus cher de l'infortunée Maria.

Cette lettre, qui me faisoit si bien connoître l'âme angélique de Maria, ne pouvoit que redoubler l'amertume de mes regrets et mon ressentiment contre Gérold; mais une prière de Maria étoit pour moi l'ordre le plus sacré..... De toutes les peines qui déchiroient mon cœur, une des plus insupportables étoit d'ignorer la retraite de Maria, et par conséquent de ne pouvoir lui répondre, ou, pour mieux dire, de ne pouvoir voler près d'elle. Oh! qu'il m'eût été doux de lui promettre de vaincre ou du moins de taire à jamais un malheureux amour, de l'adopter pour ma sœur, de mériter et d'obtenir sa confiance, d'essuyer ses larmes, et de consacrer ma vie entière à la consoler..... Comme elle me mandoit qu'elle s'étoit réfugiée dans un lieu qui n'étoit qu'à trois ou quatre jours de marche de la résidence de Gérold, je fis faire dans tous ces environs les perquisitions les plus exactes, mais elles furent inutiles: je supposai qu'elle s'étoit retirée dans un monastère, et je le crois encore; mais sans doute un changement de nom et quelques autres précautions ôtent toute possibilité de découvrir son asile. Mon courage se

soutint tant que je me flattai de retrouver Maria; mais quand j'eus perdu cet espoir, je tombai dans le découragement et la plus profonde tristesse. Uniquement occupé de Maria, je me persuadai que son intention étoit de renoncer au monde sans retour, en se consacrant à Dieu. Alors je formai la résolution d'embrasser le même genre de vie : ce n'étoit point un sacrifice; et que pouvois-je regretter dans l'univers entier, quand Maria étoit perdue pour moi? Au moins, me disois-je, nous serons réunis par les sentimens, les occupations et les devoirs : ô Maria! je partagerai la pénitence austère à laquelle tu te condamnes; l'un et l'autre, consumés par une passion insurmontable, nous gémirons dans le silence et dans l'obscurité; l'un et l'autre, au pied des autels, nous invoquerons l'Être suprême; nous prierons, nous pleurerons ensemble..... Hélas! tu penseras moins à ton malheureux ami qu'à ton barbare séducteur..... et moi, je ne penserai qu'à toi!..... Mais un jour tu sauras que Meinrad en te perdant a tout quitté; tu sauras qu'il n'étoit attaché qu'à toi, et tu diras, *il méritoit d'être aimé!*..... Je fis part de mon projet à Oswald, qui le

combattit vainement. Cependant il obtint de moi, qu'avant de m'enfermer dans un monastère, je passerois un an dans une solitude : il ajouta qu'il m'y suivroit, et que si, au bout de ce temps, je persistois dans ma résolution, il partageroit mon sort, et se fixeroit à jamais dans le couvent que je choisirois. Je ne pouvois refuser ce délai à l'ami fidèle et généreux qui s'associoit ainsi à ma triste destinée. Nous voyageâmes : ce lieu sauvage et retiré nous plut; j'y fis bâtir la chapelle et l'hermitage, et nous y sommes depuis cinq mois. La religion et les entretiens du sage Oswald ont insensiblement calmé la violence de la passion qui me consumoit. Maria me sera toujours chère; mais son image intéressante, toujours présente à mes yeux, ne porte plus dans mon cœur l'agitation et le désespoir; son souvenir m'attendrit sans me troubler..... Enfin, chaque jour m'affermit dans le dessein de me consacrer entièrement à Dieu; l'amour seul me le fit former, mais c'est la religion qui m'y confirme, et qui saura me le faire accomplir.

CHAPITRE V.

Le vice humilié.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.
Maximes de LA ROCHEFOUCAULT.

PENDANT tout le temps que Meinrad conta son histoire, Armoflède, les yeux attachés sur lui, parut l'écouter avec tant d'intérêt et d'attendrissement, qu'elle causa plus d'une distraction à Meinrad, qui fut vivement touché de sa sensibilité. Lorsqu'on se mit à table, il fit placer à côté de lui ce joli petit page qui montroit un si bon cœur et tant d'ingénuité. Vers le milieu du souper, Ogier, qui depuis deux heures se plaignoit d'un grand mal de tête, fut saisi tout à coup d'un violent frisson : on lui tâta le pouls, on lui trouva beaucoup de fièvre, et on le conduisit sur-le-champ dans la petite chambre qu'on lui avoit destinée. Il étoit si souffrant et si accablé, qu'il désira rester seul avec Sylvain et se coucher sur-le-champ. Meinrad, emmenant Armoflède, sortit avec elle. Oswald

prit le chemin de sa cellule et alla se coucher, et Meinrad conduisit Armoflède dans sa chambre, en lui disant que cette subite incommodité d'Ogier le dérangeoit un peu, parce qu'il avoit compté qu'il coucheroit avec ses deux pages dans le lit qu'on lui avoit préparé (1). Je n'ai point d'autre lit vacant, continua Meinrad; mais je vous donnerai la moitié du mien, qui est encore moins petit que celui d'Oswald. A ces mots, Armoflède sourit, et refusa cette offre, en assurant qu'elle dormiroit à merveille sur une chaise. Non, non, reprit Meinrad, je veux absolument que vous couchiez avec moi, et je vous assure, sans compliment, que cela ne me gênera point du tout. En parlant ainsi, Meinrad ferme la porte de sa cellule; ensuite il commence à se déshabiller, et il invite Armoflède à en faire autant. En vérité, seigneur, dit Armoflède, je ne puis m'y résoudre; et je vous assure que, si Ogier n'eût pas été malade, je n'aurois pas partagé son lit; j'aurois mille fois mieux aimé passer la nuit

(1) On sait que jadis, et même encore dans le siècle dernier, on avoit de très-grands lits, et qu'il étoit fort d'usage de coucher deux ou trois, et même quatre ou cinq personnes dans un seul lit.

sur le plancher. Armoflède ne disoit pas ceci sans dessein, car elle combinoit déjà un projet de séduction. Meinrad avoit vingt-deux ans; il étoit beau, sensible; sa passion malheureuse et sa piété rendoient, aux yeux d'Armoflède, sa conquête plus piquante. Elle croyoit tout possible à ses charmes et à ses artifices. D'ailleurs, l'impression du moment pouvoit tout sur elle; et dans le court espace d'une nuit, rendre infidèle un amant si passionné, et pervertir un saint, lui paroissoit un projet sublime et le véritable chef-d'œuvre de la coquetterie. Cependant Meinrad se déshabilloit toujours, et demanda à ce petit page si timide et si respectueux quel âge il avoit. Armoflède, qui pouvoit facilement, sous son déguisement, se rajeunir de sept ou huit ans, répondit qu'elle avoit quinze ans. Hélas! ajouta-t-elle, c'est l'âge qu'avoit l'ingrate Maria quand elle vous quitta. Oh! ne l'appelez point ingrate, reprit Meinrad; je fus aveugle, mais elle fut sincère autant que sensible; je ne dois me plaindre que de moi-même..... Ah! seigneur, interrompit Armoflède, je ne concevrai jamais que celle que vous aimiez ait pu vous abandonner pour un autre,

et pour un vil séducteur ! comment se peut-il que vous ne lui ayez pas fait adorer la vertu ?..... Ah ! s'écria Meinrad, avec un cœur si tendre et tant d'innocence, la vertu même peut s'égarer ; Maria en est la preuve. Croyez, Philène, qu'il n'existe pas sur la terre une âme plus pure que celle de Maria..... En disant ces paroles, Meinrad se met au lit, et appelant Armoflède : J'exige positivement, lui dit-il, que vous veniez vous coucher ; je ne souffrirai point que vous passiez la nuit sur une chaise. Allons, finissons tous ces complimens, déshabillez-vous et venez. Armoflède résiste encore, en balbutiant d'un air confus quelques mots que Meinrad n'entendit pas. Meinrad, impatienté, insiste d'un ton impératif : l'hypocrite Armoflède déclare qu'elle couchera sur un banc couvert de nattes qui se trouvoit dans la cellule, et rien ne peut vaincre sa modeste obstination à cet égard. Seulement, comme le banc étoit fort étroit, elle consent à l'approcher contre le lit de Meinrad : ce banc avoit un dossier de l'autre côté. Armoflède se met à genoux, fait une longue prière avec l'air et le maintien de la plus grande ferveur ; ensuite elle se déshabille en soupi-

rant, et se couche enfin. Meinrad ne s'endormit que fort tard : Armoflède l'entendit soupirer doucement; mais enfin le sommeil paisible d'une conscience pure vint suspendre ses peines. Cependant l'image de l'infortunée Maria, toujours trop présente à son souvenir, le poursuivoit jusque dans ses songes; il prononça deux fois d'une voix plaintive ce nom chéri. Armoflède sourit en pensant que le pieux Meinrad n'étoit pas aussi bien guéri de l'amour qu'il le prétendoit.

Au point du jour, Meinrad, se sentant un poids assez pesant sur la poitrine, se réveilla; il connut alors que c'étoit le petit page, dont la respiration annonçoit le plus profond sommeil, qui, en dormant, avoit passé son bras autour de son cou et posé sa tête sur son sein. Respectant le sommeil de cet aimable enfant, Meinrad ne voulut pas le déranger, et essaya de se rendormir dans cette situation; mais, ne pouvant en venir à bout, il ouvrit les yeux, et ses regards tombèrent d'abord sur un joli bras nu, et une main charmante, exactement semblable à celle de Maria. Meinrad tressaillit; et, jetant les yeux sur Armoflède, qu'on se représente sa surprise, lors-

que le col entr'ouvert d'une chemise lui fit entrevoir le sein d'une femme !.... Son premier mouvement ne fut pas de s'arracher des bras d'Armoflède, l'étonnement sans doute le rendoit immobile..... En se rappelant sa résistance pour se mettre au lit, il se rappeloit aussi sa dévotion, sa naïveté, et surtout sa sensibilité, enfin, son extrême jeunesse; la parfaite innocence qu'il lui supposoit (car il ne doutoit pas qu'Ogier n'ignorât son sexe), tout disposoit son âme à l'attendrissement le plus dangereux. La piété est si confiante et si crédule !.... Meinrad devoit donc penser que cette jeune beauté étoit aussi ingénue, aussi pure qu'elle lui paroissoit charmante. Au milieu de ses idées, Meinrad aperçut sur le sein d'Armoflède une chaîne d'or, très-légère, au bout de laquelle étoit attaché un petit médaillon. Il regarde avec curiosité, et voit que ce médaillon contient des cheveux, avec ces deux mots tracés en lettres d'or sur la tresse de cheveux : AMOUR ET VOLUPTÉ.....Armoflède, profondément artificieuse, avoit un grand inconvénient pour une personne de son caractère; elle étoit distraite et étourdie au suprême degré; et en préparant la scène

qu'on vient de lire, et un roman sublime qu'elle devoit conter à son réveil, elle avoit totalement oublié ce médaillon, dont la chaîne, à la vérité, étoit rivée à son cou, de sorte qu'elle ne l'ôtoit jamais : cependant on croit bien que, si elle y eût pensé, elle n'eût pas manqué de briser cette petite chaîne d'or en se mettant au lit, et de soustraire l'indiscret médaillon; mais la chaîne étoit si fine et si légère, qu'elle s'étoit cachée dans les plis de sa chemise, de manière qu'en s'établissant sur le sein de Meinrad, elle ne l'avoit pas aperçue. Heureusement Meinrad la découvrit : les deux mots qu'il venoit de lire ne laissoient aucun doute sur le caractère et sur les mœurs de celle qui avoit choisi une telle devise. L'indignation et le plus froid mépris rendirent aussitôt Meinrad à lui-même; il se débarrasse des bras d'Armoflède, jette un manteau sur ses épaules, et se précipite hors du lit. Armoflède, ignorant la découverte du médaillon, paroît se réveiller; elle joue tout à la fois la surprise, l'effroi, la pudeur; elle pleure et tombe aux pieds de Meinrad. Elle alloit débiter son roman, mais Meinrad, la repoussant avec dédain : Cessez, lui dit-il, de pro-

longer une imposture inutile; je vous connois, c'est vous dire que vous avez perdu tout le charme qui pouvoit vous rendre dangereuse. Si votre cœur n'est pas corrompu sans retour, hâtez-vous de sortir de cette profonde abjection où le vice vous a plongée; l'orgueil insensé qui vous égare doit servir à vous en retirer, car vos succès passagers ne sont l'ouvrage que du mensonge et de l'erreur; songez que vous ne pourriez séduire l'homme le plus dépravé, s'il vous voyoit sans illusion et telle que vous êtes; songez enfin qu'en persévérant dans ce honteux déréglement, après avoir été l'opprobre de votre sexe, vous deviendrez dans peu d'années l'horreur et le rebut du nôtre.

CHAPITRE VI.

Funeste erreur.

J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire;
J'ai trahi mon pays, et mon père et mon roi;
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçois!
Ariane, de Th. Corneille.

Le pieux Meinrad ne convertit pas Armoflède, mais il lui causa la plus cruelle humiliation qu'elle eût jamais éprouvée. La vertu de Meinrad donnoit un air de prophétie à son discours, qui troubla et intimida l'effrontée Armoflède : elle perdit un moment toute son audace ; et, pour la première fois de sa vie, un sentiment qui ressembloit à la pudeur la força de baisser les yeux et la fit rougir. Elle se hâta de sortir de cette chambre où la vérité sévère venoit de lui donner une si terrible leçon : elle trouva Ogier réveillé et sans fièvre ; elle le pressa de partir sans délai. Ils prirent congé de Meinrad, et se remirent en route. Laissons-les continuer leur voyage, et retournons aux chevaliers du Cygne. Oli-

vier, comme nous l'avons vu, avoit beaucoup d'humeur en quittant la chaumière d'Ogier; mais la douceur et la tendresse d'Isambard avoient enfin dissipé ce nuage; et, voyant le désir extrême qu'éprouvoit Isambard d'entendre la fin de son histoire, il en reprit ainsi la suite :

Isambard, ô mon frère !..... quelle preuve d'amitié je vais te donner aujourd'hui en continuant ce déchirant récit!.... Me voici arrivé à l'époque fatale depuis laquelle ma vie n'est plus qu'une longue et pénible agonie..... Tu connois mon supplice, mais tu me plaindras davantage encore en connoissant le crime qui le cause.....

Tu as vu sous quels affreux auspices je reçus la main de Célanire : hélas! tous les événemens qui suivirent ne s'accordèrent que trop avec ces sinistres présages!..... Cette union, dont je m'étois formé une si ravissante idée, fut pour moi la source intarissable des peines les plus cruelles. Célanire, sensible et passionnée, ne put me rendre heureux. Je voulois, avant tout, son bonheur, et je la voyois dévorée de remords qu'elle s'efforçoit vainement de me cacher; une caresse de son père suffi-

soit pour en redoubler l'amertume avec une violence qui souvent altéroit sa raison. Naturellement superstitieuse, tout étoit devenu pour elle un sujet de craintes et de terreurs. Son extrême délicatesse et son imagination troublée lui exagéroient tellement sa faute et sa foiblesse, qu'elle ne pensoit pas qu'il existât une personne plus coupable qu'elle : si dans la conversation on parloit de vertu, de piété filiale, d'amour pour la patrie, de fidélité à sa parole, elle rougissoit, pâlissoit, et croyoit entendre sa propre condamnation. Les éloges donnés à son caractère lui causoient encore plus de peine. Je me rappelle qu'Angilbert ayant fait des vers pour Amalberge, dans lesquels, pour louer sa conduite et sa vertu, il la comparoît à Célanire, cette dernière ne put les entendre lire sans répandre des larmes. Jamais avec moi une plainte réfléchie ne sortit de sa bouche, et c'étoit pour nous deux un tourment de plus. La douce confiance étoit bannie de nos entretiens : je lui cachois à quel excès elle me rendoit malheureux, elle vouloit me dérober ses peines; mais, incapable de feindre, elle se trahissoit sans cesse par des mots échappés malgré elle,

et des réponses naïves, faites de premier mouvement, qui me perçoient le cœur... Jamais son malheureux époux ne la pressa dans ses bras sans la voir craintive et tremblante ; jamais elle ne s'endormit sur son sein sans être agitée de songes effrayans... Souvent, dans l'obscurité de la nuit, je sentis ses pleurs mouiller mon visage..... J'osai une seule fois m'écrier : Oh ! si tu sais aimer, de quoi peux-tu gémir en ce moment? De n'être plus digne de toi, répondit-elle ; et c'est ainsi que l'amour même, loin d'adoucir ses regrets, les aigrissoit encore. Cependant on n'avoit pas le moindre soupçon de notre union secrète ; toute la cour me croyoit l'époux d'Armoflède, et cette dernière confirmoit tout le monde dans cette erreur par ses discours et sa conduite. Elle ne trouvoit rien de pénible dans un rôle qui flattoit sa vanité ; c'étoit pour elle un triomphe aussi doux que flatteur, que l'on crût universellement qu'elle eût été préférée à la princesse Emma, qu'elle haïssoit : l'emporter sur la fille de Charlemagne, fixer les vœux d'un homme que l'empereur honoroit d'une faveur particulière, étoient à ses yeux des titres de gloire préférables à tout le bonheur

que l'amour même peut procurer. Elle attiroit sur elle l'attention publique; les sacrifices éclatans dont on la croyoit l'objet lui donnoient une grande célébrité; c'en étoit assez, sinon pour satisfaire son orgueil insatiable, du moins pour la consoler de la passion réelle qu'elle me connoissoit. D'ailleurs, l'admiration sincère que m'inspiroit sa fausse générosité, étoit encore une jouissance pour elle; enfin, ne sachant notre secret qu'à moitié, ne connoissant que notre amour, et ignorant absolument notre union, elle avoit beaucoup d'espérances pour l'avenir. Malgré son esprit et sa finesse, il étoit impossible qu'elle pût pénétrer le mystère que nous voulions lui cacher; elle nous voyoit si tristes et si malheureux l'un et l'autre, que toutes ses observations la confirmoient dans l'idée que nous avions renoncé nous-mêmes à tout espoir. Plusieurs mois se passèrent ainsi, au bout desquels Vitikind annonça à sa fille qu'Albion, mourant des suites de ses blessures, alloit arriver pour consulter les médecins de France sur son état. Vitikind ajouta qu'Albion n'avoit nulle espérance de guérir, et qu'il venoit surtout afin de mourir auprès de son ami.

En effet, Albion arriva peu de jours après sa lettre : les médecins consultés jugèrent son état mortel et sans aucune ressource. Le lendemain du jour où cet arrêt fut prononcé, je vis Vitikind ; et, me trouvant seul avec lui, il me parla du malheureux Albion. O mon cher Olivier ! ajouta-t-il, vous seul auriez pu me consoler d'une telle perte ; mais, si j'en crois le bruit public, il n'est plus en votre pouvoir de rendre un fils à Vitikind..... Il prononça ces mots avec un air de doute et un ton d'interrogation qui demandoient une réponse ; mais le mélange confus de mille sentimens contraires, le saisissement, la reconnoissance, la confusion, le remords, me ravissoient entièrement la faculté de répondre : les yeux remplis de larmes, je bégayai d'une voix tremblante quelques mots entrecoupés. Vitikind prit mon trouble pour l'aveu de mon mariage secret avec Armoflède. Je vous entends, me dit-il, mon malheur est entier. En prononçant ces paroles, il leva les yeux au ciel en soupirant, et me quitta. Ton cœur généreux, mon cher Isambard, peut concevoir tout ce que cette amitié si touchante de Vitikind dut faire éprouver au séduc-

teur de Célanire. Oh! combien j'étois vil à mes propres yeux durant cet entretien qui m'assuroit cependant du bonheur de ma vie! Mais comment goûter le bonheur quand on a perdu sa propre estime! comment jouir du plus grand des bienfaits lorsqu'on s'en reconnoît indigne? L'infortunée Célanire ne fut que trop pénétrée de ces cruelles réflexions. Hélas! s'écria-t-elle dans l'amertume de ses regrets, la Providence et la tendresse paternelle me réservoient une félicité qui n'auroit dû être que le prix de la vertu..... Oh! que deviendrai-je quand le meilleur des pères me présentant l'amant pour lequel je l'ai trahi, me dira : Afin de récompenser ta piété filiale, je te donne Olivier pour époux.... De tels discours me déchiroient le cœur : en vain je répétois à Célanire que j'étois seul coupable. Ah! répondit-elle, si je pouvois me faire une semblable illusion, en serois-je moins à plaindre?

Cependant Armoflède voyoit avec une extrême inquiétude Albion sur le bord de la tombe, certaine qu'après sa mort j'épouserois Célanire, du consentement de Vitikind et de l'empereur. Elle prévoyoit avec un dépit mortel le triomphe d'Emma, en

découvrant que son ennemie n'avoit jamais été sa rivale; Armoflède ne pouvoit se résoudre à perdre sa célébrité et le fruit de ses artifices : la mort d'Albion non-seulement alloit désabuser d'une erreur qui flattoit sa vanité, mais en même temps elle renversoit tous les projets formés par son ambition. D'ailleurs s'étant persuadée (malgré le déréglement de sa vie) qu'elle avoit une grande passion pour moi, elle croyoit tout permis à tant de sentimens réunis, et se disposa à tout oser et tout risquer pour l'intérêt de sa réputation, de sa fortune et de son amour. Un hasard funeste ne seconda que trop ses sinistres projets. Un jour que Célanire, partant pour sa maison de campagne, avoit refusé de m'y recevoir la nuit même, quoique son père n'y dût pas aller, Armoflède me fit demander un entretien particulier; je me rendis chez elle. Là, après un long préambule, elle me tint cet affreux discours : Célanire vous trompe, elle est infidèle et vous trahit pour un nouvel amant. J'ai la preuve certaine de sa perfidie. Elle a donné un rendez-vous cette nuit même à celui qu'elle vous préfère : je vous offre de vous conduire ce soir dans sa maison.

J'ai une clef de son jardin, je vous ferai entrer, et vous verrez de vos propres yeux la vérité du fait incroyable que mon amitié vous dénonce ; mais j'exige votre parole d'honneur que, quelque chose que vous puissiez voir, vous ne ferez nul éclat ; le mépris doit vous préserver de la colère : ainsi il faut que vous me fassiez le serment de vous retirer sans bruit avec moi, quand vous aurez eu la preuve de la trahison de Célanire. L'exécrable Armoflède auroit pu parler beaucoup plus long-temps sans être interrompue. Pénétré de la plus violente indignation contre elle, et pétrifié d'étonnement, je ne trouvois nulle expression qui pût rendre l'horreur qu'elle m'inspiroit ; son discours n'avoit pas élevé dans mon esprit le plus léger soupçon contre l'angélique créature qu'elle osoit noircir avec tant d'audace : ma première idée fut de lui répondre que son atroce calomnie faisoit si peu d'impression sur moi, que je me contenterois d'en instruire Célanire par un billet, et que je n'irois point chez elle..... Oh ! que ne suivis-je ce premier mouvement !..... Mais, poussé par les furies, entraîné par ma noire destinée, je rejetai ce dessein, je ne voulus pas laisser

à la perfide Armoflède le droit affreux de soutenir, par la suite, son horrible calomnie; je voulus la confondre, et je consentis à me laisser conduire par elle chez Célanire; car, ne voulant pas lui dire que j'avois une clef du jardin de Vitikind, il falloit bien me résoudre à m'y rendre avec elle. Je ne lui cachai pas le profond mépris que m'inspiroit son infâme dénonciation; elle en parut peu surprise, et répondit qu'elle s'étoit attendue à me trouver toute l'incrédulité que je lui montrois. Mes sentimens pour vous, ajouta-t-elle, me font braver jusqu'à votre injustice; mais, je vous le répète, je ne consens à vous introduire ce soir dans la maison de Célanire, que sous la condition expresse qu'aussitôt que vous serez éclairé sur sa conduite, vous sortirez sans chercher à vous venger, sans attaquer votre rival et sans faire de scène, et j'exige, à cet égard, votre parole d'honneur. Je vous la donne, répondis-je; et je vous promets de plus que désormais vous serez le seul objet non de ma colère, vous n'êtes pas même digne de l'exciter, mais de mon mépris le plus profond et le mieux fondé. Nous nous quittâmes, et trois heures après

lorsque la nuit fut tout-à-fait tombée, nous partîmes ensemble. Durant ce funeste voyage, je ne proférai pas une seule parole; elle essaya plusieurs fois de me parler, mais je ne daignai pas lui répondre. Pendant toute la route, je conservai la même disposition d'esprit, la même certitude de la parfaite innocence de Célanire : seulement, je cherchois à deviner par quelle espèce de fourberie Armoflède prétendoit m'abuser. J'en imaginai plusieurs; entre autres, je supposai qu'elle me feroit peut-être voir, une femme déguisée en homme, artifice si grossier, et dont même, au premier coup d'œil, il est impossible d'être la dupe; ou que peut-être je verrois véritablement un homme introduit secrètement par elle dans la maison, et qui, en ma présence, sortiroit du pavillon de Célanire. Je tâchois par ces réflexions de me préparer d'avance à la conduite que je devois tenir pour démasquer entièrement Armoflède, sans faire un éclat dangereux. Quand nous fûmes près de la maison, je ne sais quelle terreur me saisit tout à coup; je frissonnai, je me troublai, et je me rappelai, avec un affreux serrement de cœur, que Célanire n'avoit pas

voulu me recevoir cette nuit même.... Cependant, après avoir côtoyé les murs du jardin, Armoflède s'arrête devant la porte fatale; et, se tournant vers moi: Enfin, dit-elle, vous allez voir si c'est moi qui vous trompe; dans quelques minutes je ne serai que trop vengée de vos cruels dédains; mais alors je ne saurai que vous plaindre, et vous rendrez justice au cœur d'Armoflède. Le ton assuré dont elle prononça ces paroles me glaça; le froid mépris qu'elle m'avoit inspiré jusqu'à ce moment, se changea subitement en fureur.... Armoflède, troublant ma sécurité, m'étoit mille fois plus odieuse que lorsque je n'avois vu dans ses discours que les plus absurdes calomnies..... O la plus présomptueuse de toutes les créatures, m'écriai-je, pensez-vous que, si Célanire étoit coupable, vous puissiez me consoler! Non, non: perdez cette illusion d'un orgueil insensé; vous ne seriez alors pour moi qu'un objet d'horreur; vous ne pouvez m'inspirer désormais que le mépris ou la haine. Elle ne répondit rien; mais elle ouvrit brusquement la porte; ce bruit me fit tressaillir.... Avant d'entrer, je me recueillis un moment; je voulus rappeler

ma raison égarée ; vains efforts ! déjà l'enfer étoit dans mon cœur. Armoflède passa devant moi ; je la suivis..... La nuit..... cette nuit effroyable étoit assez claire..... Je passai derrière un banc entouré de fleurs, sur lequel je m'étois assis mille fois avec Célanire, et à cette même heure de la nuit. L'odeur du jasmin et des roses retraça à mon souvenir ces entretiens si chers et la présence de Célanire ; je me représentai si parfaitement sa figure céleste, que je sentis, en un instant, mes funestes craintes se dissiper et mes noirs pressentimens s'évanouir ; je m'enivrois du parfum de ces fleurs ; je croyois respirer la douce haleine de Célanire ... Hélas ! c'est la dernière sensation agréable que j'aie éprouvée !... Guidé par la détestable Armoflède, j'approche du pavillon, et je frissonne en découvrant que la salle basse est éclairée... Il étoit minuit.... j'avance.... je me cache derrière des arbustes, à quarante pas de la salle dont les deux portes vitrées étoient ouvertes.... Maintenant, me dit tout bas Armoflède, souvenez-vous de vos promesses, et regardez..... A ces mots, j'écarte en frémissant les branchages qui me dérobaient la vue du pavillon....

O mon ami! représente-toi, s'il est possible, l'horreur, le désespoir, dont je fus saisi en voyant distinctement un jeune homme, d'une très-grande taille, assis à côté de Célanire éplorée, et tenant ses deux mains dans les siennes.... O perfide! m'écriai-je; en disant ces paroles, je veux m'élancer vers le pavillon, Armoflède me retient.... Célanire épouvantée, qui avoit reconnu ma voix, fait évader le jeune homme par un cabinet voisin.... et pour elle, au lieu de fuir, elle entre dans le jardin : cependant je m'échappe impétueusement des mains d'Armoflède. J'avois mis l'épée à la main : entraîné par la fureur, je n'entendois, ni ne voyois; un nuage affreux couvroit mes yeux; je courois du côté du pavillon.... Célanire vient à ma rencontre; je me précipite vers elle..... Ce bras forcené lui plonge une épée dans le sein..... Elle jette un cri lamentable..... Je la vois étendue à mes pieds..... J'appuie sur la terre le fer teint de son sang; je crois en poser la pointe sur mon cœur, et, pensant me frapper d'un coup mortel, je tombe évanoui à côté de l'infortunée victime de ma rage....

En achevant ces mots, le malheureux

Olivier, pâle et tremblant, l'œil fixe et le front inondé d'une sueur glacée, cacha son visage sur la poitrine de son ami..... Isambard le pressoit dans ses bras, et fondoit en larmes..... Olivier n'étoit pas en état de continuer cè tragique récit; mais il le reprit le lendemain, comme on le verra dans le prochain chapitre.

CHAPITRE VII.

Les Offrandes.

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre!
Mort de Pompée, de P. CORNEILLE.

O memory, thou soul of joy and pain!
Thou actor of our passions o'er again!
Why dost thou aggravate the wretch's woe?
Why aday continuous smart to ev'ry blow?
SAVAGE.

JE fus, comme tu le sais, transporté chez moi, et je ne repris ma connoissance que le troisième jour. Alors j'arrachai l'appareil qu'on avoit mis sur ma blessure; mais voyant qu'on se disposoit à user de violence pour m'empêcher d'attenter à mes jours, et que l'on vouloit me lier les mains,

je feignis de me calmer; j'attribuai ma fureur au délire causé par la fièvre; je rassurai entièrement ceux qui me gardoient, bien décidé à profiter du premier moment où je ne serois pas observé, pour m'ôter une vie détestée et souillée par le plus horrible forfait. Cependant je ne connoissois pas encore toute l'étendue de mon crime, je croyois toujours Célanire infidèle. Le soir de ce même jour, un inconnu demande à me parler en secret, disant qu'il a des choses de la plus grande importance à me remettre. Zemni, qui m'avoit veillé trois nuits, étoit couché dans ce moment; mes domestiques refusent de faire entrer l'inconnu dans ma chambre; il insiste d'une manière si pressante, qu'on vient me consulter. Dans l'instant même j'eus l'idée que cet homme étoit peut-être chargé de quelque message de la part de l'infortunée Célanire; car on m'avoit dit qu'elle existoit encore.... J'ordonne qu'on introduise cet inconnu, et qu'on me laisse seul avec lui. On obéit; il entre. Il étoit vêtu de deuil; il tenoit une cassette et une lettre. Il s'avança lentement, et s'arrêta au pied de mon lit. En jetant les yeux sur lui, un souvenir confus me rappela sa figure,

et tout à coup le reconnoissant : Infâme suborneur, m'écriai-je..... et je voulus me précipiter sur lui; mais l'excès de ma foiblesse me fit retomber sur mon lit..... Il avoit jusque-là gardé le silence, en me considérant d'un air sombre et sinistre; enfin, prenant la parole et me parlant en saxon : Barbare ! me dit-il, je suis vengé, ainsi qu'elle; car, dans cette lettre que je t'apporte, elle t'ordonne de vivre !..... Maintenant connois toute l'horreur de ton crime; je suis son frère, et elle vient d'expirer !..... A ces paroles foudroyantes, je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines..... Mes yeux se couvrirent d'un voile épais, je me crus environné des ombres du trépas, et je m'abandonnai tout entier à cet espoir. N'ayant plus l'usage de la parole, je pensois toujours, je jouissois de ma défaillance et de l'abandon total de mes forces et de mes facultés; occupé de l'idée consolante que j'allois être délivré d'une existence abhorrée, je savourois la mort, et dans l'instant qui précéda celui où je perdis tout-à-fait la connoissance, ce cœur déchiré eut encore une palpitation de joie, je crus rendre le dernier soupir.... Ce fut ainsi que je tombai dans une pro-

fonde léthargie qui dura plusieurs jours. Des soins inhumains me rappelèrent à la vie. Zemni avoit ignoré mon mariage, et ne pouvoit savoir mon crime; mais il connoissoit mes sentimens. Ayant trouvé sur mon lit la lettre de la plus vertueuse et de la plus infortunée de toutes les femmes, il avoit reconnu son écriture.... En reprenant ma connoissance, je me vis seul avec lui; il étoit à genoux au chevet de mon lit, le visage inondé de pleurs, et tenant la lettre..... Vous ne pouvez, me dit-il, renoncer à la vie avant de connoître ses dernières volontés; vous n'avez point ouvert cette lettre, vous devez la lire..... En achevant ces mots, Zemni me la donna... Depuis l'instant où je l'ai lue, elle a toujours été fixée sur mon cœur; je ne puis que pour vous seul l'en détacher un instant : la voici..... En disant ces paroles, Olivier tira de son sein la lettre de Célanire mourante; Isambard la lut en la baignant de ses larmes. Elle étoit conçue en ces termes :

DERNIÈRE LETTRE DE CÉLANIRE.

« Je n'existois que pour vous..... et je » veux vous consacrer mes derniers mo-

» mens.... Hélas !.... aurois-je dû prévoir
» que, sur le bord de la tombe, je serois
» forcée de me justifier à vos yeux?.....
» qu'il seroit nécessaire de vous prouver
» que Célanire n'aima jamais que vous?....
» Oh ! quelle punition de ma foiblesse !
» Olivier a pu me croire un instant vile,
» parjure, infidèle !.... Il m'a vue sacrifier
» à l'amour mon devoir et la vertu, et il a
» pensé que la coupable fille de Vitikind
» pouvoit être une épouse criminelle !.....
» Ah ! combien cette pensée accablante
» aggrave l'horreur de mon repentir !.....
» mais il est juste que l'amour, cause de
» mes égaremens, le soit enfin de mes
» remords !... Non, cruel, non, je ne t'ai
» point donné le droit affreux de me mé-
» priser !.... As-tu donc oublié que, même
» dans tes bras, je regrettois la vertu?.....
» Je la regrettois, et je croyois avoir con-
» servé ton estime !.... As-tu donc oublié
» cet inconcevable sentiment qui m'atta-
» choit à toi? Est-il un nom qui puisse
» l'exprimer? L'amour le plus passionné
» n'en formoit qu'une partie; l'indéfinis-
» sable sympathie, la pure et sainte ami-
» tié, l'admiration portée jusqu'à l'enthou-
» siasme, voilà tous les liens qui m'enchaî-

» noient. Eh ! qu'avois-je besoin, pour
» ne m'occuper que de toi, pour ne voir
» que toi dans l'univers, que mon amour
» fût consacré par un serment solennel?...
» Je t'aimois comme on aime la vie; c'étoit
» en moi un sentiment si naturel, si pro-
» fond, que rien ne pouvoit l'arracher de
» mon cœur; qu'il devoit survivre à tous
» les autres, et me dominer encore dans
» les bras même de la mort..... N'avons-
» nous pas souvent pensé que, si le ciel
» nous eût donné le même sexe, l'ardente
» amitié qui nous auroit unis, nous eût
» préservés d'une grande passion?... J'étois
» formée pour t'aimer, pour n'aimer pas-
» sionnément que toi..... Et cependant
» tu as pu penser un moment, tu as pu te
» dire : *Célanire me trahit !*..... Répon-
» dras-tu que les apparences ont dû t'abu-
» ser?... Eh quoi !... tu as jugé ton amie,
» ton amante, ton épouse, sur des appa-
» rences !... Oh ! ne devois-tu pas les croire
» trompeuses, puisqu'elles déposoient con-
» tre moi? Étoit-il donc plus difficile de
» pénétrer, de deviner la vérité, que de
» me croire un monstre? Si la raison t'aban-
» donna dans ce moment affreux, l'amour
» seul ne suffisoit-il pas pour t'éclairer?

» Tu le sais, j'ai placé mon orgueil et » ma gloire dans ta seule opinion..... Et » si, dans ce délire d'une aveugle fureur, » l'un ou l'autre eût péri sous le fer meur- » trier !..... Idée terrible, mille fois plus » cruelle que la mort !..... O crime de » l'amour, en effet alors irréparable !... Tu » mourois en me méprisant, ou j'empor- » tois ma justification dans la tombe..... » Mais le temps m'est trop cher pour le » consumer en plaintes superflues..... Cet » inconnu, ce malheureux objet d'une fa- » tale erreur, est DIAULAS (*I*), est mon » frère. Vous savez que Vitikind eut un » fils qu'il chérissoit, et qu'il croit avoir » perdu dans l'un des derniers combats » livrés aux Français..... Mon frère, en » effet, resta blessé, et sans connoissance » sur le champ de bataille, et fut ensuite » dépouillé..... Un chevalier françois, le » généreux Angilbert, trouvant en lui » quelques signes de vie, le fit enlever, en » prit soin, et mon frère recouvra la santé; » mais il cacha sa naissance et son nom à » son libérateur. Ayant obtenu la liberté, » il se rendit en Saxe. Avant que d'arriver » dans la maison paternelle, il apprit que » nous pleurions sa mort, et que Vitikind

» traitoit avec Charlemagne..... Mon frère
» aimoit avec enthousiasme la liberté ; dé-
» cidé à ne jamais ployer sous le joug de
» l'empereur, et à se rejoindre aux mécon-
» tens, l'infortuné prit la résolution de
» renoncer à sa famille, et de laisser pour
» toujours mon père dans son erreur, afin
» d'éviter la malédiction paternelle, si re-
» doutable et si terrible parmi nous..... Je
» fus seule confidente de ce funeste des-
» sein, que je combattis vainement..... Je
» m'engageai, par le plus saint des ser-
» mens, à garder fidèlement ses secrets,
» et vous savez que j'ai tenu cette pro-
» messe..... Mon frère changea de nom,
» et prit toutes les précautions nécessaires
» pour que mon père n'entendît jamais
» parler de lui. Depuis mon départ de la
» Saxe, j'ignorois sa destinée..... Un soir,
» un Saxon inconnu demanda à me parler,
» et me remit un billet de l'écriture de
» mon frère. Ce billet contenoit ces mots :
» *J'ai des choses importantes à vous dire.*
» *Si vous voulez me voir, laissez-vous*
» *guider par celui qui vous donnera cet*
» *écrit*..... Je sortis à l'instant même....
» On me conduisit à un quart de lieue de
» la ville, dans la maison d'Angilbert, qui

» l'avoit prêtée à mon frère, qu'il ne con-
» noissoit toujours que sous son nom sup-
» posé..... On me mène dans un cabinet
» où je trouve mon frère. Aussitôt que
» nous fûmes seuls, je me jetai dans ses
» bras..... Dans ce moment, j'entendis un
» grand bruit; je distinguai que les do-
» mestiques ne vouloient pas laisser entrer
» une femme dans le lieu où nous étions...
» Tout à coup la porte s'ouvre, et je vois
» entrer Armoflède..... Elle fut aussi sur-
» prise que moi; le hasard seul l'amenoit,
» ou, pour mieux dire, son inquiétude sur
» la conduite d'Angilbert; car cet incident
» me fit connoître leur passion mutuelle...
» sanctifiée sans doute par une union se-
» crète..... Tandis qu'immobile d'étonne-
» ment, elle me considéroit en silence, je
» parlois en saxon à mon frère (langue
» qu'elle n'entend pas). Je lui disois que
» cette personne étoit mon amie la plus
» chère, que je répondois de sa discrétion;
» et qu'il étoit impossible de lui cacher la
» vérité, sans me déshonorer à ses yeux....
» Mon frère s'opposa fortement à cette con-
» fidence; j'insistai positivement, il céda;
» mais sous la condition expresse que je
» donnerois ma parole la plus sacrée de ne

» révéler d'ailleurs ce secret à qui que ce
» fût au monde.... Je la donnai.... ensuite
» j'instruisis de tout Armoflède..... Après
» ces explications, il fallut nous séparer,
» l'heure nous y forçoit..... Mon frère me
» demanda un dernier rendez-vous ; il
» devoit partir le surlendemain..... Armo-
» flède me conseilla de le recevoir la nuit
» dans ma propre maison ; j'y consentis...
» Dans cette funeste entrevue, il m'apprit
» qu'étant retourné dans le lieu qui nous a
» vus naître, il y avoit trouvé le vertueux
» Topal à la fin de sa carrière..... Ce res-
» pectable vieillard lui confia une cassette
» fermée, en lui disant qu'elle contenoit
» les choses les plus précieuses pour moi,
» et en lui faisant promettre de la remettre
» lui-même entre mes mains ; car mon
» frère ne lui cacha pas qu'il désiroit me
» voir encore une fois, et me consulter sur
» sa situation..... Cette cassette renferme
» la chaîne d'or et la tresse de cheveux,
» dont j'ornai l'arbre consacré *au libéra-*
» *teur de mon père*, à celui que j'aimai
» avant même que j'eusse entendu pro-
» noncer son nom... Reçois ces offrandes
» de la reconnoissance et de l'amour ; elles
» t'appartiennent..... Je sais que les méde-

» cins répondent de tes jours..... Mais je
» connois ton cœur..... je sais trop que
» désormais la vie ne sera pour toi qu'un
» insupportable fardeau..... Et cependant
» je te conjure, je t'ordonne de vivre.....
» Si je n'avois pas embrassé sincèrement
» la religion de ton pays, si je pouvois ne
» pas croire au Dieu d'Olivier, je te dirois :
» *Hâte-toi de me suivre*..... Mais puis-je
» braver la crainte d'une éternité malheu-
» reuse, quand je l'envisage pour toi ?.....
» Il te reste un ami, tu ne seras pas seul
» dans l'univers..... J'ai tout prévu..... Je
» joins à cette lettre la copie fidèle de la
» déclaration publique que je fis en repre-
» nant l'usage de mes sens..... Je croyois
» n'avoir que peu d'instans à vivre..... On
» m'avoit reportée dans la maison ; je dic-
» tai cette déclaration en présence de tous
» mes domestiques rassemblés ; elle étoit
» écrite quand mon père arriva..... C'est
» un devoir sacré pour toi de ne jamais la
» démentir ; tu ne peux, sans mon aveu,
» disposer de mon secret. Je te permets
» de le confier à l'amitié ; mais je veux
» qu'il soit ignoré toujours de mon père et
» du public... Je sens que je m'affoiblis...
» Oh ! combien je remercie le ciel de m'a-

» voir permis d'achever cette lettre, com-
» mencée depuis trois jours, et si souvent
» interrompue!.... Adieu, mon Olivier.
» Dans peu d'instans, tout sera fini pour
» moi..... Je gémis sur ton existence, et
» je pleure ma mort, qui te coûtera tant de
» larmes..... Adieu, cher époux..... Vis
» pour la vertu et pour expier nos fautes;
» ce sera vivre encore pour moi..... »

CHAPITRE VIII.

Le Châtiment.

. . . . . Thy wife
That never sleept a quiet hour with thee
Now fills thy sleep with perturbations!

King Richard III, SHAKESPEARE.

Oui, malgré le forfait qu'avec toi je déplore,
Je dois me haïr moins quand tu m'aimes encore;
Quand tu daignes mêler, avec tant de pitié,
Aux larmes du remords les pleurs de l'amitié.

Barnevelt, de M. DE LA HARPE.

Après la lecture de cette lettre, les deux amis furent près d'une heure à ne pouvoir exprimer que par des larmes ce qu'ils ressentoient l'un et l'autre; mais enfin Oli-

vier reprenant la parole : Le conçois-tu, dit-il, que j'aie pu lire cet écrit sans mourir?... Le ciel voulut prolonger mes jours, afin d'offrir en moi l'exemple terrible du sort le plus déplorable qui fût jamais..... Durant le cours de cette horrible journée, de fréquens évanouissemens me donnèrent souvent l'espérance de voir enfin terminer cette affreuse agonie. La mort, que j'invoquois, trompant toujours mon attente, ne se montroit à moi que pour me faire mieux sentir l'horreur de mon existence..... Chaque fois que, rouvrant les yeux en reprenant ma connoissance, je revoyois la lumière, j'éprouvois un mouvement de désespoir et de fureur qui remplissoit d'épouvante tous ceux qui m'entouroient. Cependant, respectant l'ordre sacré que j'avois reçu, je n'eus jamais un instant la pensée de me délivrer de la vie... Je vis approcher la nuit avec une sorte de terreur dont je ne pouvois me rendre raison. En même temps, je sentis le désir et le besoin d'être absolument seul; je voulois me plaindre sans contrainte, et me livrer, sans aucune distraction, à mon désespoir. Je consentis à prendre un élixir qui ranima mes forces physiques d'une manière mira-

culeuse. Alors je déclarai que je voulois passer seul toute la nuit. Zemni, effrayé de cette résolution, refusoit d'obéir ; mais je dissipai ses craintes en faisant tous les sermens qu'il exigea, et surtout en l'instruisant de la dernière volonté de l'infortunée Célanire..... Je ne détaillerai point ce que j'éprouvai en me trouvant livré à moi-même. On peut rendre compte des impressions d'une douleur ordinaire ; mais le plus affreux délire ne laisse qu'un souvenir vague et confus. Cependant, pourras-tu le croire ? cette horrible soirée ne fut pas celle où j'ai le plus souffert..... J'étois dangereusement malade ; il me paroissoit absolument impossible de pouvoir, dans un tel état, résister à des maux semblables ; et l'idée que la mort m'en délivreroit bientôt, en tempéroit la violence... D'ailleurs, la foiblesse de ma tête ne me permettoit pas de me livrer sans relâche à mon désespoir ; je tombois de temps en temps dans une sorte d'anéantissement, qui, sans suspendre ma douleur, m'ôtoit du moins la faculté de m'y appliquer et de réfléchir. J'étois dans un de ces momens de stupeur, lorsque j'entendis ouvrir une porte..... Les rideaux de mon lit étoient

fermés..... Une seule lampe, prête à s'éteindre, ne répandoit dans ma chambre qu'une lueur vacillante et douteuse..... Cependant on marche..... on approche..... lentement..... On s'arrête au pied de mon lit..... et tout à coup une voix impossible à méconnoître prononce distinctement mon nom... Oh! laisse-moi me reposer!... Sur cette impression terrible et ravissante..... sur cet instant de douleur et d'extase, où mon oreille fut frappée de ce son enchanteur qu'elle ne pouvoit plus entendre sans un prodige....., j'éprouvai dans ce moment tout ce que le cœur et l'esprit humain peuvent ressentir et concevoir de mouvemens passionnés, déchirans et délicieux, et d'idées sublimes..... Cette voix adorée inspiroit tout, dévoiloit tout..... Elle me montroit l'éternité..... Elle redoubloit l'horreur de mes remords. Interprète de l'Être suprême, elle réveilloit en moi tous les sentimens religieux les plus exaltés; elle pénétroit mon âme de crainte, de terreur, de joie et d'espérance; elle y confondoit l'adoration due à l'Éternel avec les regrets dévorans et les transports de l'amour..... Je voulus me prosterner; mais une force invincible et surnaturelle

sembloit me fixer à ma place, et m'y rendre immobile..... Dans ce moment, la voix redoutable et chérie prononça ces paroles terribles : *Je suis condamnée par la justice éternelle à te poursuivre et t'obséder en tous lieux..... Désormais ta résignation et ta vertu peuvent seules abréger ton châtiment et le mien..... Adore, et soumets-toi.* A ces mots, mon rideau s'ouvre, et je vois à travers un nuage lumineux et bleuâtre un spectre affreux et sanglant qui s'élance sur mon lit, et se place à côté de moi..... Je n'eus ni la pensée, ni le désir de fuir, occupé de cette seule idée : elle souffre, et j'en suis la cause ! C'étoit là mon véritable supplice ; l'horreur de la vision n'y pouvoit rien ajouter, surtout dans ces premiers instans ; et quoiqu'en effet cet effroyable spectacle ait depuis agi sur mes sens, et que chaque nuit semble ajouter à la terreur qu'il m'inspire, j'atteste le ciel que, si j'en avois la possibilité, je ne voudrois pas me soustraire au châtiment qu'elle partage. Si je fuis des lieux qui me retracent des images déchirantes, si je cherche à me distraire, c'est afin de conserver ma raison, que j'ai senti souvent prête à s'é-

garer. Eh quoi ! si je perdois le sentiment de mes maux, elle souffriroit seule ; elle souffriroit et j'existerois sans remords !.... Je ne puis supporter cette idée ; non, je veux et je dois gémir jusqu'au dernier instant de mon affreuse existence..... Hélas ! les regrets et la douleur sont les seuls nœuds qui nous unissent... ..... Tu crois, sans doute, que j'ai terminé le récit de mes tourmens : hé bien, il me reste encore à te peindre une scène déchirante qui ne s'effacera jamais de mon souvenir et de mon cœur..... Par le plus inconcevable des prodiges, au bout de trente-deux jours, mes plaies se fermèrent, et la fièvre me quitta..... Ayant formé le projet de voyager, je voulus partir aussitôt qu'il me fut possible de me lever..... Ce matin même, à peine étois-je habillé, que tout à coup je vois entrer Vitikind dans ma chambre.... Je pousse un cri perçant, et je tombe dans un fauteuil, en me cachant le visage avec mes deux mains. Il se précipita vers moi, en me serrant dans ses bras : O mon fils, me dit-il, je viens de recevoir le dernier soupir d'Albion. Je devois être préparé à cette perte ; je n'ignorois pas que son état étoit mortel ; mais je n'ai plus d'en-

fans..... On dit que tu veux partir? Et quoi! m'abandonneras-tu, toi généreux défenseur de mon infortunée fille?..... A ces mots, je frémis; je me levai d'un air égaré..... Je me trouvois avec horreur dans ses bras..... Représente-toi ce malheureux père, pressant contre son sein le meurtrier de sa fille, et lui prodiguant les témoignages de la plus vive reconnoissance; et juge de ce qui devoit se passer dans mon cœur!..... Mais les réflexions que je fis après cette entrevue mirent le comble à mes maux. Albion n'étoit plus.... et je savois que Vitikind, dès l'instant où l'on avoit désespéré de sa vie, m'avoit, au fond de son cœur, destiné à Célanire..... Ainsi donc, si, n'écoutant que la raison, j'eusse à jamais caché une passion condamnable; si, après avoir vu Célanire, j'eusse quitté sans délai les lieux qu'elle habitoit, elle m'eût aimé, mais sans manquer à ses devoirs..... La mort d'Albion l'eût dégagée; son père alors m'eût rappelé, et je revenois digne d'elle et du bonheur qui m'étoit réservé. Oh! quelle seroit aujourd'hui ma félicité, si j'avois eu plus d'empire sur moi-même!..... Hélas! ce n'est qu'au fond de l'abîme effroyable où

les passions m'ont précipité, que j'ai su connoître enfin que la vertu, toujours utile autant que belle, est le meilleur de tous les guides; que les sacrifices qu'elle exige sont aussi nécessaires à notre repos, qu'avantageux à notre gloire; qu'il n'est point de bonheur sans elle, et qu'il n'existe point avec elle de revers ni d'infortune, sans espérance ou sans consolation.

CHAPITRE IX.

Le Voile.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter!
Tancrède, de VOLTAIRE.

La tragique histoire du malheureux Olivier étant terminée, les deux amis poursuivirent rapidement leur voyage. Ils n'étoient plus qu'à deux journées du duché de Clèves, lorsqu'ils se trouvèrent un matin sur les terres du chevalier Rothold (*K*); et ils furent très-étonnés de voir dans ce lieu tous les préparatifs d'un tournoi. Ils aperçurent, sur une vaste pelouse, une

multitude de personnes qui se promenoient. Parmi cette foule, ils distinguèrent plusieurs chevaliers de leur connoissance; et tout à coup Isambard fit une exclamation de joie en reconnoissant Giaffar, ce chevalier auquel il avoit sauvé la vie, en se précipitant dans un lac, pour aller à son secours. Giaffar accourut vers eux; et après les avoir embrassés: Vous arrivez à propos, leur dit-il, pour être témoins d'un spectacle intéressant. Rotbold, le seigneur de ce lieu, se marie tout à l'heure. Il épouse une étrangère qui est, dit-on, d'une beauté ravissante, on compte beaucoup de choses extraordinaires sur cet hymen. On prétend que cette belle étrangère n'a consenti à s'unir à Rotbold qu'à condition qu'il assembleroit toute la noblesse des environs, qu'il inviteroit à un tournoi, afin que ses noces fussent célébrées avec autant d'éclat que de publicité. On fait là-dessus beaucoup de raisonnemens et de suppositions..... Mais, continua Giaffar, j'entends les cymbales et les trompettes. Ce signal nous annonce que Rotbold et sa future épouse sortent du château: ils vont venir ici; ils traverseront cette pelouse pour se rendre à l'église pa-

Poissiale ; nous suivrons leur cortége, et nous tâcherons d'entrer dans l'église, qui est très-vaste ; et là nous verrons la nouvelle épouse, qui, suivant l'usage de son pays, est couverte d'un voile qu'elle n'ôtera qu'à l'autel. Giaffar parloit encore, lorsqu'on aperçut de loin le seigneur du château, avec sa nombreuse suite. Les chevaliers s'avancèrent pour les voir passer de près. Rotbold, magnifiquement vêtu, tenoit par la main sa future épouse, dont on ne pouvoit distinguer les traits, car elle étoit entièrement cachée sous un grand voile blanc, orné de franges d'or : mais tout le monde admira la noblesse de sa démarche et de sa taille. Quatre femmes, placées derrière elle, portoient d'élégantes corbeilles, contenant les riches présens destinés à la mariée, et qui, suivant l'usage de ces temps, devoient être bénis à l'église ; ensuite venoient les écuyers et les pages de Rotbold, et la marche étoit fermée par les domestiques et par une troupe de musiciens. Olivier, qui n'étoit plus susceptible de la moindre curiosité, n'avoit nul désir de suivre ce cortége ; mais ils parvinrent à se placer assez près de l'autel où devoit se faire la cérémonie. Olivier,

afin de donner à son ami la meilleure place, se mit derrière un pilier qui lui cachoit absolument les nouveaux mariés; et, plongé dans une sombre rêverie, il étoit hors d'état de prêter la plus légère attention à ce qui se passoit autour de lui. Cependant tous les chevaliers invités pour la fête remplissent l'église, et tous les yeux se fixent sur l'étrangère que Rotbold conduit au pied de l'autel : là, il l'invita à se débarrasser de son voile. Alors elle se retourna en face des spectateurs; et détachant son voile, on voit enfin une jeune personne de la beauté le plus éblouissante. Il s'éleva un murmure d'admiration; et au même instant la belle inconnue faisant quelques pas en avant : Chevaliers, dit-elle, je n'ai désiré vous rassembler ici qu'afin de trouver parmi vous un défenseur..... A ces mots, Rotbold, furieux, veut s'élancer vers l'étrangère; mais Isambard et Giaffar se jettent sur lui, et le retiennent; et tous les spectateurs s'écrient à la fois que la belle inconnue doit achever de s'expliquer. Hé bien, reprit-elle, apprenez donc que ce barbare, qui m'a conduite ici, sait que je suis mariée, et qu'il retient depuis un an dans le fond d'un cachot

mon malheureux époux. A ces mots, tous les chevaliers entourent l'inconnue, et jurent de la délivrer et de la venger. Tout ce mouvement avoit tiré Olivier de sa rêverie ; il s'avançoit, comme les autres, auprès de l'inconnue; mais à peine eut-il jeté les yeux sur son visage, qu'il fit un cri perçant : Grand Dieu, que vois-je, s'écrie-t-il ? Ordalie !..: C'étoit elle en effet, et elle témoigna la plus vive joie en reconnoissant le généreux Olivier. La gloire de vous défendre, lui dit-il, m'appartient, j'ose la réclamer. Oui, seigneur, répondit Ordalie, je vous accepte pour mon chevalier, et ces braves guerriers m'approuveront en apprenant que, dans une autre occasion, vous m'avez déjà sauvé et l'honneur et la vie. Je vais me rendre sur la place, interrompit Olivier. Rotbold, je vous accuse et vous défie; suivez-moi. En disant ces paroles, Olivier jette son gant aux pieds de Rotbold, et sort aussitôt de l'église. Rotbold, que la rage et l'étonnement avoient rendu muet, ramasse le gant avec fureur, et se précipite sur les pas de son adversaire. Tout le monde le suivit sur la grande place, où l'on avoit posé des barrières et dressé des échafauds

pour les jeux. Suivant l'usage, Olivier, avant de combattre, reçut des mains de celle qu'il alloit défendre son casque, son épée et sa lance. La belle Ordalie, déchirant son voile, en entrelaça les franges d'or sur la cotte d'armes de son chevalier; et elle lui donna ces mots pour cri de guerre : LA VERTU, LA VENGEANCE (*L*). Allez, seigneur, lui dit-elle, allez venger l'innocence opprimée ; c'est là le plus noble emploi de la force et de la valeur. Vous n'aurez pas de peine à triompher d'un ennemi si peu digne de vous, et qui sera vaincu par vous pour la seconde fois; car il faut que vous sachiez que ce même Rotbold est celui que vous mîtes en fuite, lorsque vous vîntes au secours d'Albion, attaqué par trois hommes..... Eh quoi donc! interrompit Olivier, est-il possible que Rotbold, que j'ai vu combattre vaillamment dans les champs de la gloire, sous les ordres de Charlemagne, ait été capable d'une telle lâcheté?..... Viens, s'écria Rotbold, et tu verras que ce bras, si funeste aux Saxons, ne sera pas moins redoutable pour toi. Pour toute réponse, Olivier s'élança dans l'arène, et le combat commença. Il fut long et terrible, et fit

plus d'une fois frémir Isambard. Tous les spectateurs partageoient le pressant intérêt qu'il prenoit à son frère d'armes. Olivier, affoibli par la langueur que lui causoit une douleur habituelle et déchirante, n'avoit ni la force, ni la vigueur de Rotbold; mais il conservoit tant de présence d'esprit et tant d'adresse et de souplesse, qu'il sut éviter tous les coups que cherchoit à lui porter son adversaire. Pendant plus d'une heure, il ne s'occupa que du soin de se défendre, laissant son ennemi consumer toutes ses forces par des attaques infructueuses et d'autant plus pénibles, qu'elles étoient faites avec toute l'impétuosité de la colère et de la fureur. Enfin, lorsqu'il vit Rotbold épuisé de fatigue, et forcé de se ralentir, il prit le parti de l'attaquer à son tour avec une activité qui décida bientôt la victoire. Rotbold, étonné, hors d'haleine, chancelle, recule. Olivier se précipite sur lui, et dans le même instant le blesse, le terrasse et lui arrache son épée. Un cri de joie de toutes les voix réunies de tous les spectateurs, et un applaudissement universel, proclament aussitôt le triomphe d'Olivier. Ce dernier, tenant toujours son ennemi renversé sur

la poussière : Indigne chevalier, lui dit-il, toi qui déshonores la valeur, puisque tu prouves qu'elle peut s'allier avec la cruauté et la lâcheté, je te condamne à ne jamais porter les armes ; j'exige de plus que tu consentes à me rendre le maître absolu de ton château pendant deux jours entiers : à ces conditions, je t'accorde la vie..... A ces mots, Rotbold éperdu fit, en frémissant de rage, le serment qu'exigeoit son vainqueur ; alors Olivier le laissa sur le champ de bataille. Isambard, Giaffar et les autres chevaliers viennent entourer et féliciter le vainqueur, et le conduisent en triomphe dans la tente où s'étoit retirée la belle Ordalie pendant le combat. Ordalie ne put d'abord exprimer sa joie et sa reconnoissance que par ses larmes ; ensuite, pressant affectueusement les mains d'Olivier dans les siennes : Ah ! seigneur, lui dit-elle, il faut que ces mains victorieuses, qui viennent de me délivrer d'un odieux persécuteur, me rendent un époux adoré. Maître du château de Rotbold, vous pouvez en faire ouvrir les cachots : je connois celui qui renferme mon époux, daignez me suivre ; puis-je mieux payer vos bienfaits qu'en vous offrant les moyens

de faire encore une action vertueuse? On juge qu'Olivier ne s'étoit fait remettre les clefs du château de Rotbold, qu'afin de délivrer les victimes de ce tyran. Suivi d'Isambard et de Giaffar, il conduisit sur-le-champ Ordalie au château. Après avoir traversé une longue suite de vastes appartemens, Ordalie fit ouvrir une porte de fer qui découvrit un vestibule voûté, à l'extrémité duquel se trouvoit un escalier. Là, quoiqu'il fît jour, on se munit de flambeaux, et après avoir descendu plus de deux cents marches, on arriva dans un immense souterrain. Ordalie, une clef à la main, se précipite vers une grille, l'ouvre, et s'élance dans un cachot, où les trois chevaliers qui la suivent, la voient au moment même dans les bras d'un prisonnier chargé de fers..... O mon généreux libérateur! s'écria Ordalie, c'est vous qui devez briser ses chaînes..... Olivier, tenant un flambeau, s'approche du prisonnier.... Il le regarde, et frémit..... Un souvenir terrible, ineffaçable, lui rappelle à l'instant ses traits..... Isambard voit son ami pâlir; il s'avance vers lui, et le malheureux Olivier tombe évanoui dans ses bras. On attribue cet accident à la fatigue du

combat, jointe à la privation d'air. On emporte Olivier ; mais Isambard, qui entrevoit la vérité, reste un moment après lui, afin de s'éclaircir ; et bientôt il apprend que l'époux d'Ordalie est Diaulas, le fils de Vitikind, et le frère de l'infortunée Célanire. Diaulas, n'ayant vu Olivier que dans son lit, et mourant, ne pouvoit le reconnoître. Ordalie n'avoit connu Olivier, en Saxe, que sous un nom supposé ; elle n'avoit pas eu le temps d'apprendre encore son véritable nom, ne l'ayant pas demandé, puisqu'elle croyoit le savoir ; de sorte que les deux époux ignoroient entièrement qu'Olivier fût leur libérateur. Isambard, qui, dans ces premiers momens de trouble, n'avoit vu que Diaulas, remarqua avec surprise un enfant de neuf ou dix ans, d'une figure charmante, qui partageoit sa captivité ; mais il n'avoit point de chaînes ; il paroissoit transporté de joie du bonheur de Diaulas et d'Ordalie, et il leur prodiguoit en pleurant les plus tendres caresses. La jeunesse des deux époux ne permettoit pas de penser que cet enfant fût leur fils. Isambard hasardant une question à cet égard : Seigneur, répondit Ordalie, cette aimable et intéressante créature

est notre enfant d'adoption; et quand vous saurez mon histoire, vous verrez combien nous devons le chérir. Isambard, après cette explication, conduisit les deux époux et l'enfant dans un appartement du château, en leur promettant qu'ils verroient le lendemain matin le brave et généreux chevalier qui leur rendoit la liberté et le bonheur. Giaffar passa la soirée entière dans la salle où l'on avoit préparé pour tous les chevaliers un magnifique festin, et Isambard alla retrouver son malheureux ami. La vue de Diaulas avoit rendu à cet infortuné toute l'horreur des premiers momens de son malheur et de son crime. Isambard fut épouvanté de l'égarément de ses discours et de la véhémence de son désespoir; mais, quand ces premiers transports furent un peu calmés, Isambard sut insensiblement prouver à son ami que les événemens de cette journée devoient diminuer le poids accablant de ses remords, et qu'il ne pouvoit être insensible au bonheur d'avoir conservé un fils à Vitikind, et d'avoir rendu une épouse à Diaulas. Ah! reprit Olivier, rien ne peut affoiblir les remords de l'assassin de Célanire; rien ne peut expier un semblable forfait!.....

Cependant certain que Vitikind n'a jamais cessé de regretter son fils, certain que, s'il le retrouvoit, il pourroit encore être heureux, ce seroit sans doute un adoucissement à mes maux de le lui rendre ; mais Diaulas consentira-t-il à ce que je désire à cet égard?.... Ordalie, répondit Isambard, m'a promis de me conter demain son histoire. Je l'écouterai, et je t'en rendrai compte; ce récit nous fera connoître les vrais sentimens de Diaulas, et je me flatte qu'ils seront conformes à mes espérances. En effet, le lendemain matin, Isambard se rendit dans l'appartement des deux époux ; il leur dit que son ami, encore malade, ne pouvoit quitter son lit que le soir. En même temps, Isambard les conjura de l'instruire des événemens qui les avoient mis au pouvoir du féroce Rotbold. Les deux époux, après avoir exprimé le plus vif regret que leur bienfaiteur ne fût pas en état d'entendre lui-même ce récit, consentirent à satisfaire la curiosité d'Isambard; et la belle Ordalie, prenant la parole, conta l'histoire qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Histoire d'Ordalie.

L'histoire d'une femme est toujours un roman.

LA CHAUSSÉE.

. . . . . World, world, o world
But that thy strange mutations make us hate thee.

King Lear. SHAKESPEARE.

LES jours de mon enfance et ceux de ma première jeunesse furent les plus heureux de ma vie. Ma famille, étroitement liée avec celle de Vitikind, me destina Diaulas pour époux; et nos parens prirent solennellement un engagement qui s'accordoit avec les plus chers désirs de nos cœurs. Diaulas, ardent défenseur de la patrie et de la liberté, suivoit son père à la guerre, et s'associoit à ses dangers et à sa gloire. Dans le dernier combat que Vitikind livra aux Français, Diaulas, blessé dangereusement, resta sur le champ de bataille : on le crut mort, et la douleur me conduisit moi-même aux portes du tombeau. Cepen-

dant Vitikind, séduit par Charlemagne, écouta ses propositions, et bientôt traita publiquement avec lui. Ce traité fut en effet ratifié par la plus grande partie de la nation; mais Iliska, mon père, refusa d'y souscrire : il s'échappa, parcourut secrètement la Saxe, ranima partout l'horreur de la servitude, se fit un parti, peu nombreux d'abord, mais qui devint formidable avec le temps. Tandis que mon père rassembloit ainsi les amis de la liberté, j'étois restée mourante dans le lieu qu'il avoit abandonné. Diaulas vint me rendre à la vie. Voulant ne vivre désormais que pour son pays et pour moi, il laissa croire à Vitikind qu'il n'existoit plus; et, sous un nom supposé, il se joignit au parti de mon père. Notre hymen fut long-temps différé par la guerre qui se ralluma avec plus de violence que jamais, et par les troubles intérieurs. Ici Diaulas interrompant Ordalie : Souffrez, lui dit-il, que je fasse en peu de mots la triste peinture de la situation où je me trouvai. Nous devons l'entière vérité à l'ami, au frère d'armes de notre libérateur; et malgré le respect que vous conservez pour la mémoire de votre malheureux père, je ne puis dissimuler que

c'est lui qui nous a perdus tous. Ce ne fut pas sans une vive douleur, poursuivit Diaulas, que je me décidai à renoncer à une famille que je chérissois; mais Ordalie et l'intérêt de mon pays obtinrent de moi ce douloureux sacrifice. D'ailleurs, j'avois la plus haute idée du patriotisme et des principes d'Iliska; il n'étoit distingué, ni par ses talens militaires, ni par son éloquence, et il ne devoit l'ascendant qu'il avoit pris sur le peuple qu'à sa réputation de vertu et d'intégrité (*M*). Mais lorsqu'il vit sa popularité bien établie, il se livra, sans contrainte, à toute la violence de son caractère. Il poursuivit avec acharnement tous les partisans de mon père et tous ses ennemis personnels. Je voulus en vain m'opposer à ces excès; rien n'en put arrêter le cours. On ne pouvoit éviter la mort qu'en partageant toutes ses opinions et ses fureurs; il falloit devenir son complice ou sa victime. Je pris le parti de m'éloigner, et, pour la seconde fois, de me cacher; j'errai dans la Saxe, sous un nouveau nom supposé; je vis partout les agens d'Iliska se conduire avec la même cruauté. Ces chefs insensés et sanguinaires, en opprimant le peuple, lui prodiguoient les plus

basses adulations. Tandis qu'ils affectoient des manières ridiculement populaires, ils agissoient en tyrans; et tandis que, dans leurs discours, ils exaltoient les charmes de la liberté, ils multiplioient les actes révoltans du plus affreux despotisme (*N*). Ce fut alors que je désespérai du salut de la patrie. Une révolution intérieure pouvoit seule la sauver; il falloit qu'un heureux système de justice, d'humanité et de clémence, vînt promptement réparer tant d'horreurs; mais nulle autorité ne balança celle d'Iliska. La Saxe entière ploya sous le joug de Charlemagne; et ce fut ainsi que notre cause fut déshonorée et perdue. Cependant les troupes de Charlemagne faisant une nouvelle invasion en Saxe, je m'engageai dans nos armées comme simple volontaire; je n'avois pas la crainte de rencontrer mon père dans les combats; je savois qu'il avoit refusé le commandement de l'armée française; et, quand j'aurois ignoré cette circonstance, je connoissois assez la grande âme de Vitikind, pour être certain que rien au monde ne pourroit le déterminer à prendre les armes contre son pays. Je me trouvai à la mémorable et funeste bataille du Torrent, qui décida du

sort de la Saxe (*O*). Obligé de fuir avec les tristes débris de notre armée vaincue, j'appris bientôt qu'un autre corps de troupes françaises avoit pénétré dans le canton occupé par Iliska; que ce dernier, craignant d'être livré aux généraux français, s'étoit retiré avec sa fille dans la forteresse d'Éresbourg. J'oubliai les crimes d'Iliska, pour ne m'occuper que du danger où se trouvoit Ordalie; et voulant la défendre, ou périr avec elle, je pris sans délai la route d'Éresbourg. Je trouvai la place environnée des troupes françaises, commandées par Rotbold. Cependant, à force de stratagèmes, je parvins à y entrer. Iliska, livré à la sombre défiance et aux sinistres soupçons, tourmens inévitables des tyrans, comptoit peu sur la garnison d'Éresbourg, et prévoyoit le sort funeste que le ciel lui réservoit. Il me reçut avec embarras. Cependant mon amour pour sa fille lui répondant de ma fidélité, il partagea avec moi le commandement de la forteresse. Nos soldats soutinrent avec vigueur plusieurs assauts; mais le péril et le malheur ne pouvant adoucir le caractère vindicatif d'Iliska, il commit encore de nouvelles violences, qui excitèrent enfin

une affreuse sédition. Iliska, attaqué dans sa propre maison par une multitude furieuse, s'échappa avec Ordalie, et alla se réfugier dans le temple d'Irminsul. Secondé seulement par une trentaine de soldats, je favorisai la fuite d'Iliska, en combattant les séditieux; mais bientôt accablé sous le nombre, je vis tuer autour de moi presque tous mes malheureux compagnons, et, blessé moi-même, j'allois succomber, lorsque tout à coup un bruit confus et terrible, mêlé de cris de victoire, nous apprit que la place étoit forcée, et que les ennemis triomphans venoient d'y entrer. L'effroi dispersa au moment même la troupe qui m'attaquoit; alors je me traînai vers le temple d'Irminsul, voulant du moins mourir auprès d'Ordalie. Je trouvai le temple fermé; mais, malgré la foiblesse que me causoit ma blessure et la perte de mon sang, je parvins à me faire entendre, et l'on m'ouvrit aussitôt les portes. Après avoir traversé un long vestibule, j'entrai dans le temple, et je reculai d'horreur en apercevant le spectacle affreux qui s'offrit à mes regards..... Le jour venoit de finir; tous les rideaux du temple étoient fermés, et toutes les lampes allu-

mées. Ordalie, voilée, gémissoit aux pieds de la statue d'Irminsul; tandis qu'Iliska, suprême pontife, et les autres prêtres, vêtus de longs habits de deuil, entouroient un autel sur lequel on avoit attaché un jeune enfant de neuf ou dix ans, qu'on alloit sacrifier (1). J'avois toujours détesté ces sacrifices abominables; et le ciel, qui sans doute m'inspira dans ce moment, me rendant toutes mes forces: Arrêtez, inhumains, m'écriai-je; pensez-vous, par ce sacrifice impie, désarmer la colère céleste? Non, votre heure fatale est arrivée; l'ennemi triomphant est dans nos murs: nous périrons tous; mais du moins cet enfant innocent sera sauvé. En disant ces paroles, je m'élance vers l'autel, j'écarte les prêtres avec mon épée, et je détache l'enfant, qui se prosterne à mes pieds. C'est ce même enfant que vous avez vu près de moi, dans ma prison..... La surprise et l'effroi de la nouvelle que je venois d'apporter rendirent Iliska et les autres pontifes immobiles. Ordalie, relevant son voile, accourt se jeter dans mes

(1) On a déjà vu que ces horribles sacrifices étoient en effet prescrits par la religion de ces peuples barbares.

bras, mais elle pousse un cri douloureux en me voyant couvert de sang, et elle déchire son voile pour l'appliquer sur ma blessure. Je me retourne vers son père : Iliska, lui dis-je, tu m'as promis depuis long-temps la main de ta fille ; tes cruels soupçons ont toujours retardé l'effet d'un engagement si solennel ; mais sa foi m'appartient, je la réclame. Un vainqueur barbare, le farouche Rothold, souillé par tant de cruautés, va nous égorger tous. Je veux mourir l'époux d'Ordalie ; songe, Iliska, que c'est toi qui nous a perdus. Pour prix de tout ce que j'ai fait pour toi, donne-moi ta fille, et qu'un instant de gloire et de bonheur précède encore mon dernier soupir. J'y consens, répondit Iliska, dans l'espoir de laisser un vengeur en toi, si tu me survis. En prononçant ces mots, il prit ma main ensanglantée, qu'il joignit à celle de sa fille, et il reçut le serment sacré qui nous unissoit pour jamais l'un à l'autre. Je me prosternai devant l'autel, et levant les mains vers le ciel : Créateur de l'univers, m'écriai-je, dans ce temple si souvent profané par la superstition cruelle, reçois l'hommage d'un cœur pur. Oh ! n'ai-je pas le droit

d'attendre le bonheur d'une union formée sur cet autel, où je viens de sauver l'innocence? Le glaive de la mort est suspendu sur ma tête; mais tu peux le détourner. Si tu permets que je vive pour Ordalie, je jure d'adopter cet enfant, et de consacrer ma vie à la vertu, ainsi qu'à l'amour. En parlant ainsi, j'avois posé sur l'autel l'enfant que je pressois avec délices contre mon cœur. Il frémit en se retrouvant sur l'autel où l'on avoit fait briller à ses yeux le funeste couteau. Il me serroit fortement dans ses bras. Ordalie le prit dans les siens, et répéta le serment que je venois de faire. Dans cet instant, le bruit des armes, des trompettes et des tambours, nous annonça l'approche de l'ennemi, qui, après avoir cherché vainement Iliska dans la citadelle, venoit enfin au temple. Les portes de fer de cet édifice étoient fermées; on ne pouvoit les forcer, et nous nous décidâmes à ne point les ouvrir. Nous entendîmes beaucoup de bruit et d'agitation autour du temple; mais on ne paraissoit faire aucun effort pour y entrer. Nous ignorions les projets de l'ennemi; et nous passâmes près de deux heures dans cette incertitude, lorsque tout à coup nous vîmes des flammes

s'échapper de la charpente qui entouroit le grand autel d'Irminsul. Au même instant, le feu faisant les progrès les plus rapides, un mur s'écroula, et forma une brèche assez considérable. Aussitôt une troupe de soldats français s'élança dans le temple. A cette vue, Iliska, perdant tout espoir, tira un poignard qu'il portoit toujours à sa ceinture, et s'en frappa d'un coup mortel. Je mets l'épée à la main, et avec toute l'intrépidité que peuvent donner l'amour et le désespoir je me précipite vers les soldats qui s'avançoient vers Ordalie pour l'enlever. Le désir de mourir glorieusement à ses yeux, m'élevant au dessus de moi-même, quoique blessé, je soutins seul avec avantage, pendant quelques minutes, un combat contre plus de trente hommes; mais Ordalie éperdue, et l'enfant que j'avois sauvé me voyant près de succomber sous le nombre, vinrent se jeter au milieu des soldats. A cette vue, toutes mes forces m'abandonnèrent, et je tombai sans connoissance aux pieds d'Ordalie. Maintenant, poursuivit Diaulas, c'est à vous, ma chère Ordalie, de continuer ce récit; car vous seule avez été témoin de la plus grande partie des évé-

mens qui ont suivi ce que je viens de conter. A ces mots, Ordalie, essuyant les larmes que lui faisoit répandre le souvenir de la mort de son père, prit la parole en soupirant, et poursuivit son histoire, comme on le verra dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire d'Ordalie.

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

Andromaque, de RACINE.

Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.

Même pièce.

FIGUREZ-VOUS, seigneur, dit Ordalie, l'horreur de ma situation.... mon malheureux père s'étoit poignardé dans mes bras; tous mes vêtemens étoient teints de son sang; je voyois mon époux expirant au pied de l'autel où je venois de recevoir sa foi : l'enfant que nous avions adopté, étendu sur son corps, faisoit retentir les

voûtes du temple de cris lamentables, et moi, entourée de farouches soldats, je ne pouvois secourir Diaulas, ni me donner la mort. Notre culte détruit, la profanation du temple, son embrasement, les statues de nos dieux renversées et brisées, le bruit affreux des armes triomphantes des destructeurs de mon pays, le jour éclatant et terrible que répandoient de toutes parts les flammes dévorantes qui nous environnoient; tout sembloit se réunir pour exalter dans mon imagination et dans mon âme la terreur, l'épouvante et le désespoir. On avoit ouvert les portes du temple, et je résistois aux efforts des soldats qui vouloient m'entraîner de ce côté où l'incendie ne s'étendoit pas encore, lorsque Rotbold entra dans le temple, et s'avança précipitamment vers moi; mais que devins-je, en reconnoissant dans ce général des troupes françaises l'homme lâche et cruel qui m'avoit enlevée quelques mois auparavant, et que votre généreux frère d'armes mit en fuite?... L'audacieux Rotbold s'approchant de moi : Venez, madame, me dit-il, daignez me suivre et calmez votre effroi... En disant ces paroles, il osa porter sur moi ses mains impies; je reculai en frémissant,

mais soutenue, inspirée par l'amour, je sus renfermer au fond de mon cœur mon ressentiment et ma haine..... Seigneur, répondis-je, regardez les objets qui m'entourent; voilà mon père, il n'existe plus... et ce jeune homme évanoui et cet enfant sont mes frères; si vous voulez que je vive, prenez soin de leurs jours et ne nous séparez point. Je m'y engage, reprit Rotbold, soyez sans inquiétude pour eux; mes sentimens pour vous doivent vous répondre de ma générosité à leur égard : à ces mots, il donna des ordres pour qu'on les transportât dans son camp; et, m'offrant son bras, je fus forcée de m'appuyer sur ce bras cruel qui venoit de consommer la ruine entière de ma religion, de ma famille et de mon pays. Le jour ne paroissoit pas encore; mais lorsque nous fûmes sortis d'Éresbourg, l'horrible incendie du temple d'Irminsul, et bientôt celui de la forteresse entière livrée aux flammes, suffisoient pour éclairer notre marche et les champs déserts que nous traversions. En arrivant au camp, Rotbold prévint mes désirs, en me disant que je pouvois passer dans la tente où l'on avoit conduit mes deux frères : Diaulas avoit repris sa con-

noissance, j'eus le temps de le prévenir de mon artifice; il ne vouloit pas s'y prêter, mais enfin il y consentit quoiqu'avec une extrême répugnance. Rotbold, qui se flattoit de me séduire, me traita avec toutes les apparences d'une extrême générosité. Il fit rendre les plus grands soins à Diaulas, et ne quitta le camp que lorsqu'il fut en état d'être transporté sans danger. Nous partîmes tous alors, Rotbold n'emmenant de captif que Diaulas, notre enfant adoptif et moi, tous les chefs de notre parti ayant été tués en combattant ou massacrés après la victoire. Rotbold emportant avec lui l'or et les richesses ravies à mes infortunés compatriotes, et nous traînant à sa suite, nous fit traverser pour arriver ici une grande partie de notre malheureux pays. Je repassai dans les lieux chéris où je reçus le jour; là, je naquis au milieu d'un peuple florissant et libre, et je n'y vis plus de traces d'habitations; les maisons, les hommes, les arbres, tout avoit disparu; je n'apercevois que des déserts, quelques fugitifs, ou des esclaves, et je m'y retrouvois moi-même captive et sous le joug d'un vainqueur abhorré..... La faux meurtrière du despotisme, plus

active et plus terrible dans ses ravages que celle du temps même, avoit tout moissonné, tout détruit, dans le court espace de quelques mois!..... Enfin nous arrivâmes dans ce château, et peu de jours après, Rotbold me parla sans contrainte de ses odieux sentimens. Dès ce premier entretien, je lui répondis de manière à lui ôter toute espérance : alors il alla trouver Diaulas, afin de l'engager à le servir auprès de moi; mais il n'étoit pas possible, lorsque notre tyran annonçoit ses desseins sur moi, que Diaulas s'abaissât plus long-temps à feindre; Diaulas n'hésita pas, et découvrit sur-le-champ à Rotbold l'entière vérité. La colère de Rotbold fut extrême et ses menaces terribles. Il vint me retrouver : vous m'avez trompé, me dit-il, et maintenant j'ignore si l'aveu de cet hymen n'est pas une nouvelle imposture; mais fussiez-vous l'épouse de Valamir (c'est le nom qu'avoit pris Diaulas), je ne reconnois point la légitimité d'un mariage célébré sur les autels de l'erreur, que j'ai renversés sans retour; vos sermens se sont adressés à de faux dieux, ils sont nuls. Vous êtes sous ma puissance, je vous aime, je vous offre un rang, une fortune

digne de vous, pouvez-vous balancer entre le vainqueur d'Éresbourg et son esclave? Pensez-y, madame, si vous consentez à recevoir ma main, je traiterai Valamir comme le frère de mon épouse; il sera libre, je lui donnerai tous les trésors de votre père; mais si vous persistez dans votre refus, je n'verrai plus en lui qu'un rival odieux, et vous connoîtrez alors que je sais me venger. A cet horrible langage toute ma prudence m'abandonna, et je me livrai sans ménagement à mon indignation, je portai au comble la fureur de Rotbold; il m'annonça qu'il alloit faire traîner mon époux dans un cachot, et en effet Diaulas y fut enfermé le jour même : on amena dans mon appartement le jeune Mirva, notre enfant d'adoption, car nous avions toujours soutenu qu'il étoit mon frère, afin qu'on ne m'en séparât pas. Cet aimable enfant joint à son extrême sensibilité un courage et un esprit au-dessus de son âge, son attachement et sa reconnoissance passionnée pour Diaulas auroient suffi pour me le rendre cher; il me pria d'obtenir qu'il lui fût permis de partager la prison de Diaulas : Rotbold, qui le crut chargé de quelque message de ma part, me refusa; mais Mirva

ne se rebuta point, il parla lui-même à Rotbold, se jeta à ses pieds, et le conjura avec des instances si touchantes de lui accorder cette grâce, que Rotbold, craignant apparemment de se montrer trop barbare devant moi, consentit à ce qu'il désiroit si ardemment; et à l'instant même Mirva vola dans le cachot de son bienfaiteur. Depuis ce jour, persécutée sans relâche, je fus livrée à tous les genres de tourmens et de craintes; mon cruel oppresseur me menaçoit sans cesse d'immoler Diaulas à son ressentiment : cependant certain qu'alors je saurois bien moi-même me délivrer de la vie, il n'osa pas attenter sur ses jours; mais voulant essayer tous les moyens qu'il imagina pouvoir lasser ma constance, il me retira du somptueux appartement qu'il m'avoit donné, et je fus conduite dans une des prisons de ce château, et dans le même souterrain où gémissoit mon malheureux époux. Je ne pensai pas sans attendrissement que la même enceinte nous renfermoit, et que peut-être son cachot étoit voisin du mien: cette idée me fit examiner l'intérieur de ma prison avec le plus grand soin; elle étoit très-vaste, et je remarquai, à son extrémité, que le mur

dans cet endroit étoit rempli de crevasses : j'appliquai l'oreille contre ces ouvertures, et je n'entendis rien d'abord; mais, au bout de quelques jours, je distinguai quelque bruit : alors je frappai contre le mur; et l'on me répondit par le même signal. L'espérance et l'amour me rendant ingénieuse, je formai un projet qui paroissoit impraticable, et que j'eus cependant le bonheur d'exécuter. Un grand clou de fer étoit tombé de la porte; je le ramassai et le cachai. Traitée un peu moins rigoureusement que les autres victimes de Rotbold, j'avois dans ma prison un grand lit avec des rideaux, et l'on me laissoit de la lumière la nuit. Sous un prétexte que j'imaginai, j'engageai mon geôlier à placer mon lit contre le vieux mur dont j'ai parlé; et, aussitôt que la nuit fut venue, je commençai mon travail en tâchant avec mon clou d'élargir une des crevasses de la muraille. Les rideaux de mon lit cachant mon ouvrage, et prenant encore, à cet égard, d'autres précautions, mon geôlier ne soupçonna jamais mon entreprise; pour moi, n'ayant point d'autre occupation, j'avançois d'une manière surprenante; le huitième jour, je m'aperçus qu'on me se-

condoit de l'autre côté du mur, et qu'on faisoit un travail à peu près semblable. Je ne doutai plus alors que ce cachot, dont je n'étois séparée que par cette épaisse muraille, ne fût en effet celui de mon époux : mon courage en redoubla ; et au bout de trois semaines, la crevasse fut assez élargie pour qu'il me fût possible d'y passer mon bras tout entier; ce que je fis en appelant Diaulas. Je ne voyois rien à travers la fente, parce qu'il n'y avoit de la lumière dans cette prison qu'aux heures où l'on apportoit à manger ; mais je distinguai qu'on s'approchoit du mur, et bientôt j'entendis le mouvement d'un bras qui cherchoit le mien. Enfin, je sentis une main, je la saisis avec transport; et, la trouvant extrêmement petite, je soupirai en pensant que c'étoit seulement celle du jeune Mirva ; ensuite j'imaginai que Diaulas, qui ne s'approchoit pas de ce mur, étoit sans doute enchaîné, et peut-être mourant, et je versai un déluge de larmes. Cependant on tenoit toujours ma main, on la serroit avec une tendre expression. Je demandai des nouvelles de Diaulas; je conjurai de me répondre, on garda le silence ; je ne recueillis que des gémisse-

mens entrecoupés ; enfin, on quitta ma main, et je n'entendis plus rien. Je tombai dans le plus affreux désespoir ; je me figurai que Diaulas n'existoit plus. Rien ne peut exprimer ce que j'éprouvois en songeant qu'il venoit peut-être d'expirer dans l'instant même et si près de moi, sans que j'eusse eu la funeste douleur de recevoir ses adieux et son dernier soupir. Cependant, n'ayant pas la certitude de mon malheur, je continuai mon travail, et il se trouva terminé bien plus promptement que je ne l'espérois ; car vers le milieu de la nuit suivante, tandis que je travaillois, des morceaux énormes de plâtre et de grosses pierres, se détachant avec fracas, laissèrent une large ouverture par laquelle il m'étoit très-facile de passer (*P*). Mon premier mouvement ne fut pas de m'élancer dans la prison ; retenue par la crainte la plus déchirante, je restois immobile et glacée sur la brèche du mur ; à peine osois-je écouter.... J'entendis soupirer et gémir sourdement..... Alors je me levai, je pris une lampe et j'entrai dans le cachot : j'avançois en frémissant.... Après avoir fait quelques pas, je tressaille en entendant une voix inconnue qui me dit ces mots : Venez,

ange consolateur..... J'approche..... et je vois étendue sur de la paille une jeune personne qui paroissoit mourante : elle me tend les bras ; je m'y jetai, et nos pleurs se confondirent ensemble..... O liens touchans et sacrés du malheur ! cette inconnue que je pressois contre mon sein avoit acquis déjà sur mon cœur tous les droits de la plus tendre amitié ; ses gémissemens pénétroient jusqu'au fond de mon âme. Privée depuis si long-temps de toute consolation, l'espoir de lui en offrir en étoit une si puissante pour moi, qu'elle suspendoit le sentiment de mes propres douleurs. O chère compagne d'infortune ! m'écriai-je ! ranime ton courage ; le ciel s'adoucit pour nous ; puisqu'il unit nos destinées. Hélas ! reprit-elle, il est trop tard, je sens que la mienne va finir ; et quand vous en connoîtrez l'horreur, vous ne gémirez pas de la voir terminer. Les momens me sont chers, poursuivit-elle, je veux profiter du peu de force qui me reste pour épancher dans votre sein mes dernières douleurs, afin que vous puissiez un jour justifier ma mémoire. A ces mots elle essuya ses pleurs ; et, après un instant de silence, reprenant la parole : Je m'ap-

pelle Azoline, dit-elle; ma naissance est obscure, et mon père n'avoit qu'une fortune très-médiocre..... Avant que l'opprobre et le désespoir eussent flétri mes traits, on me trouvoit belle; et mon pe naturellement ambitieux, fondant de grandes espérances sur cette beauté fragile, me fit élever avec soin. J'étois sensible; j'aimai, je fus aimée.... Un jeune chevalier français, nommé Roger, fut l'objet d' cette passion malheureuse. Il demanda ma main, mais il étoit sans fortune; mon père lui ôta toute espérance. Roger s'éloigna; je ne l'ai plus revu.... Mon malheur attira dans notre province le féroce Rotbold; il me vit, parut s'enflammer pour moi..... Il m'écrivit d'abord en secret, et tenta de me séduire. Je le traitai avec le mépris qu'il m'inspiroit : alors il me demanda en mariage; et mon père, malgré mes pleurs et ma résistance, lui donna sa parole; mais Rotbold dit à mon père que de grands intérêts de famille l'obligeoient à cacher son mariage pendant quelque temps, et il fut convenu que mon père se rendroit avec moi dans son château; que là, il m'épouseroit en secret, et qu'en attendant que son mariage fût déclaré, je resterois

chez lui sous le titre de sa pupille. On me traîna ici. Rotbold annonça que la cérémonie nuptiale se feroit dans la chapelle de son château, à l'insu de ses domestiques, et que le prêtre seroit son chapelain. Tout s'exécuta de la sorte.... Mon père partit le lendemain.... Pour moi, victime de son ambition, je n'avois pas même la consolation de me reposer sur mon innocence; car mon antipathie pour Rotbold me causoit les plus cuisans remords. Je demandai le prêtre qui m'avoit mariée, pour lui confier mes scrupules et mes douleurs. Je le vis plusieurs fois; je lui répétois toujours que j'avois pour Rotbold une invincible aversion, que je ne pouvois arracher de mon cœur l'amour criminel dont je brûlois pour un autre. Il y avoit trois semaines que j'étois la plus infortunée de toutes les créatures, lorsqu'un jour Rotbold, revenant de la chasse, entra dans ma chambre, suivi d'un écuyer que je n'avois jamais vu à sa suite; mais, frappée de la figure de cet homme, et le regardant avec attention, imaginez quelle fut ma surprise en reconnoissant en lui le prêtre qui m'avoit mariée, et qui chaque jour recevoit mes confidences..... C'étoit

en effet un imposteur, l'écuyer et le complice des forfaits de Rotbold. Ce dernier, sachant par ce scélérat à quel point je le haïssois, loin de rougir de son crime, en fit gloire à mes yeux, ainsi que Triphon (c'est ainsi qu'on appelle le digne écuyer du plus lâche et du plus méchant de tous les hommes). Rotbold me dit qu'il auroit fini par m'épouser véritablement si je l'avois aimé; mais que, connoissant mes sentimens, il se décidoit à ne jamais me revoir; que cependant il m'offroit une dot considérable si je voulois m'unir à Triphon, et partir avec lui pour une province éloignée. Je répondis tout ce que la haine et la plus juste indignation peuvent inspirer. Alors Rotbold me déclara que, si je n'acceptois pas ses offres, il me plongeroit dans un cachot pour le reste de mes jours, et qu'il répandroit le bruit que je m'étois sauvée avec un de ses pages. Eh! que m'importe l'honneur! m'écriai-je; ne l'ai-je pas perdu, quand ma noire destinée me conduisit dans cette demeure impie? Je suis déshonorée, mais je suis innocente..... Tyran, tu peux disposer de ma réputation et de ma vie, la vertu me reste; c'est un bien qu'il n'est pas en ton pouvoir de me ravir;

ton exécrable imposture me couvre d'opprobre, mais du moins je puis désormais te haïr sans remords..... Pour toute réponse, le monstre, avec l'aide de Triphon, m'entraîna dans ce souterrain, qui va devenir mon tombeau.... Ici la malheureuse Azoline s'arrêta; ses larmes lui coupèrent la parole, et ses forces étoient tellement épuisées, que je ne connus que trop qu'elle touchoit à ses derniers momens. J'étois à genoux près d'elle, et je la tenois dans mes bras. Elle pressoit doucement mes mains dans les siennes; et, laissant tomber sa tête sur ma poitrine: Si le cruel Rotbold, dit-elle, comme il m'en a menacée, a répandu sur ma conduite des bruits injurieux, daignez rendre témoignage à la vérité que je dépose dans votre sein.... Que Roger surtout connoisse un jour mon innocence.... Oui, m'écriai-je, oui, j'en atteste Irminsul et tous nos dieux. Si je dois revoir la lumière, Azoline sera jutifiée; et, s'il faut que nous périssions l'une et l'autre dans cet horrible cachot, songeons du moins qu'après la mort, transportées dans le séjour brillant du bonheur, nous y jouirons d'une vengeance immortelle..... Que dis-tu? reprit Azoline; faut-il que

j'aie encore à déplorer tes erreurs? Ta religion promet une vengeance éternelle! Ainsi donc, elle condamne l'innocence opprimée au tourment affreux de haïr toujours!..... Non, non, quand le juste sera dégagé des chaînes de la vie, la bonté céleste l'affranchira pour jamais de la haine et du ressentiment; et son cœur, fait alors pour jouir de la félicité suprême, ne pourra plus goûter que les transports délicieux inspirés par la reconnoissance, l'admiration et l'amour. O mon Dieu! poursuivit-elle, en joignant les mains, cette infortunée oublie son propre sort pour ne s'occuper que du mien; elle adoucit l'horreur de mes derniers momens : daignez récompenser sa bonté compatissante; daignez l'éclairer et la rendre au bonheur!..... En achevant ces mots, Azoline retomba dans mes bras; ses yeux se fermèrent, mais elle respiroit encore.... J'invoquai pour elle Vanadis, la déesse puissante et consolatrice de l'amour et de l'espérance (*Q*); mais, hélas! ce fut en vain..... Elle me serra doucement la main, rouvrit encore une fois les yeux, les attacha sur moi, et bientôt les referma pour jamais..... Je baignai de pleurs son visage glacé..... Ensuite je la couvris de

mon voile ; et, pénétrée d'attendrissement et de terreur, je retournai dans mon cachot. Cependant, en réfléchissant à cette touchante et funeste aventure, je conçus l'idée de la faire servir à me tirer des fers de mon cruel persécuteur. Dans le dessein que je méditois, il falloit m'abaisser à feindre ; mais je pensai que l'horreur de ma situation pouvoit justifier cet artifice. Je fis demander Rotbold, il vint sur-le-champ ; j'avois ouvert les rideaux de mon lit et placé ma lampe sur la brèche du mur. A cet aspect inattendu, Rotbold, malgré son audace et sa férocité, recula en frémissant..... Je l'instruisis de tout ce que j'avois fait ; et je ne lui cachai point que la malheureuse Azoline, avant d'expirer, m'avoit conté son histoire. Rotbold, qui m'avoit écoutée sans m'interrompre, prit la parole quand j'eus cessé de parler, et tâcha de se justifier en calomniant l'infortunée victime de sa scélératesse. Je ne réfutai point ses odieux mensonges ; et, après un moment de silence : Je veux d'autant mieux vous croire, lui dis-je, qu'avant cette fatale aventure, j'étois presque décidée à vous donner ma main. A ces mots Rotbold se jeta à mes pieds.

Écoutez, seigneur, lui dis-je, mon cœur est plus ambitieux que sensible; je ne puis supporter l'esclavage plus long-temps : je vous sacrifie mon devoir et l'amour; mais je veux être votre épouse, je veux régner où j'ai porté des fers : l'exemple d'Azoline m'inspire une juste défiance; et vous n'obtiendrez ma foi qu'en célébrant notre hymen avec un éclat et une publicité qui puissent m'affranchir de toute espèce de crainte et de soupçons. Alors je lui détaillai que j'exigeois qu'il fît proclamer un tournoi; et qu'ainsi toute la noblesse des environs fût témoin de la cérémonie. Il consentit à tout. Je lui déclarai que j'acceptois les premières offres qu'il m'avoit faites pour Diaulas; mais que je ne voulois lui annoncer son sort que lorsque je serois solennellement engagée, et que je reviendrois du temple; et que jusque-là je désirois qu'il ignorât totalement ma résolution. Rotbold souscrivit à toutes mes volontés. Il me tira au moment même de ma prison : je ne la quittai pas sans verser encore quelques larmes sur la destinée de la malheureuse Azoline; mais du moins j'emportai l'espoir que bientôt nous serions vengées. Rotbold fit aussitôt publier un

tournoi ; et je vis enfin arriver l'heureux jour de ma délivrance et du juste châtiment de ce monstre.

CHAPITRE XII.

Une première consolation.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

LA FONTAINE.

AUSSITÔT que la belle Ordalie eut fini son récit, Isambard dit à Diaulas qu'il avoit un secret à lui confier, et il l'emmena dans un cabinet voisin : après en avoir fermé la porte, vous ignorez, lui dit-il, le vrai nom de votre libérateur, je vais vous l'apprendre ; c'est un des chevaliers du Cygne, c'est Olivier..... A ces mots, Diaulas fit un mouvement d'horreur et de surprise..... Oui, reprit Isambard, c'est le meurtrier de votre sœur ; mais c'est aussi le chevalier généreux qui sauva jadis les jours de votre père ; c'est lui qui sut arracher Ordalie mourante des mains de son ravisseur ; elle lui dut

alors et l'honneur et la vie ; c'est encore lui qui vous rend aujourd'hui une épouse et la liberté..... Pensez-vous qu'un crime commis dans le premier mouvement d'une aveugle fureur, un crime fondé sur une erreur dont vous fûtes la cause funeste, un crime enfin expié par les plus déchirans remords, puisse vous dispenser de la reconnoissance due à tant de bienfaits ? Non sans doute, reprit Diaulas ; mais que puis-je faire ?.... Tout, répondit Isambard ; il est impossible de le consoler et de tarir la source de ses larmes ; mais vous pouvez seul adoucir l'horreur de son sort. Parlez, interrompit Diaulas, ma vie est à lui, qu'il en dispose... Hé bien, généreux Diaulas, reprit Isambard, rendez un fils à Vitikind. J'ai vu par votre récit qu'au fond de l'âme vous méprisez un culte impie souillé par les plus abominables superstitions ; faites-vous un code de ses dogmes... Je les connois, répliqua Diaulas en tirant un livre de son sein ; Célanire mourante me remit ce livre qui les contient tous : ce livre, sacré pour vous et devenu si précieux pour moi, afin d'exécuter les derniers ordres de mon infortunée sœur, je l'ai lu ; et avec d'autant pl..

de fruit, qu'il est écrit dans ma langue (1). La sublimité de sa morale a pénétré mon cœur et convaincu ma raison ; je l'ai méditée dans les fers, au fond d'un cachot, seul avec ma conscience, et je me suis promis d'embrasser une religion qui peut donner toutes les vertus et toutes les consolations..... Hé bien, interrompit Isambard, vous devez donc voler dans les bras d'un père malheureux qui vous a toujours regretté, qui vous pardonnera et vous recevra avec transport !..... Mais, reprit Diaulas, vivre sous les lois de Charlemagne !.... Je ne vous le proposerois pas, dit Isambard, s'il existoit encore en Saxe un parti pour la liberté, quelque foible qu'il pût être ; mais vous n'avez plus de patrie, tout est vaincu, tout est soumis ; il faut bien vous décider à chercher un asile dans une terre étrangère : choisissez donc celle où vous trouverez les lois les plus sages, et où vous pourrez consoler votre infortuné père : voilà le vœu le plus cher du malheureux Olivier ; voilà, Diaulas, la seule preuve de reconnoissance que vous puissiez lui donner. Allez, seigneur,

(1) Charlemagne avoit fait traduire l'Évangile en

répondit Diaulas, allez lui annoncer que je partirai dans une heure pour la cour de Charlemagne. A ces paroles, Isambard embrassa Diaulas avec autant d'attendrissement que de joie. Ils prolongèrent encore cet entretien assez long-temps. Diaulas apprit à Isambard que la malheureuse Celanire lui ayant recommandé de ne jamais révéler l'affreux secret qu'elle emportoit au tombeau, il ne l'avoit pas même confié à Ordalie : ils convinrent qu'il ne reverroit pas Olivier, cette entrevue ne pouvant être que déchirante pour l'un et l'autre ; et après avoir pris encore quelques autres arrangemens, Isambard fut retrouver son ami avec tout l'empressement que lui inspiroit la douce certitude de lui porter une première consolation. En effet, lorsqu'il lui rendit compte de son entretien avec Diaulas, il eut le plaisir inexprimable de voir un rayon de joie briller dans les yeux d'Olivier. Au moment où ce dernier témoignoit à son ami sa vive [illegible] ils furent interrompus par le jeune Mirva envoyé par Diaulas pour attendre une lettre qu'Olivier devoit écrire à Vitikind. Mirva, sachant qu'Olivier étoit le libérateur de son père adoptif, se jeta dans

bras, et baisoit en pleurant les mains généreuses qui avoient désarmé Rotbold et brisé les fers de Diaulas. Olivier reçut avec une profonde sensibilité les caresses de cet aimable enfant; car, pendant qu'il le tenoit dans ses bras, Isambard lui contoit son histoire. Après avoir écouté ce récit touchant, Olivier écrivit à Vitikind, et donna sa lettre à Mirva, qui la porta sur-le-champ à Diaulas. On trouva des prétextes pour empêcher Ordalie et Diaulas de faire leurs adieux à Olivier; on donna des chevaux aux deux époux, et tout ce qui leur étoit nécessaire pour leur voyage, et ils partirent le jour même, emmenant avec eux leur enfant d'adoption et quelques autres captifs de leur pays, qu'on avoit trouvés dans les prisons du château. Isambard fit des informations sur Triphon, cet indigne écuyer de Rotbold, et complice de ses crimes, comme on l'a vu dans l'histoire de la malheureuse Azoline; mais ce scélérat s'étoit sauvé avec son maître. Rien ne retenant plus les deux amis dans ce lieu, ils résolurent de continuer leur route : Giaffar, qui se rendoit aussi dans le duché de Clèves, désira faire le reste du voyage avec eux, et quoiqu'il fût

engagé dans le parti de Gérold, ils y consentirent; car alors la différence d'opinions ne produisoit ni animosité ni haine : on combattoit avec une intrépide valeur; mais hors du champ de bataille, on ne voyoit plus dans ses ennemis que des hommes, que ses semblables, et l'on mettoit sa gloire à les traiter avec générosité. (*R*)

CHAPITRE XIII.

Les Tablettes.

O touchante simplicité!
Console ici mes yeux et reçois mon hommage;
De l'aimable hospitalité
J'y retrouve l'antique usage :
Dans les discours, la vérité,
Les grâces sans frivolité,
Le sentiment sans étalage.

THOMAS.

GIAFFAR et les chevaliers du Cygne, après six jours de marche, entrèrent dans une forêt et s'y égarèrent : ils étoient dans le duché de Clèves, et très-près du château de la princesse; mais s'étant détournés de la route, ils ne pouvoient plus retrouver leur

chemin. Fatigués d'une recherche jusqu'alors inutile, ils prirent le parti de s'arrêter et d'envoyer leurs écuyers à la découverte d'un sentier : les écuyers, se partageant, s'enfoncèrent dans la forêt, et les trois chevaliers, descendant de cheval, s'établirent sous un chêne. Olivier et Giaffar restèrent debout, appuyés contre le tronc de l'arbre, et Isambard s'assit sur un monceau de feuilles mortes, car on étoit aux derniers jours de l'automne, et déjà les arbres avoient perdu toute leur verdure. On parla de Béatrix et de Gérold, et Giaffar témoigna le chagrin extrême qu'il éprouvoit d'être engagé dans le parti de ce dernier. Combien il me seroit doux, ajouta-t-il, au lieu de combattre pour une cause que je trouve injuste, de suivre deux amis qui me sont si chers, et d'aller défendre avec eux une personne si intéressante! D'autant mieux, dit Isambard, que Béatrix est, dit-on, la plus belle princesse de l'univers. La plus belle! reprit Giaffar, ah! je ne puis le croire. Si... Il s'arrêta en poussant un profond soupir, et ses yeux se remplirent de larmes. Isambard n'osa le questionner, et Giaffar changea de conversation. Pendant que Giaffar parloit, Isambard crut

sentir une pierre sous lui, parmi les feuilles sur lesquelles il étoit assis : il voulut l'ôter, et fut très-surpris, en regardant ce qu'il tenoit, de voir, au lieu d'une pierre, de fort belles tablettes d'or. Elles étoient ouvertes : les chevaliers, regardant avec curiosité ce qu'elles contenoient, virent qu'on avoit écrit quelques pensées détachées sur les premières feuilles; ils y lurent celles qui suivent :

« Si les princes sont ingrats et en général » peu capables d'amitié, c'est que, pour » peu qu'ils aient lu, ou regardé autour » d'eux, ils acquièrent facilement l'idée » qu'on ne les aime point pour eux-mêmes: » de là ils ne cherchent que des liaisons » agréables, désespérant de trouver des » amis.

» La grande fortune et le rang élevé privent souvent ceux qui les possèdent de » la douceur d'être aimés : on s'attache à » eux par intérêt, et cette vue, occupant » seule l'esprit, empêche de s'appliquer » à connoître ce qu'ils ont d'attachant. » Comme on veut leur plaire, les séduire » et les mener, on met plus d'attention à » découvrir leurs foibles que leurs bonnes » qualités; on ne se soucie guère de les

» trouver aimables, et cela seul souvent » empêche de leur rendre cette justice » quand ils le méritent. Tel prince qui n'a » jamais eu d'ami, en auroit eu de sincères » s'il n'eût pas été prince.

» Que penseroit-on d'un père de famille » qui diroit à ses enfans : J'ai envie d'avoir » la moitié d'un champ d'un de mes voisins; » je voudrois en humilier un autre et me » venger d'un troisième ; allez donc rava- » ger leurs terres, et en outre donnez-moi » l'argent nécessaire pour cette entreprise; » allez, car il n'y a rien de plus héroïque » et de plus juste que de sacrifier sa for- » tune, d'exposer sa vie, et d'égorger ses » semblables pour satisfaire mes passions » ou seulement mes caprices? Tous les sou- » verains répètent qu'ils sont les pères de » leurs peuples; mais qu'exigent-ils de leurs » enfans?.... »

L'auteur de ces pensées, dit Giaffar, s'exprime avec une franchise qui me plaît. Oui, reprit Isambard, je suis sûr que cet auteur n'aime que la vérité, et qu'il n'a jamais flatté personne : je voudrois bien savoir si c'est un homme ou une femme..... Mais voici des vers qui peut-être vont satisfaire ma curiosité.

A ces mots Isambard lut tout haut les vers suivans :

Secret ennui, sombre langueur,
Dégoût du monde et de la vie,
Poison qu'une main ennemie
Semble répandre dans mon cœur,
Vous avez détruit mon bonheur!
Illusion enchanteresse,
Douces erreurs de la jeunesse,
Charmes regrettés et perdus,
Pour moi vous ne renaîtrez plus!
Il est un temps pour la sagesse :
Cet instant où les passions
Cessent enfin d'agiter l'âme,
Est fait pour les réflexions.
Mais dans cet âge tout de flamme,
Où, consumé par le désir,
Le cœur ne cherche qu'à jouir,
Qu'il est dangereux, téméraire,
De vouloir tout approfondir,
Et d'anéantir la chimère
Qui donne ou promet le plaisir!
Telle est la source malheureuse
De cette inquiétude affreuse
Qui me dévore et me poursuit.
Oui, c'est la raison qui me nuit.
Moi-même, cause de ma peine,
J'ai creusé l'abîme où m'entraîne
Un désir vain et curieux :
J'ai déchiré le voile heureux
Dont le prestige favorable,
Par un mensonge utile, aimable,

Nous cache l'âpre austérité
De l'affligeante vérité.
Une cruelle indifférence,
Un froid mortel, un noir venin,
Glacent mon esprit incertain;
Le dernier des biens, l'espérance,
N'est pour moi qu'un fantôme vain,
Et je supporte avec chagrin
Ma triste et pénible existence.
Eh! que fais-je dans l'univers
Au milieu des objets divers
Dont je me trouve environnée?
Dans ce tourbillon entraînée,
Sans soins, sans dessein, sans désirs,
Insensible à tous les plaisirs,
Des jours brillans de ma jeunesse
Je vois l'éclat s'évanouir :
Le temps s'enfuit, et ne me laisse
Qu'un insipide souvenir

Ah! c'est une femme, s'écria Isambard; j'en suis charmé. C'est sans doute, dit Giaffar, une des dames de la cour de la duchesse. Ou peut-être Béatrix elle-même, interrompit vivement Isambard : que je le voudrois! avec quel plaisir je combattrois pour une personne qui pense et s'exprime ainsi! Il n'est guère vraisemblable, dit Olivier, qu'une princesse ait écrit les pensées que nous venons de lire. Eh quoi! répondit Isambard, est-il donc impossible

qu'une princesse ait de la raison ? D'ailleurs, on vante tant l'esprit de Béatrix, ses lumières, son goût pour les sciences et les arts !..... Remarquez que ces vers annoncent une femme qui s'est livrée dès sa jeunesse à des études sérieuses, et qui n'a point encore aimé ; tout cela ressemble bien à tout ce que la renommée publie de la duchesse de Clèves. Mon cher Isambard, dit Giaffar, je vous prédis que vous serez passionnément amoureux de Béatrix ; j'ai déjà observé plus d'une fois que vous ne parlez jamais d'elle avec tranquillité. Je crois pouvoir vous assurer, répondit Isambard, que l'amitié sera toujours ma passion dominante : d'ailleurs, comment pouvez-vous me supposer assez insensé pour m'attacher à une personne de son rang, et qui a dédaigné l'hommage de Gérold et de tant d'autres princes ? Cependant j'avoue que, si ces tablettes lui appartenoient, il me paroît très-possible de l'aimer sans espérance. Comme Isambard achevoit ces mots, il vit arriver Zemni, qui dit aux chevaliers, qu'en sortant de la forêt il avoit aperçu sur le penchant de la colline une grande maison ; qu'il y avoit été afin d'y prendre des informations sur les différens

chemins qui conduisoient au château de la duchesse et au camp des princes confédérés ; que le maître de la maison, qui étoit un vénérable vieillard, invitoit les chevaliers à venir chez lui, promettant de leur donner des guides et toutes les informations dont ils auroient besoin. Les chevaliers acceptèrent cette proposition, et conduits par Zemni, ils se rendirent sur-le-champ dans l'habitation du vieillard : ils la reconnurent de loin aux signaux d'hospitalité qui la décoroient (*S*). C'étoient, suivant l'usage de ces temps, des casques attachés sur des lances et posés sur le haut des toits, afin d'avertir les voyageurs égarés que cette demeure appartenoit à un chevalier qui leur offroit un hospice. Les chevaliers trouvèrent une maison vaste, mais simple, entourée de beaux jardins et dans la situation la plus agréable. Théobald (c'étoit le nom du maître de la maison) vint les recevoir ; ce vénérable vieillard, suivi de la jeune Sylvia, sa fille unique, conduisit ses nouveaux hôtes dans une grande galerie. L'aimable Sylvia désarma les chevaliers, et alla ensuite leur chercher des rafraîchissemens qu'elle leur

apporta elle-même (1). Les chevaliers ayant instruit le vieillard de l'objet de leur voyage ; Seigneur, dit Théobald en s'adressant aux deux amis, j'apprends avec joie que les illustres chevaliers du Cygne vont combattre pour la plus vertueuse et la plus charmante princesse de l'univers. Je suis son sujet, j'ai eu la gloire d'être son instituteur, et vous devez concevoir à quel point je suis profondément affligé de la persécution qu'elle éprouve. Retiré depuis long-temps de sa cour, je me suis fixé dans cette agréable demeure, voisine du château de la princesse, qui, avant le rassemblement des troupes, venoit souvent dans ma solitude. Je suis maintenant séparé d'elle par le camp des princes confédérés : cependant ces princes ont eu la générosité de déclarer que ma maison seroit toujours respectée, même pendant la guerre, si elle avoit lieu, et que tous les chevaliers qui s'y rendroient y trouveroient un asile sûr comme en tout autre temps ; même ceux qui viendroient avec l'intention de combattre pour la duchesse de Clèves. Gérold

(1) Tous ces petits détails sont puisés dans les mœurs du temps de la chevalerie. (*Voyez* l'ouvrage de M. de Sainte-Palaye.)

et les autres chefs ont défendu à tous leurs soldats, sous les peines les plus sévères, d'approcher de mon habitation, et j'y vis aussi tranquille que je puis l'être maintenant. Je suis même souvent honoré de la visite des princes confédérés et des chevaliers de leur parti, qui rencontrent presque toujours ici d'autres chevaliers défenseurs de Béatrix, et ces entrevues se passent avec une politesse égale de part et d'autre. Dans ce moment même, continua le vieillard, plusieurs chevaliers des deux partis se promènent dans mes jardins, et vous voyez sur ces lambris leurs armures suspendues avec les vôtres... Oui, dit Giaffar, je reconnois l'armure et le panache vert de Gérold..... A ces mots, Isambard, curieux de connoître la devise de ce prince, se leva; et prenant le bouclier de Gérold, il y vit un cheval prêt à franchir une haute barrière, et ces mots étoient écrits autour: *L'obstacle et le péril accroissent mon ardeur.* Cette autre armure blanche et couleur de feu, dit le vieillard, est celle du duc de Spolette, ami de Gérold, et comme lui plein de courage et de fierté, ainsi que l'exprime sa devise, qui représente une haute cascade tombant d'une

roche escarpée, avec ces paroles : *Éclat, élévation, activité.* Ce prince, ennemi mortel de Charlemagne et des Français, jouit dans ce moment de la double satisfaction de ne voir dans le parti des princes aucun chevalier de cette nation, et de savoir qu'il y en a beaucoup parmi ses adversaires. Et cette armure grise, si simple et si modeste, demanda Isambard, à qui appartient-elle ? A Roger, jeune chevalier français, répondit Théobald. A ce nom, Isambard se rappela que l'amant de l'infortunée Azoline s'appeloit ainsi ; il regarda la devise, qui représentoit un roseau, au-dessous duquel on lisoit ces mots : *Toujours agité, jamais abattu.* Après cet examen, Isambard désirant vivement s'éclaircir d'une chose plus intéressante, mais embarrassé sans savoir pourquoi, et craignant d'être désabusé, se rapprocha du vieillard, et lui conta, en rougissant, l'aventure des tablettes qu'il lui montra. Aussitôt Théobald s'écria qu'il les reconnoissoit, et qu'elles appartenoient à la duchesse. A ces mots, un violent battement de cœur avertit Isambard que la prédiction de Giaffar pourroit bien s'accomplir.... J'avoue, dit Isambard, que j'ai

eu l'indiscrétion de lire ces tablettes ; mais, seigneur, regardez cette écriture, est-ce bien celle de la princesse ? Oui, répondit Théobald, et sans doute elle aura écrit ces vers dans la forêt, où souvent elle alloit se promener seule en sortant d'ici ; mais, seigneur, vous lui remettrez vous-même ces tablettes, et elle s'applaudira du hasard qui les a fait tomber entre les mains d'un de ses défenseurs. Oserai-je encore, reprit Isambard, vous faire une question ? Vous parliez tout à l'heure de la guerre comme d'un événement encore incertain ; on croit donc que la princesse finira par choisir un époux parmi tant de princes rassemblés pour la conquérir ? Seigneur, répondit Théobald, Béatrix se conduit à cet égard avec tant de discrétion, que même les chevaliers accourus pour la défendre, et qui sont dans sa cour depuis plusieurs mois, ignorent encore si tous ces préparatifs se termineront par la guerre ou par des tournois et des noces. La trêve expire dans huit jours, la duchesse alors sera sommée par les princes de déclarer ses intentions ; jusque-là c'est un secret impénétrable. Isambard alloit continuer ses questions lorsque les portes de la galerie s'ouvrirent,

et l'on vit paroître le comte de Bavière et le duc de Spolette. Le premier fit une exclamation de joie en apercevant Giaffar; il s'avança précipitamment vers lui, et l'embrassa avec toutes les démonstrations d'une vive amitié. Giaffar lui présenta les chevaliers du Cygne, en lui disant qu'il leur devoit la vie. Quoique Gérold fût instruit du motif de leur voyage, il les traita avec autant de grâces que de politesse; Isambard même, quoique excessivement prévenu contre lui, ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de son maintien et de ses manières, et le charme répandu sur toute sa personne. Ce prince vouloit emmener Giaffar dans son camp; mais Giaffar déclara que les chevaliers du Cygne ayant promis à Théobald de rester trois ou quatre jours chez lui, il désiroit passer ce temps avec eux. Quand les princes furent partis, Théobald et les chevaliers se mirent à table; aussitôt après le souper, le vieillard se retira. Comme il n'étoit que huit heures du soir, les chevaliers se réunirent dans la chambre de Giaffar, avec l'intention d'y veiller ensemble jusqu'à dix heures.

CHAPITRE XIV.

L'origine de l'Orgue.

The imprison'd winds, released, with joyful sound
Proclaim their liberty all around.

ANONYME.

Il n'est âme si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence à considérer cette vastité sombre de nos églises, et ouïr le son dévotieux de nos orgues.

MONTAIGNE.

OLIVIER, un peu moins absorbé dans sa douleur depuis l'aventure d'Ordalie, se prêtoit davantage à la conversation; la figure intéressante de Giaffar, et sa profonde mélancolie, avoient disposé son cœur à l'aimer dès le premier jour de leur rencontre, et la singularité de sa devise (1) excitoit sa curiosité. Il lui parla du vœu qu'il avoit fait de voyager toujours (*T*), et lui témoigna le désir qu'il éprouvoit d'en connoître le motif. Giaffar répondit qu'il ne pouvoit rien refuser à des amis qui lui

(1) Une plante étrangère sur le sommet d'une montagne, et ces mots : *La trouver ou mourir.*

étoient si chers; mais qu'un devoir sacré l'obligeoit à cacher ses malheurs, et qu'il leur demandoit leur parole de ne jamais révéler les secrets qu'il alloit déposer dans leur sein. Les deux amis firent le serment qu'il exigeoit; et Giaffar, reprenant la parole, commença de la sorte son étonnante histoire :

J'ai trente-six ans, et ma carrière est finie!..... Je l'ai parcourue avec éclat, avec gloire peut-être; la fortune et l'amour la semèrent de fleurs, jusqu'au terme fatal où je tombai dans l'abîme affreux qui devoit m'engloutir. J'ai tout perdu, jusqu'à mon nom; l'Orient le bénit encore, l'amour d'un peuple reconnoissant en conserve la mémoire, et je ne puis le porter! Condamné à l'obscurité, ma renommée m'est devenue étrangère, je n'en puis jouir; et mort pour l'univers, c'est dans le silence éternel du tombeau que je recueille l'approbation et les éloges de mes contemporains; enfin, victime infortunée du despotisme, et funeste exemple des vicissitudes humaines, je suis Barmécide (*V*)..... A ce nom si grand, si fameux, les chevaliers du Cygne se levèrent... Un profond sentiment d'admiration et de respect les rendit im-

immobiles pendant quelques minutes; pour les belles ames, la proscription et l'infortune ajoutent à l'intérêt que doivent inspirer le génie et la vertu. Les deux amis considéroient Barmécide avec une avide curiosité, comme s'ils le voyoient pour la première fois. L'émotion et le saisissement qu'ils éprouvoient se peignoient sur leurs visages d'une manière si touchante, que Barmécide en fut vivement attendri. O mes amis! s'écria-t-il, vous me rendez mon existence!..... En disant ces mots, il se jeta dans leurs bras, et après avoir reçu leurs tendres embrassemens, il reprit ainsi son récit.

Mon père, né dans les états de Gérold avoit la passion des voyages; il inspira ce goût à ma mère, qui fut toujours son inséparable compagne. Je naquis dans la Perse; mon père fut mon seul instituteur, et m'instruisit par des faits et des observations fondées sur l'expérience, et non en puisant ses leçons dans des livres; il me fit étudier la nature dans les campagnes et dans les déserts que nous parcourions sans cesse, et il m'apprit à connoître les hommes en les jugeant en masse, d'après leurs lois et leurs institutions sociales:

aussitôt que nous arrivions dans un pays nouveau, mon père s'informoit avec soin de la nature du gouvernement et de ses lois générales et particulières : ces lumières acquises, mon père connoissoit avec précision les mœurs, les vertus et les vices de la nation : il me communiquoit ses conjectures à cet égard, et l'examen que nous faisions ensuite, en étudiant les hommes, confirmoit toujours son premier jugement. J'eus le malheur de perdre à vingt ans cet excellent père : depuis long-temps ma mère n'existe plus. J'avois trois frères ; nous avions toujours vécu dans la plus parfaite union ; nous ne voulûmes point nous séparer ; il fut décidé que nous voyagerions encore deux ans, et qu'ensuite nous retournerions dans la patrie de notre père. Nous avions souvent entendu parler de l'extrême magnificence de la cour d'Aaron Raschid : et la curiosité nous conduisit à Bagdad. Arrivés dans cette superbe ville, nous y fîmes connoissance avec quelques Européens de notre âge, et nous nous logeâmes tous ensemble dans la même maison. Mes frères avoient beaucoup de talens agréables, et jouoient de plusieurs instrumens ; quelques-uns de nos nou-

veaux compagnons avoient le même goût; et comme nous ne pouvions jouir dans Bagdad du libre exercice de notre religion, nous convînmes que, les jours solennels, nous nous rassemblerions dans une chambre pour y chanter l'office divin, ce que nous fîmes en effet; les uns chantoient les psaumes, les autres jouoient de divers instrumens, ce qui formoit un concert très-bruyant. Ma chambre donnoit sur la rue, le peuple s'arrêtoit pour nous écouter; on sut bientôt les motifs de ces chants religieux; l'intolérance mahométane s'en alarma, et elle obtint du calife un édit qui fut publié dans toute la ville, et qui défendoit, sous peine de mort, à tous les chrétiens de s'assembler pour chanter leurs prières, laissant cependant à chacun la liberté de les réciter en musique, si le chant faisoit partie de leurs rites religieux, mais n'accordant cette permission qu'individuellement, proscrivant, sans exception, tout rassemblement, ne fût-il que de deux ou trois personnes. Cette défense me révolta tellement, que je ne m'occupai plus que des moyens de l'éluder. J'avois toujours eu beaucoup de goût pour la mécanique, et après quelques réflexions, je-

conçus l'idée de composer un instrument qui pût imiter tous ceux que je connoissois et même la voix humaine. Je voulois qu'en même temps il eût un son si prodigieux, qu'il pût produire à l'oreille l'effet d'un concert. J'y travaillai nuit et jour, et en moins de six mois, je fis un instrument d'une grandeur énorme, auquel je donnai le nom d'orgue, et qui remplissoit parfaitement mes vues. Alors je l'établis près de ma fenêtre, et j'en jouois régulièrement soir et matin, en chantant des psaumes. Au bout de peu de jours, on avertit le calife que les chrétiens, malgré la rigueur de ses défenses, recommençoient leurs concerts religieux avec plus d'éclat que jamais. Le calife donna des ordres en conséquence, et un matin que je jouois de mon orgue à mon heure ordinaire, on vint frapper à ma porte à coups redoublés; je fermai mon orgue, ensuite je me levai, et j'allai ouvrir; au moment même, une troupe de gens armés, envoyée par le calife, entra dans ma chambre, et montra le plus grand étonnement de me trouver seul. Le chef de la troupe me demanda ce qu'étoient devenus mes complices, je répondis que je n'en avois point. Il ne fit nulle atten-

non à cette réponse, et chercha vainement dans mes cabinets les autres musiciens ; il passa dix fois devant mon orgue, sans se douter que ce fût un instrument, d'autant plus que je lui avois donné la forme d'un buffet; enfin, ne comprenant pas comment mes compagnons avoient pu s'échapper, il m'ordonna de le suivre. Je demandai à être conduit en présence du calife; il me répondit qu'il m'y menoit. En effet, ce prince avoit voulu me voir et m'interroger lui-même. Il me reçut avec un air sombre et sévère, et m'examina quelque temps en silence ; et frappé de la sérénité de mon maintien : Jeune insensé, me dit-il, qui peut t'inspirer une telle audace et tant de mépris pour la vie? Seigneur, répondis-je, rien ne rassure l'innocence comme l'aspect d'un juge équitable..... Mais, reprit-il, tu ne peux nier ta désobéissance, j'ai moi-même été sous ta fenêtre, j'ai moi-même entendu le bruit des instrumens et des voix, et cependant on n'a trouvé que toi dans ta chambre : que sont devenus tes compagnons?... Je n'en ai point. — Écoute; ta physionomie me plaît et m'intéresse, et ta jeunesse me fait pitié; je puis te faire grâce, mais je veux un aveu

sincère..... Non, seigneur, répondis-je, vous ne la feriez pas à celui qui seroit assez vil pour dénoncer ses amis..... Hé bien, s'écria le calife avec emportement, tous les chrétiens qui existent dans Bagdad seront aujourd'hui dans les fers. Ils n'y seront tout au plus que quelques heures, répondis-je du ton le plus tranquille..... — Et qui les délivrera?—Moi, seigneur. A cette réponse, le calife resta muet d'étonnement, ne sachant s'il devoit prononcer ma sentence, ou me renvoyer comme un homme en délire. Je repris la parole : Seigneur, lui dis-je, j'ose vous protester que je n'ai point désobéi à vos ordres, et que j'étois seul; c'est ce qu'il m'est facile de démontrer, si vous daignez envoyer chercher le buffet qui est dans ma chambre; j'ouvrirai devant vous ce meuble mystérieux, et vous y trouverez la preuve positive de ma parfaite innocence. Le calife, dont ce discours augmentoit encore la surprise, donna sur-le-champ l'ordre que je sollicitois; mon orgue fut transporté dans son appartement. Pendant que je m'occupois à le mettre en ordre, le calife, qui attendoit avec autant de curiosité que d'impatience le dénoûment de cette scène singulière,

lla chercher la princesse Abassa, sa sœur; il lui rendit compté de notre entretien, et il revint avec elle. Cette princesse, enveloppée dans un grand voile qui cachoit entièrement sa taille et son visage, s'assit sur des carreaux à côté de son frère, à peu de distance et en face de l'orgue. Alors je demandai au calife la permission de m'asseoir vis-à-vis mon buffet, et à l'instant même je me mis à chanter et à jouer. Aussitôt que le calife entendit ce bruit éclatant et harmonieux, imitant si parfaitement des flûtes, des cors, des hautbois et la voix humaine, il se leva avec transport : Est-il possible! s'écria-t-il, ce buffet est un instrument!.... Oui, seigneur, repris-je, et je l'ai inventé et composé pour adoucir la sévérité de vos défenses. En proscrivant ces rassemblemens, dit le calife, je ne voulois qu'empêcher l'éclat de la solennité que donnoit à vos cérémonies la réunion de différens instrumens et de plusieurs voix; je n'avois pas prévu ce merveilleux moyen d'annuler mon édit; mais il est juste, ajouta-t-il, que ceux qui sont forcés d'obéir soient plus ingénieux que ceux qui commandent. En disant ces paroles, il se tourna vers Abassa, pour lui

demander ce qu'elle pensoit de cette aventure. Alors j'entendis la plus charmante et la plus douce voix qui eût encore frappé mon oreille, l'inviter, dans les termes les plus obligeans pour moi, à récompenser l'auteur d'une invention si extraordinaire. Le calife se rapprocha de moi : Jeune homme, me dit-il, j'aime les talens et les arts, et ta personne me plaît; je veux que tu m'expliques la mécanique de cette merveilleuse machine, et je me charge de ta fortune : ainsi, poursuivit-il en s'adressant à sa sœur, vous serez contente, Abassa, car je garde l'instrument et l'inventeur. En effet, le même jour je fus installé dans le palais; on me donna un vaste appartement, plusieurs esclaves, et je reçus de magnifiques présens. Je n'avois point de fortune, et je fus charmé d'en faire une aussi rapide et aussi singulière; mais je n'en fus pas moins frappé du despotisme que ce prince joignoit à ses faveurs, même les plus distinguées; car il avoit disposé de moi comme d'un esclave, sans me consulter, sans daigner s'informer si quelque engagement particulier ne mettoit pas d'obstacle au désir qu'il éprouvoit de m'attacher à lui. Je fis sur ce sujet plusieurs

réflexions qui m'attristèrent ; mais j'étois jeune, sans expérience, je fus ébloui des grandes qualités de ce prince (en effet, il en a d'éminentes) (*X*). Je m'étourdis sur les conséquences terribles de son caractère, et je me livrai aux brillantes espérances que m'offroient l'ambition et la fortune. Dès le lendemain le calife me fit appeler pour lui expliquer la mécanique de mon orgue ; en la lui démontrant, je m'aperçus, au bout de quelques minutes, qu'il n'avoit aucune notion des connoissances nécessaires pour comprendre facilement le mécanisme d'une machine un peu compliquée, et qu'en même temps il avoit l'amour-propre de vouloir me cacher son ignorance. Comme il a beaucoup d'esprit et d'intelligence, j'aurois pu, en lui donnant l'idée des premiers principes et en éclaircissant ses doutes, lui démontrer clairement ce qu'il désiroit connoître ; mais il vouloit une explication savante ; il feignoit d'entendre ce qu'il étoit impossible qu'il comprît ; de sorte que ma démonstration lui fut absolument inutile ; il n'en rapporta que la persuasion secrète de m'en avoir imposé sur son instruction ; et il me laissa le chagrin de connoître jus-

qu'où peut aller la puérilité de l'orgueil de l'homme le plus éclairé, lorsqu'il a été corrompu par l'usage et l'habitude d'un pouvoir sans bornes. Cependant il fit de mon orgue un usage qui me fut très-agréable. Les ambassadeurs de Charlemagne étoient alors à sa cour, et le calife mit mon orgue au nombre des présens dont il les chargea pour leur maître (*Y*). Dans cet endroit du récit de Barmécide, Isambard observa qu'il étoit plus de dix heures, parce qu'on avoit employé beaucoup de temps à la conversation. On convint de se rassembler le lendemain à la même heure, et de consacrer la soirée entière à écouter une narration que l'amitié et la célébrité de Barmécide rendoient si intéressante.

CHAPITRE XV.

Amitié d'un despote.

Toujours son amitié traîne un long esclavage.
RACINE.

THÉOBALD, le jour suivant, se retira à sept heures du soir. Les trois chevaliers

se rendirent aussitôt dans la chambre de Barmécide, qui reprit ainsi son histoire : Ma faveur auprès du calife augmentoit chaque jour. Ce prince aimoit véritablement la lecture. Un jour qu'il vouloit lire avec moi un excellent ouvrage de morale, sur les devoirs de l'homme, il se leva dans l'intention de s'enfermer dans son cabinet : Que faites-vous, seigneur? lui dis-je. Ah! faites plutôt ouvrir toutes les portes. Une lecture utile est un bienfait dont un prince ne doit pas priver ses sujets (Z). Barmécide, répondit-il, croyez qu'il est dangereux d'apprendre à raisonner à la multitude; l'obéissance en souffriroit bientôt. Votre ami, seigneur, répliquai-je, votre héros, Charlemagne enfin ne pense pas ainsi. Vous savez avec quel zèle il cherche à répandre les lumières..... Sa magnanimité l'égare, interrompit Aaron. Écoute, poursuivit-il; crois-tu que nous dussions désirer de l'esprit et de l'intelligence aux animaux qui supportent paisiblement notre joug? Penses-tu qu'il nous fût avantageux que les chameaux et les éléphans (doués d'une force si prodigieuse et si utile à nos besoins et à nos plaisirs) sussent réfléchir et raisonner?.... La noire profon-

deur de ce discours, qui renfermoit toute la politique du despotisme, me glaça; j'apprenois enfin à connoître ce que sont aux yeux d'un souverain despote les hommes qu'il gouverne. Cet égoïsme barbare me fit horreur; je me promis intérieurement de quitter un prince que je ne pouvois plus estimer, aussitôt qu'il me seroit possible de m'échapper sans péril; car je ne me flattois pas d'obtenir de lui la permission de me retirer. La fuite seule pouvoit m'affranchir de l'esclavage de sa faveur ou du danger de sa disgrâce. Plût au ciel que j'eusse persévéré dans ce dessein! Mais un attrait plus puissant que l'ambition vint bientôt me fixer dans cette cour orageuse. Le calife aimoit passionnément la princesse sa sœur; il avoit l'habitude de passer auprès d'elle tous les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires; mais depuis que j'étois en faveur auprès de lui, il la voyoit beaucoup moins, nos entretiens particuliers absorbant la plus grande partie de son temps. Les mœurs austères de l'Orient ne permettoient pas que je fusse admis en tiers entre cette princesse et son frère; le calife s'étoit même permis, à cet égard, une très-grande irrégularité, en

l'amenant dans l'appartement où j'étois le jour où je jouai de l'orgue ; il avoit cru pouvoir, sans conséquence, enfreindre une seule fois cet usage sacré, en faveur d'une chose si extraordinaire ; mais rien n'auroit pu l'engager à renouveler l'exemple d'une semblable licence. Il s'en affligeoit souvent avec moi ; il gémissoit de ne pouvoir rassembler en même temps deux personnes dont la société lui étoit si agréable. Ce prince a trop d'esprit et de lumières, pour ne pas sentir combien cet usage est absurde ; mais il évite avec soin de donner l'exemple des innovations, à moins que ses passions ou un intérêt puissant ne l'emportent sur la politique. Il méprise les préjugés ; cependant, les croyant utiles à son autorité, il feint de les respecter, et il ne néglige rien de ce qui peut les rendre vénérables à la multitude. Il me parloit sans cesse de sa sœur ; il me vantoit sa beauté, son esprit, son innocence et sa sensibilité. Ces discours n'étoient pas sans intérêt pour moi, bientôt la reconnoissance en augmenta le charme et le danger. Un jour, il me fit appeler plus tôt qu'à l'ordinaire. Barmécide, me dit-il, le Visir est mort subitement cette nuit ; j'ai

consulté ce matin Abassa sur le choix que je devois faire pour le remplacer, en lui nommant ceux qui peuvent prétendre à cette place; elle les a tous exclus, et m'a dit que l'ami d'Aaron lui paroissoit le seul homme qui dût l'obtenir; ainsi, Barmécide, c'est vous qu'elle a nommé. Moi seigneur!... m'écriai-je. Oui, vous-même, reprit le calife; et j'adopte son conseil. Je sais que votre jeunesse fera paroître ce choix surprenant; mais elle y donnera plus d'éclat. En voyant ce que je fais pour vous, tout le monde vous supposera les qualités qui peuvent justifier une telle grâce..... Je n'en suis pas digne, répliquai-je; non, seigneur, je n'ai ni les talens, ni l'expérience nécessaires..... Barmécide, interrompit le calife, d'un ton impérieux, quand je vous juge capable de remplir cet emploi, une telle défiance ne vous est pas permise.... Mais, seigneur, ma religion..... — Je n'exige point que vous l'abjuriez; tout culte public vous est interdit, c'est tout ce que je prescris. D'ailleurs, renfermé désormais dans l'intérieur de ce palais, vous serez moins que jamais exposé aux regards du peuple; on ne connoîtra de vous que vos travaux, et l'on

ne s'embarrassera pas de votre croyance. En un mot, je vous le répète, mon choix et ma volonté justifient tout aux yeux du public. Après un semblable discours, il falloit bien consentir à ce que désiroit un prince, dont il n'étoit pas plus facile de refuser les grâces que d'éviter la vengeance; et ce fut ainsi que je me trouvai, à vingt-deux ans, premier ministre d'un vaste empire. Le calife, qui avoit déjà étendu ses bontés jusqu'à mes frères, acheva de les combler de bienfaits dans cette occasion. Il ne les revêtit d'aucun emploi public; mais il voulut que les frères du visir vécussent dans une extrême opulence. Mes frères firent un digne usage de leurs fortunes; ils placèrent toute leur économie dans leurs dépenses personnelles, et ne montrèrent de magnificence que dans leurs dons et leurs aumônes. Je pensois comme eux; je distribuois aux gens de lettres, aux artistes, aux infortunés, les trésors que je tenois de la libéralité du calife; et en peu de temps les *Barmécides* devinrent célèbres et chers à la nation. Je connus bientôt toute la pesanteur du fardeau dont je m'étois chargé. Le calife, comme sont en général tous les souve-

rains absolus, n'aimoit ni le travail ni les affaires ; il n'étendoit pas ses vues au-delà de son règne ; certain d'obtenir toujours, avec un édit, l'argent qu'il vouloit avoir, il s'embarrassoit peu de l'état de ses finances. Je les trouvai dans un affreux délabrement ; je m'appliquai surtout à les rétablir, à soulager le peuple et à maintenir, dans les différens tribunaux, une exacte justice. Les succès les plus heureux et l'approbation publique me récompensèrent de mes soins. C'est au peuple seul à distribuer la gloire ; il y a je ne sais quel enchantement dans l'enthousiasme de sa reconnoissance, qui saisit, qui transporte, surtout les grandes âmes. Je m'attachai passionnément à celui que je gouvernois ; et ce sentiment ne fut pour moi qu'une source inépuisable de peines et de vains regrets. Je ne pouvois jouir du bonheur que je rendois à la nation, en pensant qu'aucune loi inviolable, aucune forme stable de gouvernement, n'en assuroit la solidité ; en pensant enfin que la mort d'Aaroli ou la mienne détruiroit en un moment mon ouvrage. J'essayai plus d'une fois, mais toujours vainement, d'inspirer au calife une sollicitude qui me parois-

soit si naturelle; son cœur, corrompu par l'orgueil, ne put ni la partager ni même la concevoir. Un jour qu'il paroissoit attendri des hommages que le peuple venoit lui rendre : Peuple sensible, m'écriai-je, que deviendras-tu quand Aaron n'existera plus?..... A ces mots, je vis briller la joie dans les yeux du calife. Oui, oui, dit-il, c'est alors qu'ils sentiront véritablement le prix de tout ce que je fais pour eux..... Mais, seigneur, repris-je, si votre successeur abuse du pouvoir absolu dont vous faites un digne usage?..... si ce peuple que vous aimez devoit gémir dans l'oppression?..... il m'en regrettera davantage, répondit le calife. Ce mot affreux me ferma la bouche; il détruisit, sans retour, le foible espoir que j'avois conçu, et je murmurai contre la Providence, qui m'enchaînoit dans la cour de cet inflexible despote, au lieu de m'avoir placé auprès d'un prince tel que Charlemagne.

Cependant deux ans s'étoient écoulés depuis l'époque où j'avois été revêtu de l'emploi de visir; mais les travaux auxquels je me livrois sans relâche, les veilles continuelles et une mélancolie insurmontable.

finirent par altérer ma santé, de manière à faire craindre pour ma vie : le calife me montra dans cette occasion toutes les inquiétudes de l'amitié; ce prince aimoit vivement tout ce qui lui étoit agréable ou nécessaire; l'amuser et se rendre utile étoient les seuls moyens de l'attacher : alors il étoit capable des procédés et des soins les plus aimables; il supposoit un tel prix à son affection, qu'il pensoit qu'elle pouvoit seule élever jusqu'à lui celui qui en étoit l'objet, et qu'en même temps elle devoit inspirer un dévouement sans bornes; je ne savois que trop que l'orgueil et l'intérêt personnel étoient les mobiles et les seules bases de ses actions et de ses sentimens; cependant il avoit pour moi une bonté si constante qu'il m'étoit impossible de n'en être pas touché : je l'aimois; et ne pouvant m'abuser sur ce qu'il étoit, je me plaisois souvent à me représenter ce qu'il auroit pu être avec une autre éducation et dans une situation différente; alors je le voyois l'homme que j'aurois choisi pour mon ami le plus intime, car la nature lui avoit prodigué tout ce qui peut intéresser et séduire : il avoit tellement corrompu des dons si pre-

rieux, qu'avec des lumières étendues, un esprit supérieur et beaucoup de grâces, il n'étoit même pas aimable dans la société intime. Il rapportoit tout à lui, il ne parloit que de lui; son ami étoit condamné au rôle éternel de confident et d'admirateur; ses entretiens particuliers n'eurent jamais d'attrait pour moi, excepté lorsqu'il étoit question de la princesse sa sœur, et il m'en parloit sans cesse; pendant assez long-temps j'écoutai avec plaisir les éloges qu'il lui donnoit; ensuite cette conversation me fit éprouver je ne sais quoi de pénible que je ne pouvois définir, en même temps elle m'attachoit davantage; je saisissois toujours les moyens de la faire naître ou de la prolonger. J'avois été vivement ému de la manière dont cette princesse m'avoit désigné pour la place de visir, et j'attribuois à la reconnoissance l'intérêt extrême qu'elle m'inspiroit: souvent, depuis cette époque, le calife me contoit qu'elle lui parloit de moi; qu'elle étoit fière, disoit-il, de mes succès et de ma conduite. Ces discours se gravoient dans ma mémoire; ils s'y retraçoient sans cesse; je ne rappelois encore le son de voix si doux, que j'avois entendu le jour

où je me trouvai avec elle dans le même appartement ; je pensois avec plaisir qu'après le calife j'étois le seul homme au monde qu'elle eût jamais vu ; j'osai croire qu'elle avoit conservé ce souvenir : les preuves d'intérêt et d'estime qu'elle m'avoit données depuis confirmoient cette idée ; enfin je me la représentois avec tous les charmes que le calife me dépeignoit, et bientôt Abassa devint l'objet de toutes mes rêveries. Lorsqu'il ne me fut plus possible de m'abuser sur l'espèce de sentiment que j'éprouvois, je déplorai avec amertume une folie si étrange ; ma tristesse s'en accrut, et c'est alors que le dépérissement de ma santé donna les plus vives inquiétudes au calife. On consulta les médecins, qui déclarèrent qu'ils croyoient mon état mortel ; cependant je travaillois toujours, et, comme à l'ordinaire, je me rendois aux heures prescrites chez le calife : car, dans le commerce des princes, le courtisan le plus aimé est le plus assujetti : méthodiques en amitié, parce qu'ils ne peuvent connoître cette aisance, cette précieuse indépendance qui fait tout le charme d'une liaison intime, ils commandent les rendez-vous ; ils ont leurs heures de confiance

et d'épanchemens de cœur aussi invariablement fixées que leurs heures d'audience.

Barmécide en étoit là de son récit lorsqu'on frappa à la porte de la chambre; Isambard se leva, et en ouvrant la porte, il pardonna l'interruption qui l'avoit impatienté, en reconnoissant Lancelot, qui leur apprit qu'étant depuis un mois à la cour de Béatrix, cette princesse, ce jour même, l'avoit chargé d'une commission importante pour Théobald: Lancelot ajouta qu'il étoit arrivé au moment où le vieillard alloit se mettre au lit, et qu'après avoir fait sa commission, sachant que ses amis étoient dans le château, il n'avoit pu résister au désir de les embrasser avant de partir. Isambard questionna beaucoup Lancelot sur la cour de Béatrix. Vous y trouverez, dit Lancelot, plusieurs chevaliers français; Angilbert, le jeune Roger, Archambaud et quelques autres : vous y verrez aussi le célèbre Ogier-le-Danois, arrivé depuis peu de jours. A ces mots, Isambard se mit à rire en se rappelant la chaumière d'Ogier et son histoire. Nous avons encore un guerrier, reprit Lancelot, qu'on pourroit mettre au nombre des Français par son attachement pour Char-

lemagne ; c'est Grimoald, duc de Bénévent. Quoique beau-frère d'Adalgise (1), et quoique prince, il est reconnoissant. Jadis otage à la cour de France, devant à la générosité de l'empereur et son éducation et ses états, il sent, comme il le doit, de si rares bienfaits ; et, loin de s'être uni aux ennemis de Charlemagne, il les a toujours combattus jusqu'ici (*Aa*). Vous trouverez encore dans notre parti quelques autres princes ; Theudon, roi de Pannonie, et les quatre fils du duc Aymon (*Bb*). Après ce détail sur les guerriers, on parla de la duchesse et des dames de la cour. Lancelot fit un tel éloge de Béatrix, que les trois chevaliers jugèrent qu'il en étoit amoureux. Je n'ai point une telle témérité, répondit Lancelot ; l'insensibilité dont elle a donné tant de preuves, et qui même nous rassemble tous près d'elle, préserve du danger de ses charmes : parmi nous, jusqu'ici, le seul roi de Pannonie, Theudon, a osé se déclarer son amant (car les rois ne doutent de rien) : je soupçonne encore le dernier des quatre fils d'Aymon, le jeune Guichard, de l'aimer en secret ; mais il est si

(1) Ainsi que Tassillon, duc de Bavière, il avoit épousé une fille de Didier.

timide, que la guerre, quelle que soit sa durée, lui fera certainement avant qu'il se décide à faire connoître son amour. Pour moi, je me suis déclaré le chevalier de la jeune et charmante Délie, c'est le nom de la favorite de Béatrix; avec une figure dont tous les traits expriment la plus touchante sensibilité, avec une douceur enchanteresse, son cœur est aussi inaccessible à l'amour que celui de Béatrix : j'ai plusieurs rivaux, et nous sommes tous traités avec une égale et constante indifférence. Les autres jeunes personnes attachées à la duchesse sont toutes distinguées par les agrémens de leur figure, ou par le charme des talens. Mais vous y trouverez une personne célèbre par sa beauté, sa vertu, et par la gloire d'avoir su résister à la passion du plus grand prince de la terre.... Comment, interrompit Isambard, la belle Amalberge est à la cour de Béatrix? Elle a pris le parti le plus sûr, reprit Lancelot, celui de la fuite; mais si, comme on le croit, elle aime en secret Charlemagne, comment pourra-t-elle l'oublier? La renommée de ce héros la poursuivra partout (*Cc*). Olivier fit à son tour quelques questions sur les princes ligués. J'ai été deux fois dans

leur camp, répondit Lancelot, ils nous sont bien supérieurs en nombre, et ils ont parmi eux plusieurs chefs très-redoutables par leurs talens et leur valeur; entre autres Gérold et le duc de Spolette, et deux autres princes amans passionnés de Béatrix, Henri, duc de Frioul, et l'ambitieux Hartrade, comte de Thuringe : ils attendent encore Constantin, prince de Grèce, le fils de la fameuse Irène (*Dd*). Après toutes ces explications, Lancelot assura les deux amis que Béatrix, prévenue de leur arrivée, les attendoit avec impatience; ils promirent de se rendre auprès d'elle le surlendemain, et Lancelot prit congé d'eux et repartit le soir même.

CHAPITRE XVI.

L'herbe d'or.

. . . . . All blest secrets,
All you unpublish'd virtues of the earth,
Spring with my tears; be aiding and remediate
In the good man's distress.

King Lear. SHAKESPEARE.

La visite de Lancelot ayant employé le reste de la soirée, Barmécide promit

d'achever son histoire le lendemain, et il la reprit en effet en ces termes : J'étois dans l'état de langueur que je vous ai dépeint, et, comme je vous l'ai dit, je me rendois toujours chez Aaron aux heures accoutumées. Un jour, après un long entretien, au moment où j'allois prendre congé de lui, il m'arrêta. J'allois oublier de vous conter, me dit-il, une chose qui me paroît si chimérique, qu'elle ne vaut pas la peine de vous en entretenir; mais elle vous prouvera du moins l'intérêt que prend ma sœur à la peine que me cause votre maladie. Il faut que vous sachiez, poursuivit-il, qu'Abassa, quoique née avec beaucoup d'esprit, a toute la crédulité qu'une grande innocence et l'éducation d'un sérail peuvent donner. Elle a été élevée par une vieille esclave nommée Nouraha, en qui elle a toute confiance. Nouraha, sachant l'état où vous êtes, a fait consulter je ne sais quel empirique, qui, dans son opinion, est un homme merveilleux. Cet homme a dit qu'il existe sur le sommet de la haute montagne voisine de Bagdad une plante miraculeuse, très-difficile à trouver, qui vous guériroit infailliblement. Il seroit possible, en effet, qu'une plante

peu connue pût avoir des propriétés utiles à votre mal ; mais ce qui détruit totalement tout espoir à cet égard est la description extravagante que l'empirique a faite de cette plante fabuleuse..... Ma sœur m'a donné cette description dont je vous fais grâce..... Ici j'interrompis le calife pour lui montrer beaucoup de curiosité à cet égard. Hé bien, dit-il, puisque vous voulez vous amuser de cette folie, je vais vous la lire. A ces mots il lut tout haut ce qui suit :

« Par la permission du Dieu tout-puis-» sant et de son divin prophète, il existe » sur la haute montagne, à l'orient de » Bagdad, une plante merveilleuse nom-» mée *l'herbe d'or*, parce qu'elle a la vertu » de changer en or les plus vils métaux. » Elle peut de même guérir tous les maux » des enfans, des hommes, en la touchant » seulement ; mais elle est invisible pour » l'homme ; la femme chaste et pure a » seule le droit de l'arracher de sa tige sans » danger ; celle qui n'auroit pas conservé » son innocence, recevroit la mort en es-» sayant de la cueillir. On ne doit cher-» cher *l'herbe d'or* que durant le calme » de la nuit ; elle brille alors comme un

» flambeau lumineux ; on ne la trouve que » dans les lieux les plus élevés de cèdres. » (*Ee*)

Vous voyez, dit Aaron, quelle confiance peut inspirer un médecin qui indique un tel remède ; cependant ma sœur ne doute pas de l'efficacité de cette recette : en conséquence, elle veut faire chercher cette admirable plante, et m'a demandé la permission d'envoyer cette nuit même la vieille Nouraha sur la montagne, guidée par Nasuf, le chef des esclaves. J'y ai consenti pour cette nuit seulement, voyant qu'il est absolument impossible de lui ôter sa crédulité. Après avoir exprimé ma reconnoissance d'une bonté si touchante, je quittai le calife. Mon cœur étoit si plein, qu'aussitôt que je me trouvai seul, je ne pus retenir mes larmes ; mille sentimens différens m'agitoient à la fois : après beaucoup de réflexions, entraîné par un désir que je ne pouvois vaincre, j'envoyai chercher Nasuf : je connoissois cet esclave, il me devoit sa place et m'étoit entièrement dévoué. Il vint sur-le-champ : après lui avoir dit ce que le calife m'avoit appris, je lui demandai si Nouraha le connoissoit ; il me répondit que Nouraha étant toujours enfermée dans l'intérieur de l'appartement

de la princesse, il ne l'avoit jamais vue : alors je lui dis que j'avois une fantaisie bizarre, celle d'examiner comment cette esclave s'y prendroit pour chercher la plante merveilleuse. Nasuf m'objecta que je ne pourrois la voir, parce qu'elle me quitteroit au pied de la montagne, nul homme ne devant être présent à la recherche de l'herbe d'or. Je prétendis que je me cacherois pour l'épier, et enfin je lui demandai de me substituer à sa place : nous nous promîmes un secret inviolable; et il consentit à ce que je souhaitois si ardemment, bien certain que Nouraha croiroit toujours avoir été conduite par Nasuf. J'attendis la nuit avec une impatience inexprimable; et, à l'heure prescrite, revêtu des habits de Nasuf, et ayant rabattu sur mon visage une partie de la mousseline déployée de mon turban, je me rendis à une petite porte du palais, qui donne sur la campagne : je frappai deux coups; quelques minutes après, la porte s'entr'ouvrit doucement. Une femme, couverte d'un long voile, parut : une autre femme qui la suivoit me demanda qui j'étois; je répondis tout bas : *Je suis Nasuf.* A ces mots, l'une des deux femmes sortit; la

porte se referma, et nous nous mîmes en marche. La compagne étoit si tremblante, qu'elle chanceloit à chaque pas; j'étois mille fois plus troublé qu'elle, mais je gardois un profond silence. Nous cotoyâmes pendant près d'un quart d'heure l'une des rives du Tigre; ensuite nous traversâmes un petit bois, à la sortie duquel nous nous trouvâmes au pied de la montagne. Ma timide compagne retira le bras qu'elle avoit passé sous le mien, et me fit signe avec sa main de m'éloigner. J'obéis aussitôt. La nuit étoit claire et brillante, j'aperçus, à peu de distance, un énorme rocher; je tournai mes pas de ce côté, et je me cachai derrière cette roche couverte d'arbustes. Je me plaçai de manière à pouvoir observer à travers les branches celle dont tous les mouvemens m'inspiroient un si vif intérêt..... Elle étoit restée immobile à sa place. Au bout de quelques minutes, je vis qu'elle cherchoit à relever son voile.....O pressentiment de l'amour! le seul entretien du calife m'avoit fait pénétrer ce que n'eussent jamais osé imaginer l'orgueil et la présomption, mais ce que l'amour devoit deviner. Oui, je m'attendois à trouver Abassa substituée à son

esclave, cette Abassa dont je n'avois jamais vu le charmant visage..... Et, en effet, c'étoit elle-même.....Elle leva son voile; la lune répandoit assez de clarté pour qu'il me fût possible de distinguer ses traits. Je ne la vis que de profil; mais je n'en fus pas moins frappé de sa beauté ravissante. Je m'attendois à la voir; mais il y a si loin d'une entière certitude à l'espoir le mieux fondé, que j'éprouvai presqu'autant de surprise que de saisissement et de joie. Elle étendit ses deux bras vers le ciel, et, se mettant à genoux: Être suprême! s'écria-t-elle, ô toi, souverain arbitre de nos destinées, daigne m'exaucer et me conduire! mes mains sont innocentes; mon cœur est sensible, tu le sais..... Oui, si tu veux une victime, je me dévoue sans regret et sans effort; prends ma vie, elle est inutile, mais prolonge les jours précieux du bienfaiteur de cet empire.... A peine avoit-elle achevé de prononcer ces mots, qu'emporté par un mouvement impossible à réprimer, je me lançai vers elle, et j'allai tomber à ses genoux. Elle me reconnut à l'instant; et, se reculant avec effroi: O Barmécide! s'écria-t-elle, à quel affreux péril oses-tu

l'exposer (1)? En disant ces paroles, elle baissa précipitamment son voile, et elle voulut s'éloigner. Je la retins, et je lui dis tout ce que la reconnoissance et l'amour peuvent inspirer de plus passionné; elle ne me répondoit que par des larmes et des sanglots. Je tenois fortement sa robe, et je la conjurois de m'écouter; mais elle faisoit toujours de vains efforts pour m'échapper. Ah! je le vois trop, lui dis-je, la seule compassion vous a conduite ici: hé bien, Abassa, si je ne suis pas le plus heureux des hommes, punissez en moi le plus téméraire. Oui, j'osé vous adorer; oui, j'ai osé penser que le sentiment qui m'entraînoit ici, vous avoit guidée vous-même.....Je me suis cruellement abusé; mais après avoir joui pendant quelques instans d'une semblable erreur, puis-je, en la perdant, supporter la vie? Laissez, laissez une vaine recherche; puisque je ne suis point aimé, du moins, par pitié, laissez-moi mourir. En parlant ainsi, je quittai sa robe. Abassa resta immobile, et, poussant un profond soupir: Ingrat!

(1) On sait que celui qui voyoit sans voile une des femmes ou une des parentes du calife, devoit être condamné à mort.

s'écria-t-elle. A ce mot, si cher à mon cœur, je saisis sa main tremblante, que je baisai avec transport. O ciel! dit Abassa éperdue, suis-je digne encore de trouver la plante qui peut sauver tes jours?..... L'amour seul avoit le droit de dissiper les craintes de la crédule et sensible Abassa. Je parvins à lui persuader que l'herbe d'or ne pouvoit guérir une mélancolie dont elle étoit la véritable cause; et elle se livra au bonheur d'exprimer sans contrainte des sentimens renfermés depuis si long-temps dans le fond de son âme. Mais bientôt l'affreuse idée d'une éternelle séparation vint corrompre tout le charme d'un si doux entretien. Le calife n'avoit permis la recherche de l'herbe d'or que pour cette nuit seulement. Abassa, dans peu d'instans, alloit rentrer dans le sérail, et s'y renfermer pour toujours..... Cependant nous étions moins malheureux qu'avant cette entrevue; nous n'avions nulle espérance, mais nous étions certains d'être aimés..... Nous inventâmes une manière de correspondre ensemble, non par lettres, cela étoit impossible, mais en convenant de différens signes qui exprimoient l'assurance de la fidélité, de l'amour et du dési

de se revoir ; et le calife lui-même, sans pouvoir s'en douter, devoit être chaque jour l'interprète de nos sentimens. Il fallut enfin se séparer deux heures avant le jour : nos adieux furent aussi douloureux que tendres ; et si vous avez aimé, vous devez concevoir ce que nous éprouvâmes lorsque, parvenus à la porte du sérail, et forcés de donner le signal de notre arrivée, je vis ouvrir cette porte fatale qui devoit aussitôt se refermer sur Abassa, et me séparer d'elle pour jamais..... Depuis ce moment, l'amour devint le sentiment dominant de mon cœur ; l'agitation violente qu'il me causa, l'occupation si douce qu'il me procuroit dans tous les instans, me tirèrent bientôt de l'état de langueur dans lequel m'avoient plongé le travail, l'inquiétude et l'ennui. Dès qu'on est aimé, on n'est jamais sans espérance ; et, quelque malheureux qu'il puisse être, un amour mutuel répand sur la vie entière un intérêt qui en remplit tous les vides, et que rien ne peut remplacer. J'allois souvent les soirs au bas de la montagne où j'avois vu Abassa, et là, plongé dans une mélancolie délicieuse, je jouissois de mes souvenirs et même de mes regrets.....

Tous les matins je passois devant une fenêtre du sérail; j'y contemplois avec délices un voile suspendu que je pouvois distinguer à travers les barreaux de fer, malgré la prodigieuse élévation des fenêtres; c'étoit un des signaux mystérieux d'Abassa : j'y répondois, en lançant une pierre contre le mur, et j'étois certain que ce bruit exprimeroit le sentiment que j'éprouvois, et que l'amour sauroit l'interpréter. A un jour fixé dans chaque semaine, j'allois sur le Tigre avec une nombreuse suite de musiciens. Je savois qu'Abassa, d'une des terrasses de son palais, prêtoit une oreille attentive à ce concert dont elle étoit l'objet. Mes musiciens rempliscient un grand bateau; pour moi, j'étois seul dans une petite barque, ou, pour mieux dire, j'étois avec Abassa; je croyois l'entendre et la voir, et sans doute je l'entendois. J'imaginois ses sentimens durant cette promenade, qui avoit ainsi pour moi une partie du charme qu'un rendez-vous peut avoir pour un amant heureux. Je me rendois chez le calife chaque jour, à la même heure, et cette visite avoit acquis pour moi le plus vif intérêt. Aaron ne me recevoit qu'en sortant de chez sa sœur; et

j'étois sûr que, sans qu'il pût le soupçonner, il m'apporteroit de doux témoignages du souvenir de l'ingénieuse et tendre Abassa. Enfin, tandis que j'étois avec lui, un esclave venoit offrir au calife, de la part de la princesse, une corbeille remplie de fleurs : Aaron recevoit l'envoi ; mais je savois que j'étois le seul objet du message. L'amour me fournissoit encore des plaisirs plus purs et plus doux. Abassa m'avoit honoré du titre glorieux de *bienfaiteur de l'empire*. Il falloit justifier un tel titre : combien cette idée mêloit de charmes à mes travaux! Chaque édit bienfaisant étoit publié dans les rues et dans les cours du palais. J'osois me flatter qu'en entendant ces proclamations, Abassa s'applaudissoit en secret de son choix. Elle avoit fondé plusieurs asiles d'hospitalité (1) ; je me plaisois à les augmenter, à les enrichir et à les rendre dignes, par leur magnificence et leur utilité, du nom de celle qui les avoit établis.

Quatre mois s'étoient écoulés depuis

(1) On voit dans l'histoire des Arabes et des Turcs, que presque toutes les princesses et les sultanes ont employé une partie de leurs trésors à former des établissemens publics de ce genre.

que j'avois vu Abassa ; et nous étions au milieu de l'automne. Un matin, le calife, m'envoya chercher ; et lorsque j'entrai chez lui, il vint à moi, me prit sous le bras, et me dit qu'il vouloit faire une petite promenade avec moi. Quand nous fûmes hors du palais : Je vais vous faire voir, dit-il en riant, quelque chose de très-curieux et dont on m'avoit fait un mystère ; car je n'en suis instruit que d'hier au soir..... Le ton du calife devoit éloigner toute inquiétude. Cependant, remarquant qu'il me conduisoit vers la montagne, j'éprouvai une vive émotion ; je le priai de s'expliquer. Non, répondit-il, je veux que vous ayez le plaisir de la surprise. Comme il disoit ces mots, je jetai les yeux vers la montagne, et j'aperçus, avec un extrême étonnement, un superbe obélisque en marbre blanc, posé à l'endroit même où j'étois venu me jeter aux pieds d'Abassa. En approchant plus près, je vis à côté du rocher une grande tente ouverte de notre côté, dans laquelle étoit un seul siége..... Tout ceci, me dit Aaron, est l'ouvrage de ma sœur ; elle a voulu immortaliser la promenade nocturne de sa Nouraha ; car elle ne pense pas que jamais femme ait

pu tenter une entreprise plus périlleuse et plus hardie que celle de parcourir seule et sans voile, durant la nuit, une montagne escarpée. Abassa a fait faire cet obélisque et cette tente hospitalière pour les voyageurs fatigués, ou pour ceux qui voudront chercher l'*herbe d'or;* et, par ses ordres, une multitude d'ouvriers a placé ici, cette nuit, ces glorieux monumens du courage de Nouraha. Après cette explication, si touchante pour moi, je remarquai sur l'obélisque une assez longue inscription. Je voulus m'en approcher; mais le calife me retenant : Avant de lire cette inscription, me dit-il, je dois vous instruire de quelques petits détails dont je ne vous ai pas fait part dans le temps, parce qu'ils ne pouvoient intéresser que la seule Abassa, de qui je les tiens. Vous saurez donc que Nouraha (sans doute pour se faire valoir auprès d'elle) lui a fait un pompeux récit de ses courses sur la montagne. Nouraha prétend qu'elle a vu briller l'herbe d'or; mais qu'au moment de la saisir, cette plante merveilleuse a soudain disparu. Enfin Nouraha, après un moment de la plus vive joie, a quitté la montagne avec une extrême douleur; elle s'arrêta près

de ce rocher, et y répandit des larmes. L'inscription, dans un style figuré, rend compte de ces divers événemens. A présent, vous pourrez la comprendre; lisez-la, et souvenez-vous que c'est Nouraha qui parle. A ces mots je m'approchai; et je lus des vers arabes, dont voici la traduction littérale.

« Je vins ici le 15 de la lune de Saphar, » guidée par le plus pur de tous les sen- » timens. Mon bonheur d'abord surpassa » mon attente; mes yeux ont contemplé » ce que je n'osois espérer de voir. Trans- » portée alors, je connus que le bien su- » prême n'est point une chimère! Mais » cet enchantement n'a duré qu'un in- » stant; il est passé, et m'a laissé un regret » éternel, un souvenir ineffaçable! O toi! » qu'un même sentiment amène ici, re- » pose-toi dans cet asile, et n'oublie pas » dans tes vœux celle qui te l'a préparé! »

J'éprouvai un tel attendrissement en lisant cette ingénieuse et touchante inscription, que l'excès de mon trouble auroit pu me trahir, si le calife m'eût observé; mais il étoit si loin de soupçonner la vérité, qu'il n'y fit pas la moindre attention. Il remarqua seulement qu'on avoit oublié,

disoit-il, d'inscrire le nom de Nouraha sur l'obélisque, et de mettre plusieurs siéges dans la tente, ce qu'il n'attribua qu'à la négligence des ouvriers.

Cependant je dis le soir même au calife, qu'ayant réfléchi à l'importance que la princesse attachoit à l'entreprise de Nouraha, et cette action ayant été faite avec l'intention de me rendre la santé, je croyois devoir aussi la célébrer. Aaron répondit qu'en effet c'étoit un moyen certain de faire ma cour à sa sœur. Ainsi autorisé par le calife, j'envoyai chercher des artistes, qui passèrent la nuit à faire sous mes yeux le dessein d'un superbe temple, sur le frontispice duquel j'écrivis ces mots : *A la reconnoissance*. Le lendemain, suivi d'un nombreux cortége, je me rendis au pied de la montagne, et j'y posai moi-même la première pierre du temple ; ensuite j'allai chez le calife ; je lui remis le dessein de ce monument, en le suppliant de l'offrir à la princesse. Cette réponse ne valoit pas la lettre qu'elle m'avoit écrite sur l'obélisque ; je n'avois pu parler que d'un seul sentiment, et elle avoit su les exprimer tous ; mais je tâchai du moins que le temple que je lui consacrois devînt un des

plus beaux monumens de la superbe capitale de ce grand empire : ce temple, d'une grandeur immense, est intérieurement revêtu de marbre jaune antique, coupé par des colonnes de prime d'améthyste. En y entrant, le premier objet qui frappe les regards est une statue de marbre blanc, représentant une femme entièrement voilée, et posée sur un magnifique piédestal, orné de bronzes dorés : au pied de la statue est un autel, sur lequel brûlent des parfums renfermés dans une cassolette d'albâtre, et qui forment un nuage odoriférant et mystérieux qui s'élève jusqu'à la hauteur de la statue; c'étoit le feu sacré, et je le faisois entretenir jour et nuit avec un soin religieux : entre les colonnes sont placés de grands vases de porphyre remplis de fleurs. Profitant des sources abondantes et des torrens qui tombent des rochers de la montagne, j'ai fait construire plusieurs fontaines jaillissantes dans l'intérieur du temple. Cet édifice a six grandes portes, dont les battans de bois de cédre ne sont fermés que la nuit, et rentrant dans l'épaisseur des murs, restent cachés tant que le soleil éclaire l'horizon. Mais six nappes légères d'une eau limpide, tombant

du sommet des portes, forment durant le jour des espèces de stores transparens, que l'on baisse ou que l'on arrête à volonté en touchant un simple ressort. Ces brillans rideaux, d'un cristal mouvant, entretiennent dans le temple une fraîcheur délicieuse; enfin, persuadé que toute magnificence, quel qu'en soit le motif, n'est qu'une vaine décoration, lorsqu'elle n'offre aucune utilité publique; pensant d'ailleurs qu'une institution bienfaisante seroit l'hommage le plus digne d'Abassa, j'établis dans le péristyle du temple une espèce de tronc, sur lequel on lisoit une inscription dont voici le sens.

« S'il existe encore des infortunés et des » opprimés sous les lois du plus juste et » du plus généreux de tous les princes, » qu'ils accourent ici déposer leurs dou- » leurs. On lira leurs plaintes chaque soir, » et ils seront consolés : car Barmécide » veut que désormais tous ceux qui vien- » dront au pied de cette montagne y soient » conduits par l'espoir, et y trouvent le » bonheur. »

Les dernières lignes de cette inscription retraçoient ma propre aventure; je me flattai qu'Abassa comprendroit mon in-

tention; en effet, elle ne s'y méprit pas : le calife me dit qu'elle avoit loué cette dernière phrase avec attendrissement. Afin d'achever de rendre ce lieu célèbre, j'instituai une fête publique pour le peuple le jour de l'anniversaire *de la recherche de l'herbe d'or;* on l'a toujours célébrée chaque année jusqu'à l'époque de ma fuite, en mémoire de l'événement qu'elle consacroit; elle ne commençoit que la nuit, et ne finissoit que trois heures avant la naissance du jour. Le calife ne fut point étonné de tout ce que je fis à cet égard; il savoit que par goût je menois un genre de vie simple et même frugal, mais que je mettois la plus grande magnificence dans toutes les choses de bienfaisance et d'utilité publique. Il lui paroissoit d'ailleurs fort naturel que, connoissant mieux que personne sa tendresse extrême pour Abassa, et l'ascendant extraordinaire que cette jeune princesse avoit sur son esprit, j'eusse saisi avec empressement une occasion unique de rendre un hommage éclatant à la sœur de mon souverain et de mon bienfaiteur; enfin on ne doit pas craindre que les princes soient surpris de ce qu'on fait pour eux; l'attachement le

plus passionné, ou la flatterie la plus outrée, ne produiront jamais un acte de dévouement ou de magnificence qui puisse les étonner. Malgré la prodigieuse quantité d'artistes et d'ouvriers que j'employois à la construction de mon temple, cet ouvrage, au bout de cinq mois, n'étoit pas encore achévé. A cette époque la guerre se ralluma; j'avois, depuis plus de deux ans, mis tous mes soins à prolonger la paix, si nécessaire au bonheur du peuple; mais quand je connus que la guerre étoit inévitable, je désirai la faire; j'avois un double motif d'aimer la gloire, puisqu'il me sembloit qu'elle seule pouvoit rapprocher l'effrayante distance qui me séparoit d'Abassa. Peu de temps avant d'entrer au ministère, j'avois fait dans la dernière guerre une seule campagne sous les yeux du calife; ce prince, justement célèbre par ses talens militaires, avoit jugé les miens d'une manière si favorable, qu'il m'auroit dès lors élevé aux premiers grades, si les ennemis n'eussent pas accepté la paix aux conditions qu'il lui plut d'imposer. Encouragé par ce souvenir, et sachant que le calife ne feroit pas la première campagne, j'osai lui demander le commandement de

l'armée, et je l'obtins. Cette campagne dura trois mois; elle fut pour nous une suite continuelle de victoires et de triomphes; et ce qui la rendit encore plus glorieuse, c'est que la paix en fut le fruit. Le calife avoit eu des succès trop éclatans et trop multipliés dans ce genre, pour pouvoir les envier dans un autre; il fut, au contraire, très-flatté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, qu'il avoit choisi de préférence à tant de vieux militaires, eût fait une expédition aussi brillante. Mon entrée à Bagdad fut triomphante; le peuple en foule accourut à ma rencontre, et m'escorta jusqu'aux portes du palais; les cris d'allégresse de ce peuple sensible m'enivrèrent d'une joie d'autant plus vive, qu'il étoit impossible qu'Abassa ne les entendît pas!.. Oh! que j'aimois ce peuple qui me procuroit un triomphe si doux, ce peuple dont la reconnoissance illustroit à jamais le nom de Barmécide!..... Les louanges des poëtes n'immortalisent que leurs propres talens; les grâces des souverains ne donnent qu'une grandeur artificielle qui s'évanouit avec leur faveur : ce sont les acclamations du peuple qui font la renommée. Comme je montois les premières

marches qui conduisent au palais, j'aperçus le calife au haut de l'escalier : il tenoit une couronne de laurier, et descendit à ma rencontre. Quand je fus près de lui, je m'arrêtai, et, suivant l'usage oriental, je mis un genou en terre. Voilà, me dit-il en regardant mon attitude, un hommage rendu à la naissance ; en voici un rendu à l'héroïsme. En disant ces paroles, il posa sur ma tête la couronne de laurier. Le peuple applaudit cette action avec des transports inexprimables. Le calife me releva, et me prenant sous le bras, m'emmena dans le palais. Quand nous fûmes dans son cabinet : Barméc'de, me dit-il, je viens de couronner en vous la valeur et les talens militaires ; mais l'innocence et la sensibilité veulent aussi présenter un juste tribut à celui dont les exploits donnent la paix à cet empire. Recevez cette couronne d'olivier formée par les mains d'Abassa ; elle m'a chargé de l'offrir au *héros pacificateur*. A ces mots, je me prosternai ; je saisis la main du calife, et je l'arrosai de larmes..... Il étoit lui-même profondément ému ; nous gardâmes le silence pendant quelques instans ; ensuite le calife reprenant la parole : Allez vous

reposer, me dit-il; revenez demain à la même heure..... Demain..... Barmécide, vous connoîtrez toute l'estime et toute l'amitié que j'ai pour vous. Il prononça ces dernières paroles avec un attendrissement qui me pénétra jusqu'au fond du cœur. N'osant le questionner, je sortis comme il l'ordonnoit, mais dans un état impossible à décrire. Dans l'ivresse de la gloire et du bonheur, je passai la nuit entière à réfléchir aux dernières paroles du calife, à son attendrissement et à cette précieuse couronne d'olivier présentée par lui..... Il devoit me donner la plus grande preuve *d'estime et d'amitié*..... J'étois revêtu des plus éminens emplois; je tenois de lui une fortune immense: que pouvoit-il donc faire de plus?..... Mon cœur osoit le prévoir, et ma raison rejetoit en vain cette idée: mille souvenirs, mille circonstances, que je me rappelois successivement, affermissoient en moi la plus chère et la plus audacieuse espérance: enfin je ne doutai point que le calife n'eût le projet de me donner Abassa pour épouse. Cette pensée m'inspira pour lui une reconnoissance véritablement passionnée; je me reprochai avec amertume l'opinion que j'avois eue

de son caractère jusqu'à ce moment; je m'accusois d'injustice et d'ingratitude; je ne concevois plus comment j'avois pu juger ainsi un prince qui, me paroissoit le modèle le plus parfait des amis et des souverains. Je trouvois des excuses à tout ce qui m'avoit révolté en lui; je ne sentois plus que ses grandes qualités et ses bienfaits: enfin, il me devenoit aussi cher que mon amour même. Oh! si les princes connoissoient tout le parti qu'ils pourroient tirer des hommes qu'ils gouvernent, s'ils savoient à quel point d'enthousiasme et d'idolâtrie ils pourroient les conduire, peut-être attacheroient-ils plus de prix à ce genre de domination.

Vous imaginez facilement l'ardente impatience avec laquelle j'attendis l'heure du rendez-vous que m'avoit donné le calife. Il me fut impossible de ne pas la devancer; il n'en parut pas surpris; il me fit asseoir près de lui, et me tint ce discours: Vous m'avez rendu de grands services; vos soins et vos travaux m'ont débarrassé du poids des affaires; votre entretien m'a fait goûter les charmes si doux d'une société intime. Ennuyé de la représentation, fatigué de la dissipation et des amusemens bruyans et

tumultueux, blasé sur les plaisirs et même sur la gloire, l'amitié est devenue nécessaire à mon bonheur; je n'aime que vous et ma sœur, et depuis long-temps, vous le savez, je gémis de ne pouvoir réunir à la fois, près de moi, deux personnes qui me sont si chères. Abassa ne peut se montrer qu'à mes yeux ou à ceux de son époux; je vous offre sa main, Barmécide, mais à une condition qui, sans doute, vous paroîtra sévère..... Ici le calife s'arrêta; j'étois si violemment ému, que je craignis de me trahir en lui répondant. Je m'étois promis d'avance de contenir mes transports, et de ne montrer qu'une respectueuse reconnoissance : ainsi je m'inclinai profondément en baissant les yeux, et je gardai le silence. Aaron reprenant la parole : Je vais vous ouvrir mon cœur, me dit-il. Abassa me paroît une personne si accomplie, que, si elle n'eût pas été ma sœur, l'hymen l'auroit à jamais unie à mon sort; mais, puisque la plus aimable et la plus belle femme de l'Orient ne peut être l'épouse d'Aaron, nul autre ne doit la posséder. D'ailleurs, je ne puis ni ne dois souffrir que la pureté du sang d'Ali soit souillée par une alliance étrangère; et vous concevez que les in-

veux de vos frères ne sauroient être les miens (1) (*Ff*). Ainsi, je donne à mon ami la main de ma sœur, mais je ne puis accorder à Barmécide les droits d'un époux; j'exige, au contraire, sa parole la plus sacrée qu'il ne sera jamais pour Abassa que ce que je suis moi-même, un ami et un frère; et ce n'est qu'à cette condition que je puis former un tel lien. Parlez, Barmécide, me le promettez-vous?..... A cette question, il fallut enfin répondre. Glacé d'étonnement et d'indignation, et cependant transporté de l'idée que je verrois Abassa chaque jour, et que, malgré les caprices d'un tyran, elle seroit à moi, j'éprouvois autant d'émotion que de dépit et de surprise, autant de joie que de colère; mais je sus dissimuler tout ce qui se passoit au fond de mon cœur: je promis tout. Le calife exigea des sermens terribles, je les fis: ensuite il me dit qu'il avoit obtenu le consentement de la princesse, et que je l'épouserois publiquement le lendemain, et avec la plus grande pompe. Il finit par me déclarer qu'Abassa, prévenue de ses volontés, les approuvoit entièrement; et

(1) Tout ce discours du calife est tiré de l'histoire. (*Voyez* la note *Ff*, à la fin du volume.)

il ajouta que, malgré sa confiance en ma parole, je ne verrois jamais la princesse qu'en sa présence, et qu'il me surveilleroit avec autant de sévérité que de vigilance. Je répondis très-froidement qu'étant entièrement livré aux affaires, l'amour n'égareroit jamais ma raison; que cette passion n'étoit à mes yeux qu'une foiblesse, et que je m'en garantirois sans efforts. Après cette protestation, je me retirai dans un état que je n'entreprendrai point de décrire, et que vous concevrez facilement..... Mais bientôt, occupé d'une seule idée, je cessai de haïr la tyrannie du calife, en pensant que, dans quelques heures, Abassa prononceroit publiquement le serment qui devoit pour jamais unir nos destinées. Le temple que j'avois élevé au pied de la montagne étoit enfin achevé; et le lendemain, jour fixé pour mon hymen, étoit aussi celui de la fête que j'avois instituée dans ce temple. Aussitôt que parut l'aurore, je me revêtis des habits magnifiques que le calife m'avoit envoyés, et je fis porter au sérail les présens que, suivant l'usage, je devois offrir à la princesse. A huit heures je reçus ordre de me rendre à la mosquée; et à peine y étois-je

entré, que la princesse arriva. Elle étoit voilée, conduite par le calife, et environnée de toutes ses esclaves ; elle n'ôta point son voile, et après la cérémonie, le calife la reprit par la main, et me dit de le suivre au temple de la montagne, en ajoutant que la fête du peuple ne commençant qu'à la nuit, nous y passerions la journée. Arrivés au temple, les esclaves formèrent autour une enceinte, afin d'empêcher qu'aucun homme en approchât. Nous entrâmes tous les trois dans le temple, le calife, la princesse et moi ; j'éprouvois une si violente palpitation de cœur, qu'il m'auroit été impossible de proférer une seule parole. Je désirois et je craignois également l'instant où Abassa ôteroit son voile, l'instant où je verrois au grand jour ce visage adoré. Je jugeois de son trouble par le mien ; je concevois facilement tout ce qu'elle éprouvoit en se retrouvant au pied de cette montagne, et dans ce temple dont elle étoit la divinité ; et moi, je n'imaginois pas comment je pourrois soutenir son premier regard, et comment nous pourrions dérober aux yeux pénétrans d'Aaron et tant de trouble et tant d'amour..... Enfin, parvenus à l'extrémité

du temple, le calife se retournant vers sa sœur : Allons, ma chère Abassa, lui dit-il, levez à présent votre voile. A ces mots, la princesse ne répondit rien, et resta immobile ; et le calife reprenant la parole : Je conçois, lui dit-il, tout votre embarras, et combien il doit vous paroître étrange de vous montrer sans voile ; mais plus vous hésiterez, et plus cette timidité s'accroîtra. Il faut cependant la surmonter ; Barmécide est votre époux, et songez qu'il n'a reçu votre main que pour me procurer le bonheur de vous réunir tous deux ici, et pour vous débarrasser de ce voile importun. En parlant ainsi, Aaron, voyant qu'Abassa ne pouvoit se résoudre à lui obéir, s'approcha d'elle pour lever son voile. Ce mouvement la fit tressaillir ; elle opposa quelque résistance à la volonté du calife, mais le voile fut enlevé ; et, parée de tous les dons de la nature, et de tous les charmes de la jeunesse et de la pudeur, Abassa parut à mes yeux. La modeste rougeur de son visage, ses beaux yeux baissés, ses longues paupières noires, mouillées de larmes, dont la couleur, plus foncée que l'ébène, relevoit encore le vif incarnat de ses joues, la douceur de sa phy-ono-

mie, sa fraîcheur, la majesté de sa taille, tout, jusqu'à l'immobilité de son maintien, donnoit à toute sa personne quelque chose de si touchant et de si noble, et elle avoit en même temps un éclat si éblouissant, que le calife même en fut trop frappé pour pouvoir observer l'impression qu'elle produisoit sur moi ; mais, tandis que nous la regardions avec une admiration muette, nous la vîmes tout à coup pâlir. Au même instant, sa tête se baissa sur son sein ; elle tendit la main à son frère, et elle tomba évanouie dans ses bras. Le calife m'ordonna de sortir, et de lui envoyer les esclaves de la princesse : j'obéis. Éperdu, hors de moi et dévoré d'inquiétudes, j'allai attendre sous la tente le moment où je serois rappelé. Je craignois mortellement que cet évanouissement n'eût donné quelques soupçons au calife ; mais, au bout d'une demi-heure, il vint me retrouver et dissiper toutes mes terreurs. Cette scène a dû vous effrayer, me dit-il, et doit en effet surprendre un Européen ; pour moi, je m'attendois bien à quelque chose de semblable. Tel est l'empire de l'habitude ; et vous avez vu ce qu'il en coûte à la plus rare beauté de l'Orient, pour ôter le voile

qui cachoit ses charmes à tous les yeux. Cependant Abassa a repris l'usage de ses sens ; elle assure qu'elle saura vaincre sa timidité, et consent à vous revoir. Allons la rejoindre ; mais ne la regardez pas, et ne parlez point de ce qui s'est passé. En disant ces mots, le calife me prit sous le bras, et nous retournâmes dans le temple. La princesse, en nous apercevant, renvoya ses esclaves. Aaron nous fit asseoir, et se plaça entre nous deux, de sorte que je pouvois à peine entrevoir Abassa ; mais je ne rencontrai jamais ses regards, même dans le reste de la journée, car ses yeux furent toujours baissés. D'ailleurs, elle prit quelque part à la conversation, et trouva plusieurs fois le moyen de me dire des choses touchantes qui ne pouvoient être entendues que de moi, et dont il étoit impossible que le calife pût pénétrer le véritable sens. Nous dînâmes dans le temple, et le calife se plaça de même à table, entre la princesse et moi. Après le dîner, Aaron proposa une promenade sur la montagne. Abassa reprit son voile, et dès cet instant, elle parla avec beaucoup plus d'aisance et de liberté, et elle m'adressa souvent la parole. Au déclin du jour, nous

revînmes dans le temple, et nous y restâmes jusqu'à l'heure où le peuple devoit s'y rendre pour la fête : alors le calife prit Abassa par la main, et sortit. J'avois fait illuminer la montagne, et placé des musiciens derrière les rochers. Le calife et la princesse s'arrêtèrent près d'une demi-heure pour jouir de ce spectacle et pour entendre la musique ; ensuite ils me quittèrent pour retourner au palais. Ce moment fut affreux pour moi. Malgré la contrainte que m'imposoit la tyrannie la plus bizarre, le jour qui venoit de s'écouler avoit été le plus beau de ma vie. Pouvois-je n'être pas heureux en voyant celle que j'adorois, et dont la figure, le maintien, les manières, avoient pour moi tout l'intérêt de la nouveauté ; en pensant qu'un lien sacré nous unissoit, et que du moins je n'aurois jamais la douleur de voir un autre prétendre à sa main ? Mais en me quittant, elle emportoit avec elle cet enchantement si doux, causé par sa présence : je me trouvai seul ; mon bonheur ne me parut plus qu'une vaine illusion, et le titre si cher de son époux, qu'une cruelle imposture, qui, loin de satisfaire l'amour, ne pouvoit que l'irriter en le désespérant.

Trop violemment agité pour goûter le repos, je passai la nuit presque entière dans un endroit écarté de la montagne : là, tristement assis sur la pente d'un rocher, je me livrois aux plus douloureuses réflexions ; j'entendis de loin les cris du peuple dont la joie, toujours franche et naïve, est si bruyante. J'éprouvois quelque consolation en pensant que ce peuple, au milieu de sa gaieté, bénissoit Barmécide. Plusieurs fois j'entendis les échos de la montagne répéter mon nom, et je m'écriois : O peuple reconnoissant ! c'est à toi seul qu'il faut consacrer ses travaux ; c'est toi qu'il faut servir, et non des despotes insolens et barbares, qui se font un jeu cruel d'assujettir à leurs caprices les droits les plus sacrés de la nature et de l'amour..... C'est ainsi que j'exhalois un chagrin dont chaque pensée augmentoit l'amertume. Cependant cette sombre mélancolie s'évanouit presque entièrement, aussitôt que j'aperçus les premiers rayons de l'aurore : ce jour, que je voyois naître avec ravissement, m'annonçoit que, dans quelques heures, j'allois revoir Abassa ; et j'oubliai mes peines, pour me livrer à tous les charmes d'une si douce espérance. N'o-

sant montrer trop d'empressement, je ne me rendis chez le calife qu'à l'heure accoutumée; j'y trouvai la princesse; elle rougit en m'apercevant, et garda le silence pendant quelque temps; mais se remettant peu à peu de son trouble, elle s'enhardit, non-seulement jusqu'à m'adresser la parole, mais jusqu'à lever les yeux sur moi. Ce premier regard, plein de sentiment et de confusion, produisit sur mon cœur un effet inexprimable.....

Oh! quel charme inconcevable la pudeur donne à la beauté! et quelles jouissances pures comme elle, quels plaisirs nouveaux elle procure à l'amour! Elle sait multiplier les faveurs, et répandre un prix inestimable sur ce qu'elle refuse et sur ce qu'elle craint d'accorder!..... Ce regard furtif et timide me rendit heureux et satisfait pour le reste du jour. Le lendemain, je désirai passionnément qu'Abassa pût se résoudre à fixer ses yeux sur les miens. J'attendis long-temps cette faveur, et je ne l'obtins jamais sans voir les beaux yeux d'Abassa se remplir de larmes, et la plus vive rougeur colorer son visage. Le calife se plaçoit toujours entre nous deux, ce qui nous donnoit la facilité de nous regarder,

sans qu'il pût s'en apercevoir. Aaron aimoit la lecture et les vers ; il nous en lisoit souvent de sa composition. Un jour, qu'il s'étoit engagé dans une longue lecture, je passai une de mes mains derrière son fauteuil ; et, par un geste suppliant, je conjurai la princesse de me donner la sienne. Je n'oublierai jamais l'expression que prit sa physionomie dans ce moment : l'amour, le désir, l'embarras, la crainte, s'y peignirent avec tant de naïveté et d'énergie, que j'en fus effrayé. Je me hâtai de renoncer à mon dessein ; je me levai, et je restai debout, en face du calife, tout le temps de la lecture. Les jours suivans, je vis facilement qu'Abassa remarquoit que j'avois l'air triste et rêveur, et je m'aperçus qu'elle formoit le projet de me consoler, en m'accordant d'elle-même ce qu'elle m'avoit refusé ; mais elle hésita long-temps avant de s'y décider. Enfin, un soir, elle avança doucement sa main tremblante ; je la saisis avec transport.... Il n'appartient qu'à l'amour vertueux de consacrer à jamais une telle action. Combien d'amans ne pourroient concevoir que ce moment fut si délicieux pour moi, qu'il fait époque dans ma vie, et que depuis nul autre in-

stant de bonheur n'a pu diminuer le charme du souvenir que j'en conserve! Le calife, qui m'avoit attentivement observé les premiers jours, ne concevoit pas le moindre soupçon de notre intelligence; il n'attribuoit qu'à l'embarras et à la modestie les vives émotions que la rougeur d'Abassa manifestoit si souvent; et j'avois su lui persuader qu'entièrement dominé par l'ambition et l'amour de la gloire, j'étois inaccessible à toute autre passion. Il le crut, et, par un raffinement incompréhensible d'orgueil et de tyrannie, il me sut, en quelque sorte, mauvais gré de n'être pas plus sensible aux charmes de celle qu'il jugeoit la femme la plus accomplie de l'univers; il auroit trouvé une sorte de jouissance à me voir amoureux sans espoir, et je connus qu'il pensoit que le sacrifice d'une passion violente auroit pu seul m'acquitter envers lui.

Cette situation duroit depuis deux mois, lorsqu'enfin je hasardai d'écrire à la princesse, et de lui remettre mon billet. Elle y répondit, et je ne crois pas avoir jamais plus souffert que le jour où je reçus cette première réponse; car, un instant après, le calife s'engagea dans une lecture qui

dura trois mortelles heures. Possesseur de la première lettre d'Abassa, j'aurois donné la moitié de ma vie pour une demi-heure de liberté; mais combien je fus dédommagé de cette affreuse contrainte, lorsqu'il me fut possible de lire cette lettre touchante et passionnée!.... qui exalta tellement mon amour et mon imagination, que le lendemain, dans mon second billet, j'osai demander un rendez-vous. Il falloit mettre dans la confidence Nouraha et Nasuf; mais nous pouvions compter sur la fidélité de ces deux esclaves. Je détaillois tout le plan, les précautions qu'il falloit prendre pour faire cette périlleuse démarche. Abassa consentit à tout, et la nuit suivante, au pied de cette montagne consacrée par notre amour, dans le temple bâti sur le lieu même témoin de nos premiers sermens, je reçus dans mes bras cette épouse adorée.... Abassa trouvant qu'il y auroit moins de danger à nous voir dans le sérail même, et en ayant imaginé tous les moyens, il fut convenu qu'à l'avenir je m'y rendrois la nuit, une ou deux fois chaque mois. Rien ne peut se comparer au bonheur que je goûtai depuis ce premier rendez-vous, pendant près de six mois; les difficultés,

le mystère, donnoient à notre union ce charme piquant qui manque ordinairement à l'hymen le plus heureux; enfin, il falloit tout braver, tout risquer, pour nous voir en secret; ainsi le danger même ajoutoit à l'amour le doux sentiment d'une reconnoissance passionnée. Mais que je payai cher cette félicité suprême!..... Abassa portoit dans son sein le gage funeste de notre union.... Lorsqu'il ne me fut plus possible d'en douter, concevez, s'il se peut, quel dut être l'excès de mon embarras, de mon trouble et de ma mortelle anxiété. Comment espérer de cacher au calife un état qu'on ne peut se flatter de dérober aux yeux les moins attentifs?... Occupé nuit et jour de cette seule idée, je n'entrevoyois aucun moyen de nous soustraire à ce péril pressant. Je connoissois trop l'inflexible orgueil d'Aaron, et la férocité de ses premiers mouvemens, pour n'être pas certain qu'en découvrant notre secret, il exerceroit sur nous une vengeance aussi barbare qu'insensée. Je frémissois en pensant que j'entraînerois Abassa dans ma chute. Je me reprochois avec désespoir la passion fatale qui causoit sa perte. Oh! combien je maudissois alors le tyran cruel dont les caprices

inhumains, bouleversant les lois éternelles de la raison et de la nature, me ravissoient tout le bonheur attaché aux titres sacrés d'époux et de père, et dans le sein de l'union la plus légitime, me causoient les remords déchirans d'un coupable séducteur!.... Enfin un événement, aussi heureux pour moi qu'inattendu, vint pour cette fois nous tirer de ce profond abîme. Un des princes tributaires du calife se révolta. Aaron voulut aller lui-même le soumettre et le punir. Jugez de la joie que me causa cette résolution; car je savois que cette expédition ne pourroit se terminer promptement. Le calife voulut m'emmener avec lui. Je fus donc forcé de confier mes plus chers intérêts à deux esclaves, Nasuf et Nouhara; mais ces esclaves avoient des âmes sensibles et reconnoissantes. Je leur laissai les instructions les plus détaillées, et tout fut heureusement exécuté, comme je l'avois prescrit. Tandis qu'à la suite du calife, à trois cents lieues de Bagdad, nous assiégions le prince rebelle dans sa capitale, Abassa devint mère d'un enfant, que Nasuf envoya, suivant mes ordres, à la Mecque. Ceux qui le portèrent et celui qui le reçut ne soupçonnèrent ja-

mais sa naissance (*Gg*). Hélas ! ignorant dans quel temps il me seroit possible de revoir cet enfant, et me flattant de le conserver, j'avois voulu m'assurer de pouvoir un jour le reconnoître avec certitude. J'avois appris, dans mes voyages, un secret que je communiquai à Nasuf, et avec lequel il peignit, ou, pour mieux dire, il grava, d'une manière ineffaçable, sur l'épaule droite de cet enfant une petite couronne d'olivier, semblable en miniature à celle que j'avois reçue de sa mère. On ne l'envoya à la Mecque qu'après cette opération, qui réussit parfaitement (1). Je n'entrerai point dans le long détail des précautions que j'avois prises pour assurer le secret de l'accouchement d'Abassa; je ne contenterai de vous dire qu'elles furent si bien combinées, que ce mystère fut toujours ignoré. Je reçus à l'armée les nouvelles de cet heureux événement; et trois mois après, le calife victorieux rejoint à Bagdad. Avec quelle joie et quel

(1) On sait que les sauvages possèdent de tout temps ce secret, et peignent ainsi sur leurs corps des plantes, des fleurs, des serpens, etc.; que cette peinture dure toute la vie, et que rien n'en peut effacer le dessin et les couleurs.

profond attendrissement je revis Abassa!... Mais l'affreux danger qu'elle avoit couru, les mortelles inquiétudes que nous avions éprouvées, me firent prendre la résolution de renoncer au bonheur de la voir en secret; l'amour, qui s'étoit révolté contre les défenses d'un tyran, pouvoit seul se sacrifier ainsi lui-même. J'aurois tout bravé pour moi, mais ce douloureux devoir m'étoit imposé par l'intérêt si cher d'Abassa et celui des deux fidèles esclaves, dont chacun de nos rendez-vous exposeroit l'existence. Abassa, pénétrée des mêmes sentimens, acheva de m'affermir dans ma résolution. Je la revis une seule fois la nuit, pour jurer à ses pieds de ne plus la revoir..... Avec quelle rapidité cette nuit s'écoula!..... avec quelle amertume j'en goûtai la félicité!..... Situation violente et bizarre, où l'amour, à la fois heureux et désespéré, ne se livroit qu'en gémissant aux plus doux transports, et trouvoit la cause de ses tourmens et la mesure de ses regrets dans l'excès même de son bonheur!..... Cette entrevue fut en effet la dernière..... Depuis cette époque je n'ai revu mon épouse durant sept années entières, qu'en présence du tyran.....

Nous nous écrivions tous les jours; et pendant les deux premières années, le soin de donner à Abassa des nouvelles de son fils ajoutoit un intérêt de plus à notre correspondance. Cet enfant, toujours à la Mecque, étoit élevé dans l'obscurité chez un homme qui le croyoit le neveu de Nasuf. Non-seulement je paroissois n'avoir nul rapport avec Nasuf, mais, par un excès de précaution, nous étions convenus que Nasuf auroit l'air mécontent de moi : il me demanda publiquement une grâce que je lui refusai sèchement; et il s'en plaignit au calife, en ajoutant que je le haïssois, et que j'avois même prévenu la princesse contre lui. Le calife, qui estimoit son zèle et sa fidélité, nous en parla. Nous répondîmes légèrement; et le calife, pour terminer cette petite discussion domestique, attacha Nasuf à sa personne, et donna un autre chef d'esclaves à sa sœur. Nasuf affecta de triompher avec insolence, je montrai beaucoup de dédain pour lui : le calife jouissoit en secret de voir son esclave oser braver son favori. Les princes ont une infinité de plaisirs de ce genre qu'on ne peut deviner qu'en vivant avec eux, et dont le vulgaire n'a pas même l'i-

dée. Au reste, Aaron fut bien persuadé que Nasuf me détestoit, et que j'étois violemment piqué de son audace. Cette erreur m'ôtoit toute crainte à l'égard de mon fils dans le cas où le calife découvriroit par hasard que Nasuf faisoit élever un enfant à la Mecque; j'étois certain qu'alors il croiroit sans examen que cet enfant étoit en effet le neveu de Nasuf, et qu'il ne feroit aucun rapprochement dangereux pour nous. Cependant j'avois le plus vif désir de voir enfin cet enfant qui m'étoit si cher. Nasuf opposoit une résistance opiniâtre à ce désir; mais, au bout de deux ans, je lui déclarai que je voulois absolument aller à la Mecque dans quatre mois. Nasuf concerta avec moi les moyens de faire ce voyage, et de voir mon fils sans exciter de soupçons; mais, hélas! au bout de deux mois, il vint m'annoncer que cet enfant, objet d'une si douce espérance et d'une si tendre affection, avoit été attaqué d'une maladie contagieuse, et qu'il n'existoit plus.... Je fus profondément affligé de cette perte, que notre situation rendoit irréparable; je n'avois d'autre consolation, dans la contrainte affreuse qui nous étoit imposée, que celle de penser qu'il

me restoit du moins un gage de notre union. Nasuf me proposa de cacher ce malheur à la princesse; il me représenta qu'elle n'auroit jamais la force de dissimuler sa douleur; qu'elle y succomberoit peut-être, et que, ne devant jamais voir cet enfant, il étoit facile de l'abuser à cet égard, et de lui laisser à jamais une erreur si nécessaire à son repos. Je cédai d'autant plus facilement à ces raisons, qu'il me sembloit qu'elle devoit m'aimer moins, en apprenant que ce lien si cher qui nous unissoit étoit brisé : ainsi, elle a toujours ignoré ce funeste événement. Mais combien ses lettres devinrent déchirantes pour moi! Elle m'y parloit sans cesse de son fils; chaque instant sembloit ajouter à son amour pour lui: j'étois forcé de répondre, et en pleurant la mort de mon fils, il falloit tous les jours écrire de longs détails sur son éducation, ses progrès et sa santé. Ainsi le temps, qui ne guérit les peines du cœur que par l'oubli qu'il amène nécessairement, ne pouvoit produire un tel effet sur moi. Cependant, je trouvai des distractions et des consolations dans la vive et constante tendresse d'Abassa. Le calife, parfaitement convaincu que nous

n'avions l'un pour l'autre que de l'estime et de la confiance, ne nous surveilloit plus et nous laissoit infiniment plus de liberté. Je pouvois me placer près d'elle, lui parler avec le ton de l'amitié, sans qu'il en prît d'ombrage. Souvent nous allions nous promener tous les trois ensemble. La princesse se mettoit entre son frère et moi, et s'appuyoit sur mon bras; quelquefois le calife, ayant quelques ordres à donner, nous laissoit seuls ensemble pendant quelques minutes : combien ces momens étoient précieux! quel enchantement ils répandoient sur le reste de la journée!..... quel doux souvenir ils nous laissoient!..... Les devoirs de ma place remplissoient tous les momens où j'étois séparé d'Abassa. Je sentois vivement la gloire et le bonheur de rendre tout un peuple heureux, d'avoir ranimé son industrie, assuré la paix et fait fleurir le commerce et les arts. Entouré de savans, d'artistes et de gens de lettres, vivant avec mes frères dans la plus intime union, je goûtois toutes les douceurs que l'amitié et la société peuvent offrir. Tous mes frères étoient mariés; au sein d'une famille nombreuse et chérie, je ne pouvois me croire expatrié. Je voyois croître les

enfans de mes frères, et leur existence me dédommageoit de la perte du mien. Dans cet endroit du récit de Barmécide, Isambard observa qu'il étoit onze heures; on se sépara, en convenant de se rassembler le lendemain matin pour entendre, avant de se quitter, la fin de l'histoire de Barmécide.

CHAPITRE XVII.

Le ressentiment d'un despote.

Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Mithridate, de RACINE.

. . . . . Quelquefois à la cour
Le prix d'un long service est perdu dans un jour:
C'est là que la faveur, toujours trop recherchée,
N'est qu'un piége funeste où la mort est cachée.
Les Barmécides, tragédie de LA HARPE.

LES chevaliers s'étant rassemblés à neuf heures du matin dans la chambre de Barmécide, cet illustre proscrit reprit ainsi sa narration : Depuis la mort de mon fils, jusqu'à l'époque de l'affreuse catastrophe qui termine mon histoire, ma vie n'offre aucun événement particulier; elle fut uni-

formément, dans cet espace de cinq années, telle que je viens de la dépeindre; enfin la fortune, qui avoit tout fait pour moi, non-seulement détruisit son ouvrage en quelques instans, mais elle voulut que l'excès de mon malheur fût encore plus étonnant que ne l'avoit été l'éclat de ma prospérité. J'avois trente-quatre ans; j'étois depuis près de douze ans premier ministre du plus puissant prince de l'Asie; j'avois toujours joui près de lui d'une faveur constante, que nul concurrent n'avoit même essayé d'affoiblir; cependant, depuis plusieurs années, je remarquois que le calife ne m'aimoit plus, c'est-à-dire, qu'il ne se faisoit plus l'illusion de se le persuader. L'amitié des princes n'est que dans leur tête; elle est beaucoup plus fragile que l'amour; il leur faut, pour l'entretenir, ou l'attrait de la nouveauté, ou le plaisir d'accorder à l'objet qui l'inspire des grâces éclatantes: ils jouissent alors de son étonnement, de celui du public, et même de l'envie de ses rivaux; ils croient à la reconnoissance tant qu'ils donnent, et n'y croient plus lorsqu'ils n'ont plus rien à donner. J'étois grand visir et beau-frère du calife; il auroit pu tout faire pour moi

bonheur, mais il ne pouvoit ajouter à ma fortune : d'ailleurs, j'ose dire que l'élévation où je me trouvois n'étoit pas entièrement son ouvrage ; je ne devois ma réputation et l'amour public qu'à mes travaux et à ma conduite. Aaron n'est point envieux ; l'orgueil, autant que la grandeur d'âme, le préserve d'un vice si bas ; mais ce même orgueil s'irritoit en songeant que je pouvois me flatter de posséder quelques avantages indépendans de sa faveur ; il trouvoit bon que d'autres le pensassent, c'étoit honorer son choix, mais il auroit voulu m'ôter cette opinion ; lui, qui jadis m'avoit comblé d'éloges si flatteurs, n'avoit plus depuis long-temps d'autre désir que celui d'humilier mon amour-propre, de me rappeler le point d'où j'étois parti, et de me faire sentir ma dépendance. Je supportois tous ces petits dégoûts avec une indifférence qui ne pouvoit qu'augmenter le dépit secret d'Aaron ; il savoit le dissimuler, mais la sécheresse de ses entretiens, et surtout son embarras, lorsque nous étions tête à tête (avant-coureur le plus certain de la disgrâce des princes), tout me montroit combien il étoit changé pour moi. J'avois toujours conservé la

douce habitude d'écrire tous les jours à la princesse ; elle m'avoit promis de brûler toutes mes lettres ; mais ne pouvant se résoudre à faire ce sacrifice, elle les confioit toutes à Nouraha, qui les déposoit hors de l'appartement d'Abassa, dans un lieu qui n'étoit connu que d'elle et de sa maîtresse. Abassa, chaque soir, lui donnoit la lettre du jour, avec ordre d'aller l'enfermer avec les autres avant de se coucher. Nouraha, malade depuis quelques jours, se trouvant un jour plus souffrante qu'à l'ordinaire, oublia de serrer la lettre que la princesse lui avoit remise, elle la laissa dans ses poches, et se mit au lit. Une jeune esclave subalterne couchoit dans sa chambre, et fut réveillée vers le milieu de la nuit par un cri douloureux de Nouraha ; la jeune esclave se leva, prit une lumière, et s'approchant de Nouraha, elle vit que, frappée d'une apoplexie foudroyante, elle venoit de rendre le dernier soupir. Aussitôt l'esclave (sans doute avec l'intention de chercher des clefs, afin de voler Nouraha, comblée des dons de la princesse) fouilla dans ses poches, et trouva une lettre qui ne renfermoit rien qui pût compromettre Nasuf, mais qui contenoit toutes les preu-

ves de notre intelligence et des détails sur mon fils, comme s'il eût existé. La vile esclave lut cette lettre; elle savoit, comme tout le monde, que le calife, en me donnant Abassa pour épouse, n'avoit prétendu m'accorder que l'honneur de recevoir sa main; elle pensa que la plus noire des trahisons pourroit faire sa fortune, et, d'après cette idée, aussitôt que le jour parut, elle s'échappa du sérail sans annoncer la mort de Nouraha, et elle alla porter ma lettre au calife. En sortant de sa chambre elle rencontra Nasuf, et, le croyant mon ennemi et celui de la princesse, elle se vanta de l'action qu'elle venoit de commettre, et fit le détail de ce que contenoit la lettre. Nasuf, voyant qu'il n'étoit ni nommé, ni indiqué, forma dans l'instant le plan qu'il exécuta avec tant de courage. Le calife avoit ordonné à l'esclave de rester dans la chambre voisine, et Nasuf attendoit, en frémissant, le résultat des réflexions d'Aaron. Il étoit bien certain que cet impérieux despote méditoit une vengeance terrible; mais qui pouvoit prévoir l'atrocité de sa barbarie?... Enfin, au bout d'un demi-quart d'heure, Nasuf, appelé par le tyran, entra dans son cabinet, et fut saisi d'effroi en voyant sa

pâleur et son air sinistre. Nasuf, dit Aaron, je suis trahi ! Oui, seigneur, je le sais, répondit Nasuf; l'esclave fidèle qui a dénoncé les deux coupables vient de me parler. Depuis long-temps j'avois des soupçons vagues à cet égard ; la princesse et Barmécide craignoient ma vigilance, et voilà, seigneur, la véritable cause de la haine qu'ils me portent. Nasuf, reprit Aaron, puis-je compter sur ta fidélité? — Ordonnez, seigneur. — Hé bien, que l'indigne Abassa soit plongée dans le fond d'un cachot pour le reste de ses jours, et que tout ce qui porte l'odieux nom de Barmécide disparoisse de la terre, qu'ils soient tous immolés dans une heure (*Hh*). Nasuf, dissimulant l'horreur dont il étoit pénétré, parut partager la fureur du tyran ; mais il représenta qu'il paroissoit plus prudent que tous ces meurtres fussent commis à la fois, et il demanda à n'être chargé que du mien, et de conduire la princesse en prison. Aaron y consentit. Alors ce vertueux esclave se rendit chez Abassa, l'instruisit de tout, lui promit de me sauver, de la tirer elle-même de sa prison sous peu de temps, et de fuir avec elle. Il s'empara de toutes mes lettres, les brûla, et conduisit la mal

heureuse Abassa dans l'affreux donjon que le tyran avoit indiqué. Après avoir reçu d'elle un billet pour moi, il vint dans ma maison; car durant l'été je ne demeurois pas au palais, et j'habitois une maison sur le bord du Tigre. J'avois passé cette nuit funeste sans me coucher; Aaron m'avoit chargé la veille au soir de tant d'affaires, qu'elles n'étoient pas encore terminées. Je travaillois pour le barbare, lorsque Nasuf entra dans ma chambre. Généreux Barmécide, me dit-il, armez-vous de tout votre courage, et lisez ce billet. A ces mots, je pris l'écrit qu'il me présentoit, et j'y lus ces terribles paroles : « Oh ! pourras-tu » pardonner à ta malheureuse épouse? tout » est découvert; mon funeste amour t'a » perdu, ta tête est proscrite; on égorge » tes frères et ta famille entière, et c'est du » fond d'un cachot que je t'écris ! Nasuf » veut te sauver, et promet de nous réu- » nir.... Ah ! prends pitié d'Abassa, et si » tu n'es pas plus inflexible que l'auteur de » nos maux, fuis, cher époux, et laisse-toi » guider par Nasuf..... »

O mes frères ! m'écriai-je; quoi ! dans cet instant, ils succombent sous le fer des meurtriers ! Les momens nous sont chers,

interrompit Nasuf, suivez-moi, seigneur. — Qui! moi! fuir comme un vil criminel lorsqu'on assassine mes frères! Ah! je vois couler leur sang, j'entends leurs cris lamentables et ceux de leurs enfans, de leurs épouses.... Non, je veux périr ou les venger.... En disant ces paroles, je me jette sur mon épée et je m'avance vers la porte.... Nasuf, se précipitant sur moi, et m'arrêtant: Où courez-vous? dit-il, vos frères n'existent plus, c'en est fait; mais Abassa respire, et vous allez causer sa mort.... — Je veux poignarder le tyran, je dois venger mes frères.... Ingrat, s'écria Nasuf, ne devez-vous rien à la princesse malheureuse que vous avez séduite? ne me devez-vous rien à moi, qui m'expose à la mort pour vous sauver? Ces paroles me firent tressaillir, je restai immobile, et Nasuf, me prenant par le bras, m'entraîna.... Je me laissai conduire.... Connoissant parfaitement ma maison, il me fit passer par une porte de derrière, qui conduisoit dans une cour, au bout de laquelle étoit une cave: Nasuf avoit les clefs de la porte de la cour et de la cave; car c'étoit par cette porte, qui s'ouvroit sur la campagne, qu'il venoit la nuit me voir en secret, lorsqu'il avoit

quelque chose de particulier à me dire; et, afin de n'être point entendus, nous descendions dans la cour, où mes domestiques n'entroient jamais, et j'entretenois Nasuf dans cette cave. Il en ouvrit la porte, et, m'y faisant entrer: Promettez-moi, dit-il, au nom de l'honneur et de la reconnoissance, de respecter vos jours, et de m'attendre ici jusqu'à ce que je vienne vous chercher; et moi je vous promets de sauver Abassa, de la tirer de prison et de la conduire en Europe. A ce discours, je fis, en gémissant, le serment qu'il exigeoit; alors il me quitta, referma la porte sur moi, et je me trouvai seul au milieu de ce souterrain et dans une obscurité profonde. Pour la première fois de ma vie je connus la terreur. Mon imagination, frappée du massacre de mes frères, me représenta si vivement cet horrible tableau, que la réalité n'auroit pu me causer une douleur et une pitié plus déchirantes.... Je les voyois privés de la vie, percés de coups, étendus sur le plancher avec leurs épouses et leurs enfans égorgés dans leurs bras; je voyois leurs visages défigurés, mais conservant encore l'expression du désespoir et de l'effroi!..... Il me sembloit que j'étois en-

touré de ces funestes objets; une sueur froide inondoit tout mon corps; et, ne pouvant rester en place, malgré les épaisses ténèbres qui m'environnoient, j'errois dans cette cave immense avec un tel égarement, que, si je rencontrois quelque obstacle dans ma marche, ou si je passois sur une élévation de terrain, je reculois en frémissant, mes cheveux se hérissoient sur ma tête, comme si j'eusse foulé aux pieds les cadavres sanglans de mes malheureux frères. Tous ces premiers momens d'un si juste désespoir furent entièrement donnés à la nature. Tranquille sur les jours d'Abassa, l'amour, concentré dans mon cœur, sembloit en être effacé; l'image affreuse de ma famille entière, impitoyablement massacrée, anéantissoit en moi toute autre idée : d'ailleurs mon amour, cause fatale de cet horrible désastre, n'étoit plus qu'un crime à mes yeux; et s'il se fût alors offert à mon esprit, j'en eusse écarté le souvenir, comme on repousse un remords accablant. Enfin, je ne voyois que mes frères assassinés, et le désir même de la vengeance m'occupoit moins que ma douleur. Cependant, au bout de quatre ou cinq heures ne voyant point revenir Na

suf, un soupçon affreux vint produire en moi d'autres pensées et de nouveaux sentimens; j'imaginai que Nasuf me trahissoit, et que, complice du tyran, il ne m'avoit conduit dans cette cave que pour m'y laisser à jamais enseveli : je n'en avois pas la clef sur moi; j'étois enfermé : je me rappelai que Nasuf s'étoit saisi de mon épée, et me retraçant quelques autres circonstances, je ne doutai point de sa perfidie. Douze ans de discrétion et de dévouement auroient dû mettre Nasuf à l'abri de cet horrible soupçon; mais le péril et la crainte enfantent toujours la défiance, c'est le juste supplice des tyrans, et c'est le plus grand tourment des infortunés. J'oubliai donc tous les services de Nasuf, pour ne réfléchir qu'à ma situation actuelle; il me paroissoit hors de toute vraisemblance que Nasuf pût avoir la possibilité de revenir dans ma maison me rendre la liberté, et qu'il persuadât au calife qu'il m'avoit assassiné, tandis qu'au contraire tout sembloit me prouver qu'il agissoit de concert avec mon implacable oppresseur : la haine et la cruauté d'Aaron avoient dû me destiner ce genre de mort, qui donnoit l'assurance d'une si longue agonie, et la lâcheté

d'un assassin avoit dû préférer la trahison à tout autre moyen. Frappé de ces réflexions, je vis la mort inévitable, je la vis obscure et terrible, et je l'envisageai avèc horreur. Alors ma pitié se portant sur moi-même, me ramena vers l'objet des plus tendres sentimens de mon cœur; alors je pensai qu'Abassa ne pourroit me survivre, je me la représentai baignée de larmes, et mourante au fond d'un cachot, et je tombai dans un accablement stupide; je n'en sortis que par les plus violens transports de rage et de fureur, et j'éprouvai tous les tourmens que peuvent causer une haine impuissante, et le désir effréné de la vengeance. O combien je payai chèrement, durant cette effroyable journée, treize ans de gloire et de bonheur!..... J'aurois succombé à cet état inexprimable, si l'espérance, qui se trouve encore au centre même du plus profond abîme, n'eût tout à coup relevé mon courage. En cherchant à me représenter l'effet que produiroit sur le peuple la nouvelle de ma mort, j'imaginai qu'un tel événement pourroit exciter une révolte; plus j'y pensai, et plus je me le persuadai: bientôt je n'en doutai plus; je vis le tyran renversé de son trône, je

vis Abassa délivrée, et je conçus même le fol espoir que le peuple viendroit me tirer de ma prison. Enfin, sur le soir, j'entends marcher; la porte de la cave s'ouvre, et je vois paroître Nasuf; il s'offrit à mes yeux sous le plus étrange aspect, une pâleur effrayante défiguroit ses traits, ses habits étoient déchirés et ensanglantés; d'une main il tenoit un flambeau et de l'autre une épée.... Cependant son maintien, sa démarche, l'expression de sa physionomie, affoiblissoient malgré moi tous les noirs soupçons que j'avois conçus; je l'attendois en silence; il s'avança près de moi, et me remettant mon épée : Venez, me dit-il, tout est prêt pour votre fuite, et je vous accompagnerai jusqu'à la naissance du jour. A ces mots, il ne resta plus dans mon cœur que le remords cruel de mon injuste défiance; je me jetai dans les bras de ce généreux esclave, le seul ami et l'unique défenseur que la fortune m'eût laissé..... Ne perdons point de temps, me dit-il, hâtons-nous de quitter ce dangereux séjour. En disant ces paroles, il jeta sur mes épaules un grand manteau; il me prit par la main, et nous sortîmes : nous trouvâmes mes deux chevaux à la porte de la

cour, nous montâmes à cheval, et Na
passant devant moi, me dit de le suivre
en me recommandant de garder un pro
fond silence jusqu'au moment où nou
serions en pleine campagne. Le ciel étoi
obscur; cependant de temps en temps l
lune, se montrant à travers les nuages, r
pandoit par intervalles assez de clarté pou
pouvoir distinguer les objets. Nous cotoyâ
mes d'abord les murs de Bagdad; je frémi
en apercevant les tours du palais du tyran
et détournant les yeux, mes regards tom
bèrent sur le toit de la mosquée où j'avoi
reçu la main d'Abassa : à cette vue, un
déluge de pleurs inonda mon visage.....
Un instant après, nous passâmes devan
la porte par laquelle, huit ans auparavant,
j'étois entré triomphant dans Bagdad; je
sentis mon cœur se briser..... Chaque pa
me retraçoit ma gloire passée, et l'image
d'un bonheur détruit sans retour; et ce
pendant en perdant de vue ces objets dé
chirans, en songeant que je ne les revers
rois jamais, je tombai dans une espèce
d'anéantissement plus douloureux encore
que les regrets que je venois d'éprouver.
Je suivois tristement Nasuf sur les bord
du Tigre, quand tout à coup un bru

sourd et confus frappa mon oreille, et je distinguai dans le lointain des cris plaintifs et de longs gémissemens..... Ému jusqu'au fond des entrailles, je levai les yeux, et j'aperçus en face de nous, sur la rive opposée, cette montagne sacrée pour moi et le sommet du temple..... Je vis avec surprise que le temple étoit éclairé, et qu'une multitude innombrable couvroit presqu'entièrement la montagne... Arrêtons-nous un moment, dit Nasuf, et malgré la tyrannie et la proscription, recueillez un dernier hommage, plus touchant que tous ceux que vous avez reçus dans la prospérité. Sachez, continua-t-il, que depuis ce matin, c'est-à-dire, depuis l'instant où le bruit de votre mort s'est répandu, tous vos sincères admirateurs, tous vos véritables amis, sont successivement accourus sur cette montagne. Là, dans le temple que vous avez élevé, autour de cette table sur laquelle l'indigent et l'opprimé déposèrent des plaintes que vous ne repoussâtes jamais, ils déplorent votre perte... Ce ne sont point, ô Barmécide! les grands qui vous donnoient des fêtes et de magnifiques festins; ce ne sont point les hommes que vous avez revêtus d'em-

plois considérables, et dont vous avez fait la fortune ; les plus fidèles de ceux-là se cachent et se taisent, les autres sollicitent déjà votre dépouille ; mais ces gémissemens que vous entendez s'élèvent jusqu'au pied du trône de l'Éternel ; ils partent du cœur, ils viennent de l'orphelin qui retrouvoit un père en vous, de la veuve opprimée que vous avez secourue, du vieillard dont vous avez pris soin, de l'ouvrier, de l'artisan dont vous encouragiez l'industrie, de l'artiste et des gens de lettres qui vous devoient leurs talens et leur gloire !..... enfin dans ce temple dont la reconnoissance publique vous fait le dieu, depuis votre chute et sous les yeux du tyran, l'éloquence et la poésie célèbrent vos vertus, et le peuple vous pleure !... (*Ii*) O Nasuf ! m'écriai-je, si ce peuple reconnoissant revoyoit Barmécide, s'il entendoit sa voix implorant la vengeance !..... Vain espoir, interrompit Nasuf, le calife n'a pas osé défendre dans ces premiers momens cette espèce de deuil public, mais il a garni de troupes toute la montagne, sous prétexte de maintenir le bon ordre. Que pourroit, contre une multitude de soldats, un peuple sans armes, et composé en grande par-

tie de vieillards, de femmes et d'enfans ?... A ces mots, je poussai un profond soupir, et, me retournant vers la montagne, je contemplai en silence le spectacle qu'elle m'offroit ; je goûtois avec transport le bonheur d'inspirer de tels regrets, mais plus j'en étois pénétré, plus je sentois vivement le revers affreux qui m'arrachoit à cette nation chérie. Infortunés ! m'écriai-je, ô vous tous que je portois dans mon cœur ! vous pleurez ma mort, et ce n'est point une illusion qui vous afflige ; oui, Barmécide en effet a cessé d'exister..... Il ne peut rien désormais pour votre bonheur..... Barmécide n'est plus..... Je n'en pus dire davantage, mes pleurs me coupèrent la parole, et je suivis Nasuf, qui se remettoit en marche ; je tournai la tête vers l'orient, afin de porter mes regards sur la montagne aussi long-temps qu'il me seroit possible ; et lorsque je vis qu'elle alloit disparoître, et pour jamais, à mes yeux, mon cœur se déchira, j'élevai mes bras vers elle en gémissant. Il me sembla que je disois un éternel adieu au bonheur et à la gloire.....

Nous marchâmes toute la nuit : durant ce temps, Nasuf me conta tous les détails que je

vous ai rapportés ; ensuite il m'apprit comment il avoit achevé d'abuser le tyran : en entrant chez moi la première fois, il avoit, de concert avec le calife, fait cacher autour de ma maison une troupe de satellites armés, qui devoient paroître à un signal convenu. Nasuf avoit persuadé au calife qu'il étoit important que le peuple ne fût instruit de cette révolution qu'en apprenant ma mort. Aaron sentit que le peuple auroit beaucoup plus d'énergie pour me défendre que pour me venger ; ainsi il approuva cette mesure. Nasuf, m'ayant enfermé dans une cave, revint dans mon appartement ; et là, cet homme intrépide, ce héros de l'attachement et de la fidélité, prit son poignard et se fit une large blessure au bras gauche ; alors il inonda de son sang généreux ma chambre, mon lit, mes habits et ses propres vêtemens, et il jeta dans le Tigre, qui couloit sous ma fenêtre, un large manteau teint de sang, ensuite il donna le signal : la troupe d'assassins fondit dans la maison, et tous mes domestiques furent arrêtés. Nasuf fit entrer dans ma chambre ces satellites : il leur dit qu'il m'avoit trouvé dans mon lit ; qu'après m'avoir porté plusieurs coups, je m'étois élancé dans la

chambre en m'enveloppant de mon manteau; qu'une fois lui ayant arraché son poignard, je l'avois blessé; mais qu'enfin il m'avoit tué près de la fenêtre, et qu'il avoit jeté mon corps dans le Tigre, afin que le peuple n'imaginât pas de me rendre les derniers devoirs; et il montra mon manteau ensanglanté qui flottoit encore sur les ondes. Nasuf ordonna à la troupe armée de faire sortir tous mes domestiques de la maison; enfin il en prit les clefs et se rendit au palais. Sa pâleur extrême et ses habits ensanglantés donnèrent à son récit d'autant plus de vraisemblance, qu'à la fin de sa narration, tirant adroitement, sans qu'Aaron s'en aperçût, le mouchoir qui lioit son bras, sa blessure se rouvrit, et le calife vit couler son sang.... Ainsi, il ne douta ni des efforts que j'avois faits pour me défendre, ni de ma mort. Afin de s'assurer mieux de l'obéissance de Nasuf, il lui avoit donné ma maison et tout ce qu'elle contenoit. Nasuf lui annonça qu'il désiroit y retourner pour s'emparer de l'or et des autres effets précieux qui devoient y être, et des papiers que le calife vouloit avoir; mais il ajouta que craignant la fureur du peuple, qui, dans peu d'instans,

alloit savoir qu'il avoit immolé son idole, non-seulement il ne vouloit entrer dans ma maison que la nuit, mais qu'ensuite il désiroit se cacher, et même s'éloigner pendant quelque temps. Cette précaution parut très-naturelle au calife ; il réfléchit un moment, ensuite il lui dit qu'ayant appris par la lettre qui m'avoit perdu, que j'avois un fils, il vouloit que cet enfant fût compris dans la proscription de ma famille ; et qu'il désiroit que Nasuf partît secrètement dans la nuit pour la Mecque, et se chargeât de découvrir cet enfant. Nasuf saisit avec joie cette proposition ; le soir il revint dans ma maison, y entra seul avec un esclave du calife, auquel il donna mes papiers ; et lorsque cet esclave fut sorti, il vint me délivrer. Il m'assura encore que le calife n'attenteroit point aux jours de la malheureuse Abassa. Soyez tranquille, ajouta-t-il, sur sa destinée ; je l'ai prévenue de tout ce qu'elle doit dire si elle est interrogée. Je reviendrai près du tyran après ce voyage de la Mecque, il a toute confiance en moi, je vendrai votre maison, et avec cet argent, la faveur et les dons du calife, j'aurai les moyens de délivrer la princesse et de fuir avec elle ; et croyez que le plus beau mo-

ment de ma vie sera celui où je la remettrai entre vos bras.... Concevez, s'il est possible, l'attendrissement profond et la reconnoissance que dûrent m'inspirer un semblable récit et des promesses si touchantes.....

Quelques momens avant la naissance du jour, Nasuf me donna un écrit qui contenoit l'itinéraire de la route que je devois suivre. Nous convînmes que je ne marcherois que la nuit tant que je serois dans les états du tyran, et qu'arrivé en Europe, je me rendrois dans le comté de Bavière; que là je prendrois le nom de Giaffar, et que j'attendrois Abassa et Nasuf: il m'assura qu'il me rejoindroit au bout de sept à huit mois. Au moment de nous quitter il me remit une cassette remplie de pierreries et de l'or qu'il avoit trouvés chez moi, et il me donna l'ordre signé du calife, et marqué de son sceau, qu'il avoit reçu pour lui-même. Cet écrit exprimoit qu'il devoit voyager secrètement, et ordonnoit à tous les sujets du calife de le recevoir et de le loger : de sorte qu'avec ce papier j'étois autorisé, sans paroître suspect, à me déguiser, et même à cacher mon visage en déployant la draperie de

mon turban. Nasuf dit qu'il avoit pris d'autres précautions pour la sûreté de son voyage, et qu'arrivé à la Mecque, il écriroit au calife qu'il avoit perdu ce papier. C'est ainsi que je me séparai de cet ami fidèle : je le serrai long-temps dans mes bras en versant un torrent de larmes ; et, lorsqu'il m'eut quitté, je me crus seul dans l'univers..... Grâce à l'ingénieuse prévoyance de Nasuf, mon voyage fut parfaitement heureux. Arrivé chez le comte de Bavière, je lui confiai mon secret; je trouvai en lui l'amitié d'un frère et toute la discrétion que ma situation exigeoit, puisque la vie de Nasuf et peut-être même celle d'Abassa dépendent de la persuasion où l'on est que je n'existe plus.... Gérold, peu de mois après mon arrivée, sous prétexte d'une curiosité relative aux arts ; envoya un de ses écuyers à Bagdad, avec ordre de s'informer de tout ce qui s'y passoit.... Pour moi, il y a près de deux ans que je suis en Europe : j'ai long-temps conservé l'espoir que Nasuf pourroit exécuter ses promesses; mais depuis le retour de l'émissaire de Gérold, l'espérance est presqu'entièrement éteinte dans mon cœur Cet émissaire, qui a vu la com[illegible]

nous a dit que la nation pleuroit toujours Barmécide; que l'on ignoroit le destin de la princesse; que les uns disoient qu'elle avoit succombé à ses peines, que d'autres assuroient qu'elle avoit passé secrètement en Europe; que Nasuf, tout-puissant auprès d'Aaron, jouissoit d'une fortune immense, et que, renfermé dans le palais, il ne quittoit jamais le calife. Je ne sentis que trop, d'après ce rapport, que Nasuf, satisfait d'avoir été mon libérateur, ne pouvoit se résoudre à me sacrifier et sa fortune et sa patrie. Je n'ai pas le droit de m'en plaindre, mais cet oubli de ses promesses me condamne à une éternelle obscurité... Je lui dois la vie, et je ne pourrois reprendre mon nom sans l'exposer à toute la vengeance du tyran. Enfin mes craintes et mon incertitude sur la destinée d'Abassa achèvent de combler mes malheurs !..... Me flattant qu'en effet elle est en Europe, et que Nasuf, ou par oubli, ou dans la crainte peut-être de notre réunion, ne lui a pas dit de se rendre dans les états du comte de Bavière, je voyage depuis un an; je tâche de découvrir ses traces avec un [illegible] espoir que chaque jour affoiblit [illegible]re; mais la chercher est la seule ombre

de bonheur qui me reste, et c'est à cette occupation si chère que se rapporte ma devise, qui fait en même temps allusion à l'*herbe d'or* qu'Abassa fit chercher pour me sauver la vie. Ainsi vous devez concevoir à présent les raisons qui m'attachent au parti de Gérold : fugitif et proscrit, j'ai trouvé en lui, non-seulement mon véritable souverain, mais un bienfaiteur et un ami; lié par la reconnoissance et par la plus tendre amitié, engagé même par la confidence de mon secret, je suis forcé de combattre pour une cause qui me paroît injuste. Mais j'ose me flatter que ma présence ici ne sera pas inutile; Gérold m'a fait admettre dans le conseil des princes confédérés, j'y pourrai faire entendre ma voix, et je me console de la nécessité qui m'oblige à prendre les armes, par l'espoir de décider Gérold et les autres chefs à faire la paix.

CHAPITRE XVIII.

Trouble imprévu.

Che incanto è la bellezza
Ornata di virtu!

MÉTASTASE.

What's female beauty, but an air divine,
Thro' which the mind's all gentle graces shine.
They like the sun irradiate all between
The body charms, because the soul is seen.

YOUNG.

QUAND Barmécide eut terminé son récit, ses deux amis lui exprimèrent toute leur reconnoissance et leur sensibilité, et restèrent encore avec lui plus d'une heure. Enfin, après lui avoir fait les plus tendres adieux, ils prirent congé du sage Théobald, et partirent aussitôt pour se rendre à la cour de la duchesse de Clèves (*K k*). Durant le chemin, Olivier parla beaucoup de Barmécide, il trouvoit que l'infortune
lustre proscrit ne pouvoit se com-
la sienne; car Barmécide, malgré
nsibilité, n'avoit jamais connu l'em-
funeste et souverain d'une passion

dominante; son cœur, partagé entre l'ambition et l'amour, ne pouvoit être déchiré par des sentimens violens que d'une manière passagère; enfin, ajoutoit Olivier, la gloire aura toujours le droit de le consoler, et l'on sent assez, d'après son propre récit, que si jamais il peut reprendre le beau nom de Barmécide, il cessera de pleurer Abassa. Isambard approuva ces réflexions, mais ramena bientôt la conversation sur Béatrix. Cette princesse occupoit également son imagination et son cœur; et lorsqu'il aperçut les tours de son château, et son étendard blanc et azur qui flottoit sur le haut des toits, il éprouva un sentiment composé de joie et d'une inquiétude vague dont son âme étoit douloureusement oppressée. Le vaste château de Clèves est situé sur le sommet d'une montagne majestueuse, couverte de rochers, d'arbres et de plantes de toute espèce; des sources d'une eau pure, s'échappant des rochers, forment des cascades et des ruisseaux qui tombent ou serpentent à travers les sapins, les cyprès et les
et parmi le gazon et les fleurs. Une a
et sombre forêt s'étend en demi-cercl
tour de la montagne, dont elle n'emb

que la moitié une plaine immense, arrosée par le Rhin, occupe l'autre côté (*LI*). Arrivés aux premières sentinelles, les chevaliers firent la déclaration de leurs noms et du dessein qui les amenoit; ensuite, escortés de deux soldats, ils continuèrent leur route. A peu de distance du château, les soldats sonnèrent du cor; c'étoit le signal qui annonçoit à la princesse l'arrivée de ses nouveaux défenseurs; un instant après on répondit du château par un grand bruit de trompettes et de tambours. Enfin, après avoir gravi la montagne, et passé toutes les fortifications, on se trouva à l'entrée d'un grand pont-levis qui fut aussitôt abaissé. Là, une foule d'écuyers et de pages de la duchesse attendoient nos chevaliers; on leur fit traverser plusieurs vastes cours au son d'une musique guerrière. Tout cet appareil redoubloit la vive émotion d'Isambard; et lorsqu'à cent pas du perron qui conduisoit aux appartemens du palais, on le fit descendre de cheval, il éprouva une si violente palpi-

de cœur, qu'il fut obligé de s'ap-

un moment sur le bras d'Olivier,

remarquant cette étrange agitation,

t, et presqu'au même instant poussa

un profond soupir, en se rappelant sa première entrevue avec l'infortunée Célanire..... Le trouble d'Isambard s'accrut encore quand il aperçut tout à coup sur le haut du perron un groupe de dames superbement habillées : l'une d'elles vêtue d'une robe de brocard d'argent, et placée au milieu du cercle, en étoit détachée de quelques pas, et se tenoit sur le bord du perron; un des écuyers, la désignant, avertit les chevaliers que c'étoit la princesse elle-même (*Mm*). Les chevaliers précipitent leurs pas, ils arrivent au bas de l'escalier. Alors on pouvoit voir distinctement cette célèbre duchesse de Clèves; mais à peine Isambard a-t-il jeté les yeux sur elle, que, frappé d'étonnement, il tressaille et regarde aussitôt son malheureux ami..... Olivier pâle et tremblant, et prêt à s'évanouir, avoit baissé les yeux et paroissoit immobile..... La duchesse le regarda un moment en silence, ensuite prenant la parole, elle adressa aux deux amis un discours plein de grâce, et les invitant à la suivre, elle rentra dans
lais. Isambard qui, depuis quelques n
tes, ne pensoit plus qu'à son infort
frère d'armes, lui do
le bras à son to

Olivier, rassemblant toutes ses forces, reprit un maintien plus serein et monta l'escalier. Ils trouvèrent Lancelot et Angilbert dans le vestibule, qui vinrent les embrasser; et Lancelot s'adressant aux deux amis : Vous avez vu la princesse, leur dit-il; n'avez-vous pas été frappé de son étonnante ressemblance avec la malheureuse fille de Vitikind? Je me suis bien reproché, poursuivit-il, de n'en avoir pas prévenu Olivier, auquel cette ressemblance a dû rappeler le souvenir douloureux d'une scène si tragique; j'y pensai durant notre entretien, mais ne voulant pas entrer dans ce détail en présence d'un chevalier étranger, je me promis de vous le dire en particulier en m'en allant, et je l'oubliai. A ces mots, Olivier balbutia quelques paroles entrecoupées qu'Isambard se pressa d'interrompre, en disant qu'il avoit éprouvé lui-même autant d'émotion que d'attendrissement. Cependant, reprit Angilbert, ce n'est point une de ces ressemblances miraculeuses dont on trouve tant d'exemples dans les romans; en examinant Béatrix, vous verrez entre elle et Célanire de très-grandes différences : Béatrix n'est pas blonde; elle a les cheveux châtains et les

yeux bruns; ses sourcils sont infiniment plus noirs et plus prolongés que ceux de Célanire; sa bouche est moins petite; ses longues paupières noires font paroître ses yeux plus grands, et son nez, quoique de la même forme, est encore plus délicat; mais cette même blancheur d'un éclat éblouissant, le même regard, la même expression de candeur et de sensibilité, un son de voix absolument semblable, la même taille, un rapport inconcevable dans les manières, le maintien, la démarche, toutes ces choses produisent une ressemblance d'une frappante illusion, et qui cent fois par jour vous attendrira en vous retraçant la plus belle et la plus intéressante personne que nous ayons vue à la cour de Charlemagne. Cet entretien fut interrompu par Ogier-le-Danois, qui vint avec un peu d'embarras chercher ses anciens amis; il craignoit leurs railleries, mais ils n'étoient pas en état de lui rappeler sa chaumière et de se moquer de sa philosophie; il fallut entrer dans le salon, et se résoudre à revoir la charmante Béatrix. Olivier évita de la regarder; Isambard la contempla avec une admiration mêlée de trouble et de remords: en effet

rant du plaisir de l'écouter et de la voir, il se croyoit le rival d'Olivier; et si depuis long-temps la réputation de la duchesse n'avoit pas produit la plus vive impression sur son cœur, cette fatale ressemblance l'auroit préservé du danger de se livrer à une grande passion. Mais occupé d'elle depuis trois mois, la lecture des tablettes avoit achevé d'exalter son imagination; et la trouvant mille fois au-dessus de tout ce que la renommée publioit d'elle, bien certain qu'une ressemblance plus parfaite encore ne pourroit rendre Olivier infidèle à la mémoire de Célanire, il s'abandonnoit sans réserve à tout le charme d'une passion naissante. Isambard avoit une restitution à faire, et s'approchant de la duchesse, il lui présenta ses tablettes, en lui contant de quelle manière elles étoient tombées entre ses mains. Béatrix rougit, et le pria de les garder: Je me flatte, ajouta-t-elle, qu'en examinant ma conduite, vous ne la trouverez jamais en contradiction avec les maximes que contiennent ces tablettes. Isambard reçut avec transport un don si précieux, et qui parut à son amour le plus heureux présage. Olivier, qui souffroit mortellement depuis

qu'il étoit entré dans le palais, sortit au bout d'une heure, sous prétexte d'aller visiter les fortifications. Un instant après, Isambard le suivit : lorsqu'ils se trouvèrent tête à tête, il y eut un moment de silence causé par leur embarras mutuel; enfin Olivier prenant affectueusement la main de son ami : Mon cher Isambard, lui dit-il, je vois facilement ce qui se passe dans votre âme..... Ah! puisse le nouveau sentiment qui vous occupe, assurer votre bonheur! c'est le seul vœu qui me reste à former encore.... Béatrix. *lui* ressemble, mais n'est pas *elle*. Vous comprendrez ce mot, il doit vous suffire et dissiper toutes vos craintes. Il est vrai, reprit Isambard, j'admire Béatrix avec enthousiasme, et peut-être bientôt l'aimerai-je passionnément; mais ce sera sans aucune espérance, je n'en pourrois avoir. Enfin je t'ai dévoué ma vie, et jamais je ne formerai de projets contraires à cet engagement sacré. Olivier serra la main de son ami, et ne put répondre. Quelques chevaliers qui s'approchèrent d'eux, mirent fin à cette conversation. Dans l'après-midi, Lancelot présenta les deux amis aux principales dames de la cour: Isambard fut surtout

frappé de la beauté de l'aimable Délie, la favorite de Béatrix. Cette jeune personne, qui n'avoit que seize ans, étoit aussi remarquable par son ingénuité et son extrême modestie, que par l'éclat de sa figure. Loin de s'enorgueillir de sa faveur, elle se tenoit constamment à l'écart : en toute occasion elle choisissoit toujours la dernière place; elle se refusoit aux distinctions. Les égards et les éloges paroissoient l'étonner et l'embarrasser : l'extrême simplicité de sa parure, une tristesse touchante, une douceur inaltérable, achevoient de répandre sur toute sa personne un intérêt dont il étoit impossible de se défendre; enfin elle offroit un spectacle bien neuf à la cour, celui d'une favorite humble et naïve, sans ambition, sans faste, sans prétentions et ne se mêlant de rien. Isambard revit avec plaisir la belle Amalberge, qui s'étoit liée de la plus tendre amitié avec Délie; il lui parla de Charlemagne, et la vertueuse Amalberge n'entendit pas sans rougir et sans émotion l'éloge de ce héros. Le soir, on conduisit les chevaliers du Cygne dans leurs appartemens; ils y trouvèrent des armes d'un travail précieux, de riches manteaux couleur de

pourpre et doublés d'hermine, et d'autres présens superbes qui leur furent offerts de la part de Béatrix (*Nn*). Isambard qui, les soirs, n'alloit chez Olivier qu'à onze heures et demie, reçut dans sa chambre ces présens, qui lui furent apportés par les écuyers et les pages de la princesse. Isambard remarqua un des pages plus petit que les autres, qui lui parut d'une figure charmante, mais dont il ne pouvoit cependant distinguer parfaitement les traits, parce qu'il se tenoit à l'écart et dans l'ombre : quand ils sortirent tous, le petit page se mit derrière les autres, et lorsqu'ils eurent défilé, ce petit page, restant dans la chambre, ferma brusquement la porte; ensuite il s'avança vers Isambard, qui, le regardant fixement, reconnut aussitôt Armoflède; mais ce n'étoit plus pour lui la dangereuse Armoflède, qu'il avoit trouvée si séduisante peu de temps auparavant; il connoissoit maintenant tous ses artifices et sa profonde noirceur, et elle ne pouvoit plus lui inspirer que du mépris et de l'indignation. Après l'avoir considérée de la tête aux pieds, de l'air le plus froid : Oseroit-on vous demander, madame, lui dit-il, quel est le but de cette mascarade? Cette ques-

tion, faite d'un ton glacial, déconcerta totalement Armoflède; cependant, reprenant promptement son audace, elle répondit que, pour éviter les persécutions d'Adalgise, elle s'étoit réfugiée dans ce château, qu'elle n'avoit confié ses secrets à personne, qu'elle avoit obtenu une place de page auprès de la princesse; mais qu'elle n'étoit chargée que d'un service particulier qui ne l'obligeoit point à vivre avec les autres pages, ni à paroître en public; elle ajouta que la certitude de voir arriver Isambard dans ce palais, l'avoit décidée à choisir cet asile, et elle termina son récit par des protestations de reconnoissance et d'amitié. Pendant sa narration, Isambard, négligemment appuyé contre la cheminée, l'écouta froidement sans l'interrompre; et lorsqu'elle eut cessé de parler : Je ne puis mieux répondre à votre confiance, madame, lui dit-il, qu'en vous donnant deux conseils très-utiles : le premier, c'est d'éviter avec soin la présence d'Olivier; car, s'il vous rencontre, je me charge de lui épargner l'horreur de vous revoir une seconde fois, en éclairant la vertu toujours crédule, et en l'empêchant d'accorder un asile au vice; le second avis

que je vous ai promis, se rapporte au prince Adalgise : vous avez, madame, un moyen bien simple de vous soustraire à ses persécutions ; au lieu d'avoir recours aux mensonges, aux déguisemens, renoncez une seule fois à l'imposture ; contez-lui sans détour les principaux événemens de votre vie, et vous le verrez bientôt rougir de sa ridicule constance. Pendant ce discours, Armoflède pétrifiée restoit immobile à sa place, et se rappeloit avec terreur la funeste prédiction du vertueux Meinrad ; pâle et tremblante, elle paroissoit prête à s'évanouir. Enfin, tombant dans un fauteuil : O ciel ! dit-elle, est-ce un chevalier français, est-ce Isambard qui traite ainsi une femme qui vient lui donner la preuve de la confiance la plus intime ? Ce reproche étoit mal fondé, mais il blessa la délicatesse du généreux Isambard : Oui, madame, reprit-il, je connois tous les droits de votre sexe, et vous pourriez me rendre ce témoignage. Nous devons un profond respect à toutes les femmes vertueuses, ou qui paroissent l'être, et nous devons toujours les supposer telles ; car, faits pour les protéger et les défendre, nous sentons le besoin de les estimer ; mais

quand nous avons des preuves évidentes de leur perversité, nous sommes quittes des égards; elles ne peuvent plus prétendre qu'à nos secours, que la foiblesse et le malheur ont toujours le droit de réclamer: c'est ainsi, madame, que j'ai combattu pour vous, et que je serois prêt encore à vous rendre les mêmes services si vous en aviez besoin (*Oo*). A l'époque dont vous parlez, reprit Armoflède, vous me laissâtes voir des préventions contre moi, mais vous fûtes bien loin de me témoigner cette haine et cette horreur qui paroissent vous dominer aujourd'hui; qu'ai-je donc fait depuis ce temps?..... Dispensez-moi, madame, d'une explication superflue..... Comment! s'écria impétueusement Armoflède, quand vous m'accusez d'être un monstre, quand vous m'accablez du plus affreux mépris, vous refusez de m'apprendre quels sont mes crimes, vous me condamnez sans m'entendre! Est-ce là de la justice? en agiriez-vous ainsi avec un homme qui vous demanderoit raison d'un outrage? Est-ce ainsi que vous respectez en moi cette foiblesse dont vous prétendez être le protecteur?..... Hé bien, madame, répondit Isambard, depuis notre entrevue

j'ai appris toute l'histoire du malheureux Olivier..... A ces mots, Armoflède, obligeant Isambard de l'écouter, chercha à pallier son crime, en protestant qu'elle n'avoit jamais pu croire que Diaulas fût véritablement le frère de Célanire; elle appuya ce mensonge et beaucoup d'autres d'un torrent de larmes : elle ne toucha point Isambard, cependant il se radoucit un peu. Calmez-vous, madame, lui dit-il, et de grâce laissons pour jamais ce funeste entretien; conduisez-vous ici avec prudence, surtout évitez Olivier, et soyez sûre de ma discrétion : mais que cette entrevue soit la dernière; vous ne me feriez changer ni d'opinion, ni de sentimens, et je vais vous faire un aveu qui vous prouvera que, malgré tous vos charmes, vous avez entièrement cessé de me paroître dangereuse. Vous êtes le premier objet que j'aie aimé; je vous vis pour la première fois à votre retour de la Lombardie : vos grâces, votre gaieté, vos talens, me tournèrent la tête; j'appris presqu'en même temps vos engagemens avec Olivier; alors je vous évitai avec un soin extrême : le sentiment que j'avois pour vous, réprimé dès sa naissance, ne devint

pas une passion, mais il m'empêcha d'en éprouver une autre, et je l'ai combattue long-temps.....Quoi! reprit Armoflède, vous m'avez aimée!...—Il faut être bien guéri pour vous le dire en ce moment. A cette réponse, Armoflède baissa les yeux, garda le silence, et deux larmes, s'échappant de ses paupières, coulèrent doucement le long de ses joues. Isambard, dans cet état, sentit au fond de son cœur quelque chose de pénible, qui ressembloit à l'attendrissement..... Armoflède se leva: Adieu, seigneur, dit-elle: une mauvaise tête m'a fait faire de grandes fautes; mais si des regrets amers et une profonde douleur peuvent les réparer, cette soirée les expie toutes. En disant ces paroles, elle s'avança vers la porte: le bon chevalier interdit, et se reprochant sa dureté, la suivit d'un air respectueux, comme pour la reconduire. Armoflède mit la main sur la serrure, et se retournant vers Isambard: Adieu donc pour jamais, dit-elle; du moins soyez sûr que malgré votre haine.....— Ma haine!..... pouvez-vous croire?..... Un embarras inexprimable ne lui permit pas d'achever cette phrase; il prit la jolie main qu'il voyoit posée sur la serrure, et

quand il sentit cette main dans la sienne, son embarras s'accrut; il vouloit réparer par de la politesse une scène qu'il croyoit avoir poussée trop loin; il craignoit de montrer de la galanterie; il n'osoit parler, il trouvoit ridicule de se taire. Cette espèce de perplexité lui donnoit un air contraint et indécis, qu'Armoflède prit pour une vive émotion; enfin, heureusement pour Isambard, on entendit dans l'antichambre la voix de son écuyer : Armoflède enfonça son chapeau sur ses yeux, ouvrit la porte, et sortit précipitamment.

CHAPITRE XIX.

Un Conseil d'État.

L'avis du plus grand nombre est souvent le moins bon
DESTOUCHES.

Le lendemain matin, Isambard allant à la promenade avec Lancelot, et traversant un grand corridor, passa devant une chambre où l'on faisoit de la musique; il s'arrêta, et il entendit une jolie voix, ac-

compagnée d'un théorbe, qui chanta la romance suivante :

On dit que j'aime Philène,
Ah! juste ciel! quelle erreur!
Pour lui ce qu'éprouve mon cœur
Ressemble plutôt à la haine :
Je ne puis le voir sans rougir,
Lui seul ou m'agite ou m'offense.
Hélas! en effet, plus j'y pense,
Et plus je crains de le haïr.

Si j'entends une bergère
Le louer quelques momens,
Je ressens tous les mouvemens
Du dépit et de la colère.
Le croire aimé me fait souffrir,
Je m'embarrasse en sa présence.
Hélas! etc.

Hortense, qui me fut chère,
Fait éclater hautement
Pour Philène un tendre penchant;
Ce n'est qu'à lui qu'elle veut plaire.
Je n'y puis songer sans frémir,
Et j'ai cessé d'aimer Hortense.
Hélas! etc.

Sous la tente de feuillage
S'il me choisit pour danser,
A peine puis-je me traîner,
Je perds la force et le courage;

Un trouble affreux vient me saisir ;
Mon cœur bat avec violence.
Hélas! etc.

L'autre jour, dans la prairie,
Il étoit seul à l'écart;
Je m'en approchai par hasard,
Conduite par ma rêverie :
Lorsqu'à mes yeux il vint s'offrir,
Aussitôt pour fuir je m'élance.
Hélas! etc.

Pourquoi suis-je destinée
A ces affreux sentimens,
Moi qui n'ai pas encor quinze ans?
C'est être bien infortunée!
Ce mal cruel me fait mourir;
Il semble augmenter par l'absence.
Hélas! etc.

Mais malgré tout mon caprice,
Malgré mon aversion,
Je conserve assez de raison
Du moins pour lui rendre justice.
J'en prends l'espoir de me guérir...
Oui, Philène à mes yeux efface
Tout mérite et toute autre grâce :
Ah! comment puis-je le haïr?

Après avoir écouté cette chanson, le deux chevaliers continuèrent leur promenade. La jeune personne que vous venez

d'entendre, dit Lancelot, aime un des pages de la princesse; et sur cet amour qu'elle ignore elle-même, Angilbert fit cette romance et la lui donna. Elle trouve que ces paroles expriment si bien ce qu'elle sent, qu'elle se plaît à la chanter tous les jours. Mais savez-vous quel est ce petit page qui lui tourne la tête? C'est Armoflède déguisée, et qui n'est connue ici que d'Angilbert, d'Ogier et de moi. Elle s'est amusée, en attendant de plus brillans succès, à mettre la discorde entre les filles d'honneur de la princesse; mais Béatrix n'a pas approuvé cette petite intrigue; et l'appartement de ces jeunes personnes lui est absolument interdit depuis quinze jours. Et depuis combien de temps Armoflède est-elle ici, demanda Isambard? Elle y vint avec Ogier, répondit Lancelot, il y a environ trois semaines. Cette réponse fit rire Isambard, mais il crut devoir dire à Lancelot qu'Olivier, brouillé avec Armoflède, avoit de fortes raisons de la haïr, et qu'il ne falloit pas lui parler d'elle. Lancelot promit d'en prévenir Angilbert. Il ne sera pas très-étonné de cette rupture, ajouta-t-il; car il n'a jamais cru, comme le public, qu'ils fussent mariés, ni qu'Ar-

mosflède fût digne de devenir l'épouse d'Olivier. Dans ce même entretien, Lancelot apprit à Isambard qu'il alloit, dans une heure, au camp des princes ligués, leur porter les dernières propositions de paix de la duchesse. En effet, Lancelot partit et se rendit dans la tente de Gérold : il y trouva le sage Théobald qui l'attendoit. Lancelot et le vieillard s'acquittèrent de leur mission. Le comte les écouta froidement, et répondit qu'il alloit faire assembler le conseil des princes, et qu'on y délibéreroit sur les propositions de la duchesse; mais je crois, ajouta Gérold, qu'on les jugera peu sincères. On pense que tant de vaillans guerriers qui composent maintenant la cour de Béatrix, sont fort éloignés de lui inspirer des sentimens pacifiques. Leurs intérêts peut-être sont opposés aux nôtres. Par exemple, on connoît assez les prétentions du roi de Pannonie pour ne pas douter que, si Béatrix le consulte, il ne lui conseillera pas d'offrir la paix aux conditions qui pourroient nous la faire accepter. Seigneur, répondit Lancelot, j'ignore les projets de Theudon, mais je sais que la princesse ne consulte que la raison et son devoir. Je sais aussi que tous

les chevaliers armés pour sa défense ne craignent point la guerre, mais n'ont aucun intérêt qui puisse la leur faire désirer. Tous ont fait leurs preuves au champ d'honneur, et de nouveaux exploits ne sauroient augmenter l'éclatante réputation des chevaliers du Cygne, d'Ogier-le-Danois, du brave Angilbert et des fils du duc Aymon. Enfin, je puis dire, seigneur, que vous avez de vrais admirateurs à la cour de Béatrix; et que même la personne qui paroît avoir le plus de crédit auprès d'elle, loin de vous être contraire, professe hautement le plus grand attachement pour vous. Et quelle est donc cette personne? reprit Gérold. C'est, répondit Lancelot, l'amie intime de Béatrix, c'est la jeune et belle Délie. Née, dit-elle, dans vos états, tous ses vœux sont pour le bonheur de son souverain; et si la duchesse suivoit à cet égard ses conseils, tous vos désirs, seigneur, seroient pleinement satisfaits. A ces mots, Gérold, surpris et touché, fit une infinité de questions sur Délie. Lancelot, qui en étoit passionnément amoureux, répondit avec un détail qui parut intéresser vivement le comte de Bavière; et dans tout le reste de la conféren-

ce, il ne fut question que de la charmante Délie. Après le départ de Lancelot, Gérold assembla les princes : on tint un grand conseil, et Barmécide y fut admis. Gérold lut tout haut les propositions de Béatrix. Elle déclaroit qu'elle vouloit rester libre ; que la violence ne l'obligeroit jamais à choisir un époux ; mais elle demandoit la paix, et elle offroit de payer les frais de tous les préparatifs de guerre faits contre elle. Hartrade, comte de Thuringe, qui nourrissoit depuis long-temps une violente passion pour Béatrix, prit le premier la parole. Il soutint qu'on ne pouvoit accepter une telle paix sans se déshonorer, et que tous les princes confédérés se couvriroient de ridicule aux yeux de l'Europe entière, si, après l'éclat de cette entreprise, ils se retiroient lâchement, sans obliger la duchesse à choisir entre eux un époux. Henri, duc de Frioul, qui aimoit aussi Béatrix, fut du même sentiment. Le duc de Spolette fut presque le seul qui parut pencher pour la paix. Gérold le combattit dans un long discours aussi artificieux qu'éloquent ; et il tâcha de prouver que la seule politique, indépendamment de tout intérêt particulier, devoit faire

rejeter les propositions de la duchesse. Alors Barmécide demanda la parole; et après avoir fait une vive peinture des maux affreux qu'entraîne inévitablement la guerre : en réfléchissant, poursuivit-il, à de si terribles calamités, toutes les passions doivent se refroidir, la voix de l'humanité doit étouffer celles de l'ambition, du ressentiment et de l'amour. On dit qu'on se déshonoreroit en acceptant la paix proposée !..... Quand un prince se soumet à des conditions humiliantes, quand il conclut un traité contraire aux intérêts ou aux droits naturels de ses sujets, alors il fait une paix honteuse; mais quand on n'exige rien de lui qui puisse être préjudiciable à sa nation, il commet un crime en refusant la paix; il est seul responsable de tout le sang qui sera versé. Je dirai de plus : si l'ennemi lui demande une restitution équitable, il doit la faire et s'empresser d'expier ainsi le forfait d'une usurpation (car toute conquête en est une); mais il ne s'agit point ici de ces grands sacrifices. La duchesse de Clèves, donnant le noble exemple d'une modération sublime, demande la paix aux agresseurs et leur offre ses trésors pour épargner le sang de

ses sujets. Si on la refuse, avec quelle ardeur ils combattront pour elle !.. Et nous, pourrons-nous compter sur le zèle de nos troupes? ont-elles leurs foyers à défendre? quel intérêt prendront-elles à cette guerre? elles n'en sentiront que la fatigue et les dangers. Eh! qu'importent la valeur et l'habileté des chefs quand le soldat mécontent murmure! C'est son enthousiasme qui produit la victoire; le découragement et la terreur seront dans notre camp, tandis que l'énergie multipliera chez les assiégés et les ressources et les succès. De votre décision dépend le sort de cette multitude d'hommes qui composent les deux armees. Nos tentes, dressées au pied de ces collines, ont déjà répandu l'épouvante parmi les paisibles habitans de ces belles campagnes. Vous pouvez d'un mot dissiper leurs craintes mortelles. Ah! jetez les yeux sur ces prairies fertiles qui nous entourent, sur ces chaumières, asile respectable de l'innocence, sur cette armée florissante; et songez qu'en rejetant la paix, vous prononcerez une sentence sanguinaire, dont l'exécution, prompte et terrible, portera partout la dévastation et la mort. Ces cabanes, ces villages, seront incendiés

et détruits; ces champs seront dévastés; ces soldats, si lestes, si brillans, seront massacrés; et vous l'aurez voulu! tous ces maux, toutes ces cruautés, seront votre funeste ouvrage!.... Eh quoi! dans les tribunaux institués pour réprimer le crime, on voit les juges, s'ils sont humains, prononcer en frémissant l'arrêt des plus vils scélérats; et les princes, dans leurs conseils, envoient froidement à la mort des milliers d'hommes innocens.... Oui, je le soutiens, la guerre défensive est la seule légitime; et, quand on peut accepter la paix ou l'offrir, une déclaration de guerre est le plus horrible des crimes; le succès même n'en pourroit diminuer l'atrocité aux yeux des êtres raisonnables et sensibles; car la véritable gloire est inséparable de la modération, de la justice et de l'humanité.

Ce discours de Barmécide excita les plus violens débats. Hartrade et le duc de Frioul, qui s'y trouvèrent particulièrement attaqués, montrèrent contre Barmécide le ressentiment le plus altier. Ignorant le nom de ce grand homme, et ne voyant en lui que l'obscur Giaffar, ils lui répondirent avec autant de dédain que de colère. Barmécide répliqua avec la fierté qui

le caractérisoit; mais Gérold mit fin à cette querelle, en observant que, si l'on ne permettoit pas la liberté des opinions, il étoit inutile d'assembler un conseil. Je puis, à cet égard, me proposer pour exemple, dit-il; les deux amis les plus chers que j'aie dans cette assemblée sont le duc de Spolette et Giaffar. Tous deux sont d'un avis contraire au mien, et je n'en suis point irrité; ils ont parlé d'après leur conscience, ils ont fait leur devoir. Le nôtre est maintenant de peser leurs raisons, et par conséquent d'y réfléchir. Ainsi, je propose de ne rien précipiter; de faire dire à la duchesse qu'on veut examiner mûrement ses propositions avant de lui répondre, et qu'on désire que la trêve, qui doit expirer après demain, soit prolongée encore un mois. Durant ce temps, de nouvelles idées et de nouvelles négociations pourront amener la paix, d'autant plus que, pendant cet intervalle, le prince de Grèce arrivera certainement dans notre camp; et ce nouveau renfort, en augmentant notre supériorité, rendra la paix plus facile à traiter. Cette proposition du comte de Bavière fut vivement combattue par Hartrade et par le duc de Frioul; mais tous les autres mem-

bres du conseil l'adoptèrent, et elle passa à la pluralité. Le conseil nomma sur-le-champ deux députés, chargés de porter la décision à la princesse. Béatrix ne voulut recevoir les députés qu'en présence de tous les chevaliers ses défenseurs. Elle accueillit leur proposition, et consentit à la prolongation de la trêve. Une heure après le départ des députés, on vit arriver Barmécide. Comme la princesse s'étoit fait une loi de n'accorder aucune audience secrète aux guerriers du camp ennemi, Barmécide ne put la voir qu'au milieu de sa cour. Admis en sa présence, il lui dit que le comte de Bavière ayant appris qu'elle avoit auprès d'elle une personne née dans ses états, il désiroit quelques informations à cet égard. Seigneur, répondit Béatrix, il est juste que Délie satisfasse elle-même la curiosité que son souverain témoigne sur son sort. Vous la verrez; on va vous conduire dans son appartement; mais comme l'intrigue n'a jamais pénétré dans ce château, le mystère en est banni; toutes nos démarches sont publiques, parce que toutes nos intentions sont droites et pures. Je suis au milieu de mes amis et de mes défenseurs; une confiance sans réserve est

la seule preuve de reconnoissance que je puisse leur donner. Mon amitié pour Délie, et celle qui vous unit au comte de Bavière, pourroient rendre suspect un entretien secret. Ainsi, pour éviter de fausses interprétations, vous permettrez, seigneur, que les chevaliers qui se trouvent ici soient témoins de cette entrevue, et je les invite à vous suivre. A ces mots, Barmécide s'inclina profondément, et sortit. Les chevaliers du Cygne, Lancelot, Roger, le jeune Guichard et quelques autres, prirent avec lui le chemin de l'appartement de Délie. Quand Barmécide fut sorti du salon de la duchesse, il se retourna vers Olivier, et le prenant sous le bras : Voilà, dit-il, une princesse de vingt ans, dont tous les souverains de la terre devroient adopter la politique : alors on ne verroit plus de révolutions. Oui, répondit Olivier, *bonté*, *équité*, *droiture*, voilà tout le secret du grand art de régner; et Béatrix, en effet, le possède. J'ai bien peur, reprit Barmécide, que ce secret si simple et si beau ne se perde avec elle, du moins pour longtemps. Comme il disoit ces paroles, il se trouva à la porte de Délie, et il entra avec les autres chevaliers. Délie étoit seule,

assise auprès d'une table; elle lisoit, et fut très-surprise en voyant entrer dans sa chambre une si nombreuse compagnie. Barmécide s'avança vers elle, et lui dit que le comte de Bavière désiroit savoir dans quelle partie de ses états elle avoit reçu le jour. Ce prince, ajouta Barmécide, a été vivement touché en apprenant, madame, l'intérêt que vous prenez à sa destinée. Il s'afflige en pensant que des malheurs, ou peut-être des injustices qu'il ignore, vous ont forcée de quitter les lieux qui vous ont vue naître. Il vous offre son amitié, madame, sa protection et son appui pour vos parens, si vous en avez dans ses états. Pendant ce discours, l'humble et timide Délie changea plusieurs fois de visage; elle s'étoit levée, et fut obligée de s'appuyer sur la table qui se trouvoit près d'elle.... Elle répondit d'une voix basse et tremblante, qu'elle ne devoit ni ne vouloit se plaindre; qu'elle étoit orpheline; que les bontés de la princesse rendoient sa situation aussi heureuse qu'elle pouvoit l'être: elle ajouta, en baissant les yeux, qu'elle feroit toujours les vœux les plus ardens pour le bonheur de son souverain. Hé bien, madame, reprit Barmécide, votre souverain a le

droit de vous offrir un foible témoignage de sa reconnoissance. Puisqu'il est privé du bonheur de donner un asile à une personne telle que vous, du moins vous ne refuserez pas ces gages de son estime et de son amitié, qu'il m'a chargé de vous présenter. Alors Barmécide, faisant approcher ses écuyers, prit de leurs mains une corbeille découverte, ornée de rubans verts, et remplie de pierreries et de bijoux précieux; il la posa sur la table. Délie rougit, et poussant un profond soupir : Ces brillans ornemens, dit-elle, ne sont pas faits pour moi; mais je recevrai, seigneur, avec respect et reconnoissance, ce ruban vert : c'est la couleur du comte de Bavière, et c'est le seul de ses dons que je puisse accepter. En prononçant ces mots, Délie détacha de la corbeille un large ruban, qu'elle passa autour de sa taille. Barmécide essaya vainement de lui faire rétracter ses refus; Délie y persista avec fermeté. Barmécide remporta ses présens, et dit en s'en allant que la favorite étoit, dans son genre, tout aussi extraordinaire que la princesse.

CHAPITRE XX.

L'habitation mystérieuse.

. . . . Non è prudenza
Ma follia de' mortali
L'arte crudel di presagirsi i mali.
Sempre è maggior del vero
L'idea d'una sventura
Al crudelo pensiero
Dipinta dal timor.
Chi stolto il mal figura
Affretta il proprio affanno,
Ed assicura un danno
Quando è dubbioso ancor.

MÉTASTASE.

Un noir dessein se forme à l'ombre du mystère.

PRADON.

ISAMBARD, se rappelant toujours avec intérêt l'histoire de la malheureuse Azoline, contée par Ordalie, s'étoit assuré que le jeune Roger étoit en effet l'amant de cette infortunée. Il l'avoit vu plusieurs fois rougir et frémir, lorsqu'à dessein il avoit prononcé devant lui le nom de Rotbold. D'après cette persuasion, il lui proposa une promenade dans la forêt; et lorsqu'ils furent sortis du château, il lui dit qu'il

avoit désiré l'entretenir tête à tête, afin de justifier la mémoire d'une personne innocente, que sans doute il croyoit coupable. Ce début, qui annonçoit la mort d'Azoline, fit tressaillir Roger. Il conjura Isambard de s'expliquer; et alors Isambard lui conta la triste histoire d'Azoline. Pendant ce récit, Roger, tour à tour pénétré de douleur et transporté de rage, versoit des torrens de larmes, et s'engageoit, par les plus terribles sermens, à venger la malheureuse Azoline, en immolant son barbare oppresseur et l'infâme Tryphon, son complice. Hélas! s'écrioit Roger, le crime de ces monstres m'a rendu coupable moi-même; mon cœur a calomnié la vertu; j'accusois l'innocente Azoline; le mépris et l'indignation m'avoient guéri d'un amour sans espérance. Tandis qu'elle expiroit en prononçant mon nom, je me plaignois de son infidélité et de sa perfidie; et je ne connois ma funeste et criminelle erreur, que lorsqu'il n'est plus en mon pouvoir de l'expier!..... Isambard, vivement touché du désespoir de Roger, s'affligeoit avec lui, et sentoit que la douce et tendre pitié est de tous les mouvemens de l'âme celui qui dispose le mieux et le plus promptement à

l'amitié. Il lui promettoit de le voir chaque jour en particulier, de recevoir ses plaintes et d'écouter ses regrets. Roger étoit digne d'apprécier un tel ami, et l'espoir de l'acquérir lui procuroit la plus grande consolation qu'il pût recevoir. En côtoyant la lisière de la forêt, Isambard aperçut dans le lointain une petite maison au pied d'une colline, et entièrement isolée. Il avoit depuis une heure une soif ardente; et, pour la satisfaire, il désira s'arrêter un moment à cette maison. Les chevaliers s'y rendirent; et, voyant la porte entr'ouverte, ils entrèrent. Après avoir traversé une espèce de vestibule, ils se trouvèrent dans une salle basse assez proprement arrangée. Une petite servante, de treize ou quatorze ans, étoit seule assise devant un grand fourneau, sur lequel étoit posé un alambic. On voyoit au-dessus du fourneau une large tablette couverte de bouteilles et de fioles remplies de liqueurs de diverses couleurs. Voilà sûrement, dit Isambard, la demeure d'un chimiste; mais il s'est fixé dans un lieu bien retiré et bien sauvage. Votre maître est-il ici, demanda Roger à la petite fille? Je n'ai point de maître, répondit-elle; celle que je sers

est une femme. Cela est singulier, reprit Isambard, et votre maîtresse ne veut donc voir personne?..... Oh! pardonnez-moi, on vient la chercher, mais pas si souvent qu'autrefois; depuis quinze jours, nous n'avons guère vu que le petit page..... — Quel page? — Le joli petit page du château; je ne sais pas son nom : ceux qui viennent ici ne veulent presque jamais le dire. Mais, interrompit Roger, apprenez-nous, je vous prie, celui de votre maîtresse.—Elle s'appelle Marceline. Ah! sortons d'ici, dit brusquement Roger, je ne souffrirai pas que vous buviez dans cette maison; sortons. En disant ces mots, il prit Isambard par le bras, et l'entraîna sans attendre de réponse. Lorsqu'ils furent dans la forêt, Isambard questionna Roger sur cet étrange mouvement. Cette Marceline, répondit Roger, est une vieille femme que les gens du pays croient une magicienne, et qui, selon toutes les apparences, est une empoisonneuse. Elle paroît s'occuper de chimie, et elle se mêle surtout de prédire l'avenir, de composer des talismans et des philtres. On prétend qu'elle évoque les morts, et les force à sortir du sein des tombeaux; mais il me

paroît prouvé qu'elle a sur les vivans un pouvoir plus funeste, car on assure que deux personnes ont péri pour avoir pris de ses breuvages. La princesse, qui craint jusqu'à l'apparence du despotisme, n'a pas voulu la bannir de ses états; mais, sur plusieurs accusations particulières, cette vieille femme a été traduite devant les tribunaux; et dans ce moment on instruit son procès, qui sera fort long, parce qu'ici les lois, remplies d'humanité, donnent aux accusés en matière criminelle des moyens de défense infiniment étendus. Isambard, en réfléchissant à cette aventure, imagina que ce joli petit page, dont la servante avoit parlé, pourroit bien être Armoflède; et l'idée qu'elle se livroit en secret à ces viles superstitions augmenta le mépris qu'il avoit pour elle.

En sortant de la forêt, les chevaliers entrèrent dans une vaste plaine. Isambard y vit, avec surprise, une tente immense, ouverte de tous côtés, et que des ouvriers achevoient de dresser; et demandant à Roger s'il savoit à quel usage on destinoit cette tente: Je sais seulement, répondit Roger, que la princesse doit se rendre ici demain; que toutes ses troupes et les habi-

tans de ce canton sont invités à venir. La duchesse nous a dit qu'elle ne nous instruiroit de son dessein qu'en présence de tout le peuple assemblé. Nous supposons qu'elle prononcera un discours relatif à la persécution qu'elle éprouve. Cette explication intéressa vivement Isambard, et il attendit le lendemain avec une extrême impatience.

CHAPITRE XXI.

Une princesse éclairée et vertueuse.

Toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seroient inutiles sur la terre s'il ne s'y trouvoit des pauvres et des malheureux; ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et, loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

MASSILLON.

La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, que, s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

LA BRUYÈRE.

Le lendemain matin, sur les dix heures, la duchesse de Clèves fit avertir tous les chevaliers qu'elle alloit se rendre dans la

plaine. On étoit au mois de novembre ; mais l'air étoit aussi serein et aussi doux que dans les plus beaux jours de l'automne. La princesse étoit mise avec une simplicité et une élégance remarquables, et jamais sa beauté ne parut si éclatante. Suivie de tous les chevaliers et des dames de sa cour, elle arriva au lieu du rendez-vous. Toute la plaine étoit couverte d'un peuple immense, qui, rassemblé là depuis deux heures, attendoit sa souveraine. Aussitôt qu'on l'aperçut, l'air retentit de cris de joie, d'acclamations et d'applaudissemens. Béatrix pria sa brillante escorte de s'arrêter un moment ; et, quittant le cercle qui l'environnoit, elle s'avança seule dans la plaine, et fut se perdre dans la foule de ce peuple, dont elle étoit idolâtrée. Chacun vouloit la voir, mais chacun craignoit de gêner sa marche. On se rangea en file, en lui laissant un chemin libre et large. Elle se dirigeoit vers la tente placée à l'extrémité de la prairie ; mais elle marchoit lentement, s'arrêtant souvent pour parler à ceux qui l'environnoient, les regardant tous avec l'expression du sentiment et de la reconnoissance. Lorsqu'elle fut près de la tente, toute cette multitude s'arrêta.

Béatrix, se retournant vers le peuple, lui dit que la beauté du jour rendant la tente inutile, elle aimoit mieux ne s'y point placer; mais qu'ayant à parler, elle désiroit, afin d'être entendue de tout le monde, qu'on établît en plein air l'estrade qui étoit au milieu de la tente. A l'instant même, on exécuta cet ordre. Dans ce moment, les chevaliers arrivèrent; on se rangea autour de la princesse, sans ordre et sans distinction de rangs. Cependant Theudon, Isambard et le plus jeune des fils Aymon, trouvèrent le moyen de se placer près d'elle. Olivier, beaucoup plus éloigné, ne pouvoit la voir; mais Béatrix le fit appeler, en disant à Isambard qu'elle ne vouloit pas qu'il fût séparé de son ami. Olivier s'approcha, et se mit à côté d'Isambard. On fit un grand silence, et la princesse prit la parole en ces termes :

« Depuis deux ans, souveraine de ce » pays, j'ose me flatter d'avoir ajouté à son » bonheur et à sa prospérité. Je ne m'en » enorgueillis point. Jeune et sans expé- » rience, je n'avois que des sentimens purs » et des intentions droites : je manquois de » lumières; mais j'ai eu le mérite de le » sentir, de rechercher d'utiles conseils, et

» de les peser avec une raison que rien n'a
» pu corrompre encore. L'amour du bien
» public m'a tenu lieu de talens. Ce senti-
» ment doux et sublime est la véritable
» sagesse et le génie des souverains. C'est
» à mon respectable instituteur, c'est au
» sage Théobald que je dois mes principes
» et l'idée de la véritable gloire, et que vous
» devez les institutions et les lois nouvelles
» qui assurent votre liberté, et par consé-
» quent votre bonheur. Il m'apprit, dès
» mon enfance, qu'il est beau de gouverner
» un peuple qui pense et qui connoît ses
» droits, parce que celui-là seul peut juger
» la conduite de son chef, apprécier la
» vertu et dispenser la gloire, par son ap-
» probation et son amour, tandis que les
» louanges et l'obéissance de l'esclave ne
» prouvent que sa bassesse et sa crainte; il
» m'apprit enfin qu'un des plus importans
» devoirs d'un souverain est d'éviter la
» guerre, et de faire les plus grands sacri-
» fices pour maintenir la paix. Jugez donc
» de la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
» en voyant cette ligue puissante formée
» contre moi!..... Les princes confédérés
» veulent que je choisisse entre eux un
» époux; mais l'injustice et la violence de

» leur conduite montrent assez que, si je » cédois à ce désir, je vous donnerois un » tyran; cette seule idée a dû me faire » persister dans mes refus : cependant, en » voyant la guerre inévitable, je me suis » représenté tous les maux qu'elle attire- » roit sur vous; je n'ai pu supporter cette » affreuse image, et depuis plus de trois » mois, j'ai pris la résolution que je vais » vous déclarer. C'est l'ambition surtout et » le désir de régner sur ce beau pays, qui » sans doute arment tous ces princes; si » Béatrix ne possédoit pas le duché de Clè- » ves, on ne combattroit point pour obte- » nir sa main. Ah! ce rang ne m'est cher » que pour votre bonheur; qu'il me sera » doux d'y renoncer pour votre tranquil- » lité!... » Ici mille cris confus et douloureux interrompirent Béatrix. *Non, non*, s'écria-t-on de toutes parts, *nous voulons vivre et mourir, s'il le faut, pour Béatrix*..... Des gémissemens, des sanglots se joignoient à ces acclamations; les troupes de la princesse, mêlées par son ordre avec le peuple et sans armes, comme les autres citoyens, élevèrent en l'air leurs casques, en criant : *Nous vous délivrerons de vos persécuteurs; nous vous promettons la*

victoire, *nous le jurons*..... Tout le peuple répéta ce serment, en s'écriant : *Et nous aussi, nous combattrons, nous prendrons tous les armes.* Cet enthousiasme universel passa dans le cœur de tous les chevaliers spectateurs de cette scène touchante ; ils unirent leurs voix à celle du peuple et des soldats : le sensible Isambard ne put retenir ses pleurs : Olivier avoit jusqu'alors, suivant sa coutume, évité de regarder Béatrix ; mais ému jusqu'au fond de l'âme par son discours, et surtout par le son de sa voix, il se retourna pour la voir : elle fondoit en larmes..... Il voulut contempler en elle le triomphe éclatant de la bonté et de la vertu..... O combien la gloire embellit la jeunesse et la beauté !..... C'étoit la première fois qu'Olivier osoit fixer les yeux sur ce visage enchanteur, qui lui rappeloit un souvenir si cher et si douloureux. L'admiration suspendoit en lui tout autre sentiment ; mais il rencontra son regard, il tressaillit..... Il crut voir Célanire..... Ce regard avoit la même expression..... Le malheureux Olivier éperdu, égaré, s'écria : O ciel ! quel nouveau genre de supplice !..... et il baissa ses yeux chargés

de pleurs. Heureusement le tumulte étoit trop grand et l'agitation trop universelle, pour que l'on pût remarquer son trouble. Enfin Béatrix, faisant signe qu'elle vouloit parler, obtint un profond silence. Après avoir exprimé sa reconnoissance et sa sensibilité, elle demanda qu'on l'écoutât jusqu'à la fin de son discours sans l'interrompre, et elle le reprit ainsi : « Je n'ai point » prétendu vous annoncer une volonté » fixe et déterminée, je n'ai voulu que vous » faire une proposition, et vous offrir un » conseil. Vous êtes libres, et je ne le suis » pas : la Providence, en me plaçant dans » le rang où je suis, m'a donné un emploi » que je ne puis quitter sans votre aveu ; » ainsi je suis à vous, mon existence vous » est dévouée, et vous seuls devez disposer » de mon sort. Mais, avant de rejeter le » parti que je vous propose, je vous con- » jure d'y réfléchir ; j'ai tout prévu ; n'ayant » point d'héritier, j'ai pensé qu'il vous se- » roit avantageux de passer sous la domi- » nation du monarque le plus puissant et le » plus vertueux de l'Europe ; j'ai fait pres- » sentir Charlemagne, et si vous acceptez » mon abdication, ce grand prince de- » viendra votre souverain ; ou, si vous pré-

» fériez un gouvernement républicain, il
» sera votre protecteur et votre allié. C'est
» à vous de choisir; pour moi, je pense,
» d'après le sage Théobald, qu'il n'existera
» jamais un gouvernement parfait, parce
» qu'il est impossible de fixer la volonté de
» l'homme et de borner ses désirs, et parce
» qu'on ne peut se passer de chefs, et que
» leur ambition pourra toujours renverser
» les plus sublimes institutions, ou les ren-
» dre inutiles. Mais s'il est vrai que la paix
» et la tranquillité soient les premiers des
» biens, le gouvernement monarchique,
» fondé sur les lois, seroit peut-être le meil-
» leur de tous (*Pp*). Enfin, ne croyez pas
» qu'une terreur personnelle, ou qu'un in-
» digne égoïsme, m'aient inspiré le dessein
» de renoncer au noble emploi de vous
» gouverner; ma gloire est de vous rendre
» heureux, et je le désire trop, pour n'être
» pas certaine d'y réussir. Votre amour,
» votre courage, et la valeur et les talens
» de ces généreux chevaliers, accourus à
» mon secours, me répondent de la vic-
» toire; mais combien ce triomphe me
» coûtera de larmes! Pourra-t-il me con-
» soler du sang qui sera répandu?..... Ah!
» laissez-moi quitter un rang qui vous ex-

» pose à ce mortel danger ; je n'abandon-
» nerai point un pays qui m'est si cher. Je
» vivrai parmi vous dans une douce obs-
» curité ; et quand vous serez heureux et
» paisibles, je n'aurai rien sacrifié, je n'au-
» rai rien perdu. »

Ici la duchesse attendrie s'arrêta, et mit ses deux mains sur ses yeux. *Que Béatrix soit toujours notre souveraine !* s'écria le peuple avec transport. Ce cri général fut répété mille fois avec le plus vif enthousiasme et des applaudissemens redoublés ; ensuite le peuple conjura la princesse de lui promettre de renoncer à son dessein. Béatrix éleva les mains en l'air, et fit le serment qu'on exigeoit d'elle : alors les témoignages de joie, de reconnoissance et d'amour, ressemblèrent à de l'ivresse et à de l'idolâtrie..... Le peuple finit par couper de grosses branches d'arbres, dont il fit un brancard, sur lequel il obligea la princesse de s'asseoir ; et elle fut ainsi portée en triomphe jusque dans son palais, au milien des acclamations et des cris du peuple. Il y a dans l'admiration publique une sorte de contagion dont il est presque impossible de se préserver, du moins pour le moment, alors même qu'elle est usur-

pée ; mais quand la raison l'approuve, et que l'envie ne peut la combattre, il en résulte un sentiment qui est peut-être un des plus vifs que le cœur humain puisse éprouver. Quel que soit le degré d'admiration, quand on admire seul, l'âme peut rester tranquille; mais l'applaudissement public et universel, mais le charme et l'éclat de la gloire, ajoutent l'enthousiasme à l'admiration..... Tous les chevaliers, même ceux qui n'étoient point amoureux de la duchesse, éprouvèrent ce mouvement irrésistible. Lorsqu'on fut dans le palais. Lancelot, qui étoit dans un coin du salon, à côté d'Olivier, lui parloit avec ravissement de la scène qui venoit de se passer. Je vous avoue, disoit-il, que si, dans cette plaine, j'eusse été forcé d'exprimer l'espèce de sentiment que m'inspiroit alors la duchesse, j'eusse répondu très-naturellement et avec vérité que je l'*adorois*; et cependant j'en aime une autre, et avec passion. Maintenant, plus calme, je ne me trouve plus pour Béatrix que de l'admiration et le plus tendre attachement; mais je dois convenir encore que cette gloire si touchante, dont je l'ai vue environnée, la rend plus respectable

et plus intéressante à mes yeux, Avant ce jour, j'avois su la connoître ; mais on sent mieux le prix de la vertu, quand on a joui du bonheur de la voir couronner. A ces mots, Olivier soupira, et après un moment de silence : Oui, dit-il, le spectacle dont nous venons d'être témoins doit laisser une profonde impression. En disant ces paroles, il se leva d'un air distrait, se rapprocha de la duchesse ; un instant après il changea de place, et sortit enfin du salon.

FIN DU TOME SECOND.

NOTES

DU SECOND VOLUME.

(*A*) Ogier-le-Danois vivoit en effet sous Charlemagne. Les auteurs du Dictionnaire des hommes illustres disent qu'après s'être signalé par beaucoup d'exploits guerriers, il se retira dans une profonde solitude, et y finit ses jours dans le repos et l'obscurité. On ne sait pas bien, dit M. Gaillard, d'où venoit à Ogier ce surnom de Danois; s'il étoit ainsi nommé parce qu'il étoit né en Danemarck, ou si c'étoit un titre de gloire qui attestât ses victoires, et s'il fut nommé *le Danois*, comme Scipion étoit nommé l'Africain, et Métellus le Numidique. Quant à la retraite d'Ogier à la cour du roi des Lombards, elle paroît avoir quelque fondement dans l'histoire. On peut voir ce détail dans l'*Histoire de Charlemagne*, de M. Gaillard, dernier volume.

(*B*) Il est dit dans le vieux roman historique intitulé *Ogier le Danois*, que ce héros, combattant sous Didier, roi des Lombards, rencontra, sans le reconnoître, Charlemagne au milieu de la mêlée, l'attaqua, le renversa; et, l'ayant ensuite reconnu, l'aida à se relever et à monter à cheval. Plusieurs autres vieux romanciers s'accordent aussi à donner

à Ogier la gloire d'avoir sauvé les jours de Charlemagne.

(*C*) Il y a dans toute cette histoire d'Ogier des rapports si frappans avec les événemens actuels (1), qu'on pourroit croire que je me suis permis d'altérer dans mes notes la vérité historique : cependant je n'ai, de ma vie, fait une citation infidèle ; et c'est une chose qu'on n'a jamais pu m'imputer dans les nombreuses satires qu'on a faites de mes ouvrages. Mais, afin qu'on puisse vérifier sur-le-champ les singulières citations de ces notes, j'indiquerai exactement le volume et la page ; et je vais, comme dans l'extrait relatif à Charlemagne, copier littéralement M. Gaillard :

« Sigefroy, roi des Normands...., étoit l'ami de Vitikind ; sa cour avoit été la retraite de ce général saxon dans toutes ses disgrâces, et les états de Sigefroy servoient d'asile à tous les Saxons chassés de leur pays. (*Tome II*, *p.* 271.) — Godefroy, successeur de Sigefroy, suivit la même politique. » (*Même tome*, *page* 272.)

Une chose assez singulière, c'est que ce fut dans un parlement assemblé à *Worms* que Charlemagne fit résoudre la guerre contre les Saxons, parce qu'ils vouloient être libres ; et l'on sait que ce fut à Worms que, pour la même raison, on commença les intrigues qui ont enfin produit la coalition et la guerre contre la France.

(*D*) On sait que tous les peuples de ce temps célébroient leurs exploits guerriers dans des chants militaires. Les Français avoient leurs chansons de

(1) Les événemens de 1795.

Roland et d'Olivier (1). Les Saxons avoient leurs bardes, ou poëtes, qu'ils menoient à la guerre, et qui chantoient pendant les combats. On les entouroit de troupes, qui leur formoient un rempart, afin que l'ennemi ne pût pas les enlever. Charlemagne fit faire un recueil de toutes les œuvres des bardes saxons ; mais on ne sait pas ce que cette collection est devenue. On ne peut douter que les Saxons n'eussent des hymnes en l'honneur du grand Arminius, puisqu'ils en avoient fait un dieu car, dit M. Gaillard, l'opinion la plus raisonnable sur leur fameuse idole d'Irminsul, est qu'elle représentoit le célèbre Arminius, divinisé par ce peuple libre, pour avoir défendu la liberté germanique contre la tyrannie romaine. (*Tome II, page 219 et suivantes.*) Les républicains saxons chantoient sans contrainte leurs hymnes à la liberté dans les états de Sigefroy, et les Français aujourd'hui ont la permission de chanter, tant qu'ils veulent, l'hymne Marseilloise dans le même pays. Que produit cette tolérance? La plus grande confiance pour le gouvernement qui montre cette noble sécurité, et qui ne l'auroit pas sans les justes

(1) Le souvenir des exploits de ces deux héros s'est longtemps conservé dans ces chants militaires que les soldats chantoient avant de combattre. Cet usage a duré sous toute la seconde race, et bien avant encore sous la troisième. Le jour de la bataille de Poitiers, le roi Jean, entendant des soldats chanter la chanson de Roland et d'Olivier, leur dit avec humeur : *Il y a long-temps qu'on ne voit plus de Roland parmi les Francais.* Un vieux soldat, blessé de ce reproche, lui répondit fièrement : *C'est qu'ils n'ont plus de Charlemagne pour les conduire.*

droits qu'il s'est acquis à la reconnoissance et à l'amour du peuple.

(*E*) Dans ces expéditions guerrières, dit M. Gaillard, les Saxons massacroient tout, sans distinction de sexe ni d'âge. Ils égorgoient les femmes, ils brûloient les enfans dans leurs berceaux, les vieillards et les malades dans leurs lits, etc. (*Tome II*, *page* 236.) Quelles horribles cruautés! Mais elles furent commises par un peuple ignorant et barbare, et dans le huitième siècle....

(*F*) Godefroy, roi de Danemarck, avoit conservé les impressions qu'il avoit reçues de Vitikind, son ami et l'ami de Sigefroy, son prédécesseur; et quoique Vitikind se fût soumis, quoiqu'il fût devenu le disciple et l'ami de Charlemagne, Godefroy n'avoit pas changé, comme lui, de sentimens. (*Tome II*, *page* 362.)

Ogier, dans le cours de sa narration, dit que Vitikind finit par devenir suspect aux Saxons, et l'histoire dit aussi que Charlemagne profita de la jalousie que la gloire de Vitikind et Albion inspiroit à tous les autres chefs, pour attirer ceux-ci dans son parti. Il s'adressa directement à ses illustres ennemis, Vitikind et Albion. Il entreprit de changer leurs cœurs et de désarmer leur haine par des procédés nobles, et de traiter avec eux comme un grand homme traite avec de braves gens qu'il a eu la gloire de vaincre. Il leur prodigua ces égards et ces honneurs qui peuvent seuls flatter les grandes âmes. Il leur fit sentir les douceurs de la vie civile, les charmes de la paix, la sainteté du christianisme, qui tend à faire de tous les hommes

un peuple de frères. Enfin, Vitikind et Albion vinrent le trouver au milieu de ses états, où ils reçurent le baptême, ainsi qu'une foule de Saxons qu'ils menoient à leur suite. Ils donnèrent à tous l'exemple d'embrasser sincèrement le christianisme, et d'y rester constamment attachés. (*Tome II, page* 258.) Cependant, depuis cette époque, les Saxons se révoltèrent continuellement; ce ne fut qu'en 804 que Charlemagne parvint à couper entièrement la racine de ces guerres, par une transplantation générale des Saxons, exécutée sous ses yeux, par son armée victorieuse, dont toute la puissance et toute la violence suffisoient à peine pour arracher ces malheureux à une patrie qu'ils regardoient comme le seul véritable asile de la liberté. La Flandre et le Brabant étoient alors presqu'entièrement couverts de forêts. Dix mille familles saxonnes y furent transplantées et furent employées à les défricher. On prétend que le caractère dominant des Saxons, leur amour pour l'indépendance et pour la liberté, inspiré par eux aux naturels du pays, fut, dans la suite, le principe de tant de révoltes des Flamands contre leurs souverains (1); et c'étoit un proverbe commun du temps de Philippe-le-Bel et de Philippe de Valois, que Charlemagne, en mêlant les Saxons avec les Flamands, *d'un diable en avoit fait deux.* Eh! pourquoi, s'écrie l'impartial historien de Charlemagne, pour-

(1) Il étoit bien juste qu'un tel acte de despotisme devînt funeste au despotisme; et l'on retrouve cette leçon de la Providence dans l'histoire de tous les conquérans et de tous les despotes.

quoi exterminer et transplanter un peuple pour conquérir un désert au-delà duquel on trouve encore la guerre et la haine? (*Tome II, pag.* 268 *et suiv.*)

(*G*) Comme les tournois m'ont paru nécessaires dans un roman de chevalerie, j'en ai mis plusieurs dans cet ouvrage; mais j'ai un peu avancé l'époque de leur institution, car il n'est point parlé de tournois dans l'histoire avant le règne de Charles-le-Chauve. Les étrangers attribuent aux Français cette invention, excepté les Allemands qui la réclament. Le premier auteur français qui en parle est Nithard, petit-fils de Charlemagne, et il n'en parle que sous le règne de Charles-le-Chauve, et même il décrit les tournois, mais ne les nomme pas. Ce n'est que depuis Geoffroy de Preuilly, mort en 1066, et qui passa pour l'inventeur du tournoi, qu'on trouve dans les auteurs le nom de tournoi. Les principaux règlemens des tournois, appelés *école des prouesses*, consistoient à ne point frapper de la pointe, mais du tranchant de l'épée; à ne plus frapper un chevalier, dès qu'il avoit ôté la visière de son casque; et le juge de paix, choisi par les dames, étoit toujours prêt à interposer son ministère pacifique, lorsqu'un chevalier, par inadvertance, avoit violé les lois du combat: ce juge de paix (nommé aussi champion des dames), armé d'une longue pique surmontée d'une coiffe, n'avoit pas plus tôt abaissé sur le heaume ou casque de ce chevalier le signe de la clémence et de la sauvegarde des dames, que l'on ne pouvoit plus toucher au coupable. Il étoit absous de sa faute lorsqu'on la croyoit en quelque sorte involontaire; mais si l'on avoit la certitude

qu'il l'eût commise à dessein, on la lui faisoit expier par une rigoureuse punition. Ces jeux guerriers se terminoient toujours par ce qu'on nommoit *le coup* ou *la lance des dames*; et cet hommage ou tribut se répétoit en combattant pour elles, à l'épée, à la hache d'armes et à la dague. (*Voyez Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, par M. de Sainte-Palaye.*)

(*H*) Ce Meinrad vivoit en effet sous le règne de Charlemagne; il fut le fondateur du superbe monastère d'Einsidlen en Suisse, couvent si fameux par la magnificence de ses bâtimens et les nombreux pèlerinages qui s'y font sans interruption depuis plus de cinq cents ans (1). Meinrad eut pour père Bertold, de la maison des comtes d'Hohenzollern. Il naquit dans une ville de Souabe, nommée Sulsen. Il se fit ermite, se retira sur le mont Étrel et s'y construisit une cabane de feuillages. Une pieuse veuve d'Altendorf l'y découvrit et lui fit bâtir une cellule et une chapelle. Cette solitude devint célèbre. Le saint fut accablé de visites; et, pour s'y soustraire, il s'échappa dans une forêt près du lieu où est aujourd'hui le monastère d'Einsidlen. L'abbesse d'un couvent voisin devint, comme la veuve d'Altendorf, son amie et sa bienfaitrice; elle lui fit bâtir une cellule et une chapelle à laquelle il donna le nom de *chapelle Notre-Dame*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Meinrad avoit passé sept ans dans son premier hermitage: il vécut trente-deux ans dans celui-ci. Au bout de

(1) Ce monastère est près de Zurich.

ce temps, il fut assassiné par des voleurs. Deux corbeaux qu'il avoit élevés poursuivirent ces scélérats, et s'acharnèrent sur eux d'une si étrange manière, qu'ils les firent reconnoître; car on savoit que le saint nourrissoit des corbeaux. Sur cet indice, on arrêta ces brigands qui confessèrent leur crime. J'ai trouvé ces détails dans un livre en un gros volume, qui a pour titre : *Chronique du monastère d'Einsilden.* Quant à *Gérold*, j'ai vu dans le même livre qu'un prince allemand de ce nom, désabusé des grandeurs humaines, fut un des successeurs de Meinrad, dans cet ermitage. Si je me suis permis de représenter le pieux Meinrad amoureux, c'est une licence autorisée par les mœurs de ces siècles reculés (1); car alors on ne connoissoit guère d'autre remède à une passion malheureuse, que de se faire ermite ou religieux. En renonçant à l'objet de son amour, il en coûtoit peu de renoncer à tout. On savoit aimer; et les grands sacrifices naissent naturellement des grands sentimens. J'oberverai encore que, d'après les mœurs de ce temps, un saint n'est point un personnage déplacé dans un roman de chevalerie. D'ailleurs, la religion donne aux passions un caractère

(1) On sait que les discours et la conduite des anciens chevaliers offroient un mélange bizarre de dévotion et de galanterie. Les premières leçons qu'on leur donnoit (dit M. de Sainte-Palaye), regardoient principalement l'*amour de Dieu et des dames;* et, suivant la chronique de Jean de Saintré, c'étoient ordinairement les dames qui se chargeoient d'apprendre en même temps aux jeunes gens leur catéchisme et l'art d'aimer. (*Mémoires sur l'ancienne Chevalerie.*)

sublime et l'intérêt le plus attachant, lorsqu'elle les combat et qu'elle en triomphe sans les détruire entièrement.

(*I*) Vitikind eut en effet un fils nommé Diaulas. Les romanciers font jouer un grand rôle à ce Diaulas, ils lui font faire beaucoup d'exploits. Mais, dans une bataille, il propose un duel à Charlemagne; ce dernier l'accepte, et Diaulas est vaincu. L'histoire dit seulement que Diaulas combattit vaillamment pour la liberté, sous les ordres de son père : ensuite, elle ne dit point ce qu'il devint. Lorsque Vitikind fit alliance avec Charlemagné, il ne semble pas que Diaulas ait suivi cet exemple. Ainsi j'ai pu avec vraisemblance supposer qu'il resta parmi les Saxons ; car il paroît, par l'histoire, qu'en effet il y resta.

(*K*) On trouve dans l'histoire de Charlemagne un personnage nommé Rotbold, qui fut célèbre par ses vices et sa férocité, et qui entra dans une conspiration contre Charlemagne.

(*L*) Lorsqu'un chevalier alloit combattre pour une dame, il étoit armé par elle, et elle lui donnoit ce qu'on appeloit *faveur*, *jouyou*, *nobloy* ou *enseigne*. C'étoit une écharpe, un voile, une coiffe, un bracelet, un nœud ou une boucle de cheveux : en un mot, quelque pièce détachée de son habillement, et quelquefois un ouvrage tissu de ses mains, dont le chevalier favorisé ornoit le haut de son casque ou de sa lance, ou de sa cotte d'armes. Lorsqu'un chevalier partoit pour une expédition faite en faveur d'une dame, il recevoit d'elle des chaînes d'or, dont elle ornoit son écu :

et, quand il alloit au combat pour elle, il la prioit de lui donner ce qu'on appeloit alors *cri de combat, cri de guerre.* C'étoit une phrase qui varioit suivant les circonstances et la volonté des dames; et pendant le combat, le chevalier ne manquoit pas de répéter souvent à haute voix les mots que la dame avoit dictés. Lorsqu'il étoit vainqueur, les hérauts proclamoient la victoire au son des instrumens. La formule d'acclamation n'étoit pas uniforme. Une des plus usitées étoit celle-ci: *Honneur aux fils des preux.* D'autres fois on crioit: *L'amour aux dames, la mort des héros.* Aux escrimes, où le danger étoit moins grand qu'aux tournois, on se contentoit de crier: *L'amour aux dames, la mort aux chevaux.* Mais toujours mille cris perçans faisoient retentir, à plusieurs reprises, le nom du vainqueur, usage qui, dans notre langue, a formé le mot de *renommée*, ainsi que celui de *grido* dans celle des Italiens, qui disent: *Un cavaliere di gran grido*, pour signifier un homme d'une grande réputation.

Plusieurs jours avant la célébration d'un tournoi, on suspendoit, dans un lieu préparé exprès, tous les écus armoriés de ceux qui prétendoient entrer dans les lices, afin qu'ils fussent exposés à l'examen des dames et demoiselles. Un héraut ou poursuivant d'armes, nommoit aux dames ceux auxquels ils appartenoient; et si, parmi les prétendans, il s'en trouvoit quelqu'un dont une dame eût à se plaindre, elle touchoit le timbre ou écu de ses armes. Alors les juges de tournoi faisoient des informations; et si la plainte de la dame

étoit fondée, le chevalier étoit exclus du tournoi. Il suffisoit pour cela qu'elle pût seulement prouver que le chevalier avoit mal parlé d'elle ; car les lois de chevalerie défendoient expressément de *médire des dames*.

Quand j'ai représenté Olivier, dans le premier volume, volant au secours du jeune Zemni et de sa mère, sans les connoître ; lorsque je représente une multitude de chevaliers rassemblés, se disputant la gloire de défendre une femme opprimée, je peins fidèlement les mœurs de ce temps. La plupart des lois de la chevalerie, dit M. de Sainte-Palaye (dont j'ai tiré tout ce qu'on vient de lire), auroient pu être adoptées par les plus sages législateurs et les plus vertueux philosophes de toutes les nations et de tous les siècles. En vertu de ces lois, les veuves, les orphelins et hommes *mes-aisés*, et *non puissans*, tous ceux que l'injustice faisoit gémir dans l'oppression, étoient en droit de réclamer la protection d'un chevalier, et d'exiger pour leur défense, non-seulement le secours de son bras, mais encore le sacrifice de son sang et de sa vie. Se soustraire à cette obligation, c'étoit manquer à une dette sacrée, c'étoit se déshonorer pour le reste de ses jours. Avec une telle générosité, il n'est point surprenant qu'un sexe foible et sans défense fût traité avec tant d'égard et de respect, et qu'on se disputât l'honneur de le protéger même au péril de ses jours. Mais cependant, l'assistance qu'on devoit à son frère d'armes l'emportoit sur celle que les dames étoient en droit d'exiger. Une demoiselle ayant en vain réclamé la protection d'un

chevalier, celui-ci se disculpa en prouvant qu'il s'étoit trouvé, pour lors, dans la nécessité de voler au secours de son frère d'armes. (Voyez *Mémoires de l'ancienne Chevalerie*, par M. de la Curne de Sainte-Palaye, ouvrage en 3 volumes, plein de recherches savantes et curieuses.)

(*M*) Si des décrets n'avoient pas donné solennellement à tous les Français les manières et le langage des quakers, ils n'auroient jamais supporté deux mois la tyrannie de Robespierre. Mais cet infâme despote ne portoit ni sceptre ni couronne; tout le monde pouvoit le tutoyer: il ne parloit que de la *Souveraineté du peuple*. Comment se douter qu'il fût un tyran? Afin de *s'élever à la hauteur des circonstances*, il falloit croire alors que la dignité et la politesse sont incompatibles avec la liberté; et, selon Robespierre et ses complices, la définition d'un véritable républicain se réduisoit à ces quatre mots: *grossier*, *impie*, *implacable et sanguinaire*.

(*N*) Diaulas reproche aux chefs saxons d'avoir flatté le peuple. On pourroit de nos jours renouveler ce reproche. On a beaucoup déclamé contre la flatterie des cours, on avoit raison; mais là cependant elle a des bornes; et la flatterie populaire n'en a point. Un souverain, quelque enivré qu'il puisse être de sa puissance et de son rang, a toujours assez de lumières et de raison pour rejeter une flatterie outrée. Souvent on a souffert en silence les crimes des despotes, mais du moins on ne faisoit pas l'apologie de leurs forfaits (1). Comment

(1) Je n'ignore pas qu'un prêtre imbécile et sanguinaire fit l'apologie de l'assassinat commis par un duc de Bourgogne;

les chefs populaires ont-ils parlé au peuple sur les incendies des châteaux, sur les massacres du mois de septembre, sur les pillages, enfin sur tous les excès qui se sont commis? On se contentoit de dire qu'*on avoit égaré le peuple;* et on ne manquoit jamais d'ajouter que le peuple, quelque chose qu'il fasse, est *toujours bon, toujours juste.* La plus abominable cruauté n'étoit jamais en lui qu'une *erreur excusable;* on *l'avoit trompé;* on avoit *abusé de sa bonne foi.* A quels tyrans les plus vils flatteurs ont-ils jamais osé tenir un pareil langage? Les courtisans qui flattent un roi sont certainement très-coupables; mais, après tout, ils ne corrompent qu'un seul homme; et si cet homme devient un tyran sanguinaire, on peut le déposer: mais les flatteurs du peuple corrompent la nation entière. Quel crime que celui-là! Un roi, quelque défectueuse qu'ait été son éducation, en a cependant recueilli quelque instruction. Il a une idée générale de l'histoire, et, s'il aime la lecture, il peut avoir autant et même plus de connoissances acquises que ceux qui l'entourent. Il est souvent impossible, et du moins il est toujours très-difficile, de l'égarer en lui persuadant qu'une mauvaise action est un acte d'héroïsme, consacré par l'exemple qu'en ont donné les plus grands hommes, et par l'admiration de tous les siècles (1). On ne

mais un fait isolé et relatif à un seul individu ne prouve rien.

(1) Je sais que les conquêtes d'Alexandre surnommé le Grand ont été trop long-temps admirées; mais, depuis plus d'un siècle, on a reconnu l'abus politique des conquêtes,

lui persuadera jamais, par l'exemple, qu'il est des cas où le meurtre et l'assassinat sont des actions sublimes. Si on veut l'engager à commettre un crime, du moins il saura que c'est un crime qu'on lui conseille ; c'est beaucoup. Mais le peuple étant d'une ignorance absolue, il est bien facile d'abuser de l'histoire pour l'égarer ; et c'est ce qu'on a fait. On lui a présenté sans cesse le second Brutus assassinant son père, comme le plus parfait modèle de la vertu ; mais on lui a dissimulé que, même parmi les anciens, tous les grands hommes véritablement vertueux ont blâmé cette action atroce (1). On lui a dit que les Romains abolirent la royauté, que Tarquin fut détrôné, mais on ne lui a pas dit que les Romains le renvoyèrent sans l'outrager, et qu'ils lui rendirent tous ses biens ; et ses biens étoient immenses. Quel affreux cours d'histoire on a fait au peuple de Paris, dans les tribunes des Jacobins, surtout depuis trois ans ! Les orateurs, dans un langage digne des maximes qu'ils débitoient, ne cherchoient dans l'histoire que les traits qui la souillent, et n'ont jamais cité une action vertueuse. Lorsqu'on répétoit au peuple que son intérêt justifie tout, autorise tout, qu'eût-on pensé si un citoyen, montant à la tribune, eût conté la

et l'on a senti combien elles sont odieuses aux yeux de la morale. Enfin, Télémaque fut écrit dans le siècle dernier, et ce livre immortel est entre les mains de tous les princes ; certainement nul ouvrage depuis n'a présenté, avec autant de force et d'éloquence, tout ce que la raison et l'humanité peuvent dire contre l'esprit de conquête et la guerre.

(1) Voyez Bayle, au mot *Brutus*.

trait suivant : Les Athéniens se trouvoient dans un grand danger. Thémistocle dit au peuple assemblé qu'il avoit imaginé un moyen certain de les tirer de cette situation ; mais que le secret étant nécessaire au succès, il ne le pouvoit dire publiquement, et qu'il demandoit au peuple de nommer quelques personnes qui pussent juger de son projet. Le peuple nomma le seul Aristide, dont il connoissoit la vertu. Aristide entendit Thémistocle et dit ensuite au peuple, qu'en effet le moyen lui paroissoit infaillible, mais qu'il étoit injuste ; et le peuple, d'une voix unanime, rejeta le projet. L'histoire ancienne est remplie de traits semblables : et l'on s'est bien gardé de les faire connoître au peuple français, dont on vouloit dénaturer l'heureux caractère ; et pour pouvoir impunément lui prêcher le meurtre et l'assassinat, pour pouvoir, sans contradictions, déclarer hautement que la justice doit être sacrifiée à nos intérêts ; que la clémence et la générosité sont des foiblesses ; que la modération est un vice ; que la vengeance est un devoir, il falloit renverser le seul appui de la morale, il falloit détruire la religion et proscrire l'Évangile. Mais ceux qui gouvernent maintenant la France paroissent détester ces horribles excès ; et ils ont déjà donné d'éclatantes preuves de modération et d'équité ; et quoi que puissent dire les ennemis de la république française, s'ils persévèrent, si la liberté de la presse n'est plus supprimée, si l'on abolit des décrets sanguinaires, si l'on reprend des sentimens d'équité pour les restes infortunés de la

famille des Bourbons (1), si l'on ouvre les églises, si l'on rétablit le culte divin, si enfin l'on rend au peuple l'humanité, les mœurs et la morale, seules bases inébranlables du bonheur et de la liberté, les législateurs actuels, malgré les cris et les efforts de l'envie et de la haine, se couvriront de gloire et sauveront la France; et ils ne peuvent la sauver qu'à ce prix; car les crimes seuls produisent l'anarchie, tandis que l'ordre et la paix sont les heureux fruits de la vertu. Ainsi, il faut nécessairement que les représentans du peuple français soient désormais ou libérateurs de la patrie ou victimes des factions (2).

(*O*) Les Saxons perdirent en effet une bataille décisive, qui s'appelle la *bataille du Torrent*, et voici pourquoi : les Français, que la soif consumoit, et qu'elle alloit forcer à la retraite, furent sauvés par un torrent, qui, ayant été à sec jusque-là, roula tout à coup des eaux abondantes, ce qui produisit le double effet de désaltérer les Français et de les encourager, en leur persuadant que le ciel faisoit un miracle en leur faveur. L'événement est consacré par une médaille, qui représente un trophée élevé en face d'un torrent, avec cette inscription : *Les Saxons vaincus devant un torrent.* (Voyez *Histoire de Charlemagne.*)

(1) Et les personnes de ce malheureux nom, qui existent en France, sont si intéressantes, les unes par leurs vertus et leur conduite irréprochable, les autres par leur âge, et toutes par leur profonde infortune et les maux affreux qu'elles ont soufferts !...(*)

(2) On n'a rien ajouté aux notes; on les donne telles qu'elles parurent dans la première édition.

(*) Ces personnes étoient toutes en prison quand on écrivoit ceci.

(*P*) La bataille du Torrent précéda la prise d'Éresbourg. Cette forteresse passoit pour imprenable; le temple d'Irminsul fut en effet pillé et la forteresse livrée aux flammes. La statue d'Irminsul, qui étoit de bois, fut consumée. Charlemagne, pour enlever aux Saxons un objet d'idolâtrie, fit enterrer la colonne de pierre sur laquelle avoit été élevée la statue du dieu. Elle fut déterrée sous Louis-le-Débonnaire, et transportée dans l'église d'Hildesheim. On célèbre encore tous les ans, dans cette ville, la mémoire de la destruction de l'idole d'Irminsul. (*Histoire de Charlemagne.*)

(*Q*) Cet incident du mur n'est point hors de vraisemblance; l'histoire du Bas-Empire présente un exemple semblable. Vers l'an 1145, l'empereur Manuel fit enfermer dans un cachot Andronic, son cousin. Ce dernier trouva le moyen de faire une ouverture à la muraille, mais qui ne le mena que dans un cachot plus obscur. Il y resta résolu de se laisser mourir de faim, afin de se soustraire à l'horreur d'une mort ignominieuse; et, dans cette intention, il reboucha soigneusement le trou qu'il avoit fait à son premier cachot. On accusa sa femme d'avoir facilité sa fuite; et cette princesse fut enfermée dans la prison qu'il avoit quittée. Ses cris percèrent bientôt le mur qui la séparoit de son époux; et le malheureux Andronic, reconnoissant sa voix, retira doucement la pierre et parut tout à coup devant son épouse. Il la vit ainsi long-temps, sans qu'on le sût, recevant d'elle la nourriture qu'elle se retranchoit pour le faire subsister. Dans

cette même prison, il eut d'elle un fils qui monta depuis sur le trône.

(*R*) Suivant l'*Edda* ou la *mythologie* des anciens peuples du Nord, les âmes des méchans souffroient des maux éternels, dans un séjour affreux, nommé *Nastran*; et les justes, transportés dans le *Valhalla*, y trouvoient leurs persécuteurs et tous leurs ennemis livrés sans défense à la vengeance qu'ils vouloient exercer sur eux. Leurs principales divinités étoient leur grand dieu *Alsader* ou *Odin*, *Frigga* ou la *Terre*, sa femme; *Gessione*, déesse de la chasteté; *Vanadis* ou *Freya*, déesse de l'amour et de l'espérance, etc.

(*S*) On trouvera dans les ouvrages de M. de Sainte-Palaye des exemples sans nombre de cette ancienne générosité française. Je n'en citerai qu'un trait: Lalain et Piétois, en 1450, combattirent à pied dans des joutes publiques. Un riche bracelet devoit être le prix du vainqueur. Les deux combattans se renversèrent l'un sur l'autre. Ils furent relevés et amenés aux juges. Lalain déclara qu'ayant été renversé, le prix appartenoit à Piétois; et celui-ci soutint qu'étant aussi tombé à terre, il n'avoit pas plus de droit au prix que Lalain. Ce combat d'honnêteté finit par former une étroite liaison d'amitié entre ces généreux ennemis. Au reste (ajoute M. de Sainte-Palaye), la modestie étoit aussi une des principales vertus de ces braves chevaliers; et, suivant la maxime de Perceforets (un ancien auteur), *le chevalier est ravisseur des biens d'autrui, qui les vaillances d'autrui tait; et celui est réprouvé vanteur qui révèle les siennes.* Ces prin-

cipes de modestie inspiroient aux chevaliers vainqueurs des attentions particulières pour consoler les vaincus. Ces exemples de générosité, tant de fois répétés dans les tournois, ne pouvoient être oubliés, même à la guerre, au milieu du carnage; les chevaliers n'y perdoient jamais de vue la maxime générale, d'être aussi compatissans après la victoire, que téméraires pour l'obtenir. (*Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, tome I.*)

(*T*) Un grand nombre de seigneurs et de gentilshommes, dit M. de Sainte-Palaye, avoient fait placer des heaumes ou casques sur les portes de leurs châteaux, pour servir comme de fanal à tous ceux qui paroissoient aux environs, et leur annoncer qu'ils trouveroient là un hospice agréable et sûr, dans une maison dont le maître se trouveroit honoré de les recevoir. J'ai encore vu, ajoute l'auteur que je copie, de ces heaumes placés sur le faîte de nos plus anciens édifices, particulièrement à la campagne. Non-seulement on recevoit ses hôtes avec empressement; mais, lorsqu'ils partoient, on les combloit de présens; on leur donnoit de riches habits, des armes, des chevaux, et souvent de l'argent. Aussi, l'hospitalité reçue inspiroit-elle une éternelle reconnoissance. Si un chevalier, dans ses voyages ou dans ses expéditions, avoit reçu l'hospice ou quelque assistance de l'homme de la plus basse condition, il ne le regardoit plus que comme un généreux bienfaiteur; il se déclaroit à jamais son chevalier, et juroit de renoncer à tout ce que la gloire lui pouvoit offrir de plus brillant, pour s'acquitter de cette dette. Ce serment étoit in-

violable. (*Mémoires sur l'ancienne Chevalerie de Sainte-Palaye, tome I.*)

(*V*) Tant qu'a duré la chevalerie, ce fut une coutume générale parmi les chevaliers de s'engager continuellement par des vœux presque toujours téméraires, et souvent extravagans et bizarres. Soit (dit M. de Sainte-Palaye) que l'on s'enfermât dans une place pour la défendre, soit qu'on en fît l'investissement, soit qu'en pleine campagne on se trouvât en présence de l'ennemi, des sermens inviolables et des vœux dont rien ne pouvoit dispenser, obligeoient également les chefs et ceux qu'ils commandoient à répandre tout leur sang, plutôt que d'abandonner l'intérêt de l'état. Outre ces vœux généraux, on en faisoit aussi beaucoup de particuliers, soit dans les batailles, soit dans les autres circonstances de la vie. La valeur en dictoit de singuliers; tels que d'être le premier à placer son pennon sur les murs ou sur la plus haute tour de la place dont on vouloit se rendre maître; de se jeter au milieu des ennemis; de leur porter le premier coup; en un mot, de faire tel exploit, de donner telle preuve d'audace et souvent de témérité. Le plus authentique de tous les vœux étoit celui qu'on appeloit le vœu du paon ou du faisan. Le jour où l'on devoit prendre un engagement solennel, un paon ou un faisan rôti, mais toujours paré de ses plus belles plumes, étoit apporté par des dames et des demoiselles, dans un grand bassin d'or ou d'argent, au milieu de la nombreuse assemblée des chevaliers convoqués. On le portoit à chacun d'eux, et chacun faisoit son vœu sur l'oiseau; en-

suite on le reportoit sur une table pour être enfin distribué à tous les assistans.

Dans un ancien poëme historique intitulé *Le vœu du Héron*, on voit en Angleterre un comte de Salisbury, au moment de partir pour la guerre, demander à sa dame, dans une assemblée, de lui appliquer *un doigt de sa belle main sur l'œil droit, de manière qu'il fût entièrement fermé.* Au lieu d'un doigt, la dame en appliqua deux, et le comte fit vœu sur un héron (sur lequel d'autres chevaliers avoient prononcé différens vœux), de ne point ouvrir cet œil, jusqu'à ce qu'il fût entré sur les terres de France, pour venger Édouard III (en 1338), et qu'il n'eût combattu l'armée de Philippe en bataille rangée. En effet, tout le temps que dura la guerre, le comte ne se permit pas de voir de cet œil. Toute l'armée, témoin de ses exploits, le fut aussi de sa fidélité à remplir son engagement. Du Guesclin fit vœu de ne manger que *trois soupes au vin*, jusqu'à ce qu'il eût combattu un Anglais qui l'avoit défié. Étant devant la place de Moncontour, il jura de ne point manger et de ne point se déshabiller qu'il ne l'eût prise. Une autre fois, il fit vœu de ne prendre aucune nourriture après le souper qu'il alloit faire, jusqu'à ce qu'il eût vu les Anglais pour les combattre. Son écuyer, au siége de Bressière en Poitou, fit vœu de planter dans la journée, sur la tour de cette ville, la bannière de son maître, en criant *Du Guesclin*; et de mourir plutôt que d'y manquer. On voyoit en France, il y a quelques années, un monument singulier de cette coutume des anciens

chevaliers. Près la ville de Moutiers, entre Riez et Senez, sont deux majestueuses montagnes, séparées par un espace d'environ deux cent cinquante pieds. Aux deux sommets des montagnes se trouvoit (il y a cinq ans) une chaîne de fer tendue en l'air, au milieu de laquelle étoit une grande étoile à cinq raies. On prétend que c'est un de ces vœux ordinaires dans les siècles de chevalerie. On croit qu'un chevalier fit le vœu d'enchaîner deux montagnes, que l'étoile est le symbole de la devise du chevalier. On ajoute que celui qui fit ce vœu étoit de la maison de Blaccas. La ville de Moutiers a pris de cette chaîne le blason de ses armes; elle porte d'azur à deux montagnes d'argent, attachées par une chaîne d'or à un chaînon de laquelle tient une étoile. Ces vœux étoient d'autant plus inviolables qu'ils s'adressoient à Dieu. La religion les sanctifioit tous; et c'eût été à la fois une impiété et une lâcheté que de ne les pas accomplir. Aussi, on ne voit pas d'exemple dans l'histoire qu'un chevalier y ait jamais manqué. La mort seule pouvoit les empêcher de remplir ces engagemens sacrés.

(*X*) Giaffar le Barmécide, ou fils de Barmec, fut en effet un très-grand homme. Il naquit dans la Perse et devint le visir et le favori du célèbre calife Aaron Alraschid. Je suppose dans mon conte que sa famille étoit européenne; que son seul nom étoit celui de Barmécide, et qu'il ne prit celui de Giaffar qu'après les infortunes dont on verra le détail. Il suffit de dire ici qu'Aaron dut à son génie et à ses vertus toute la gloire de son règne. Barmécide se fit adorer des peuples qu'il gouverna, et reçut de la recon-

noissance publique le beau surnom de *Généreux*.

(*Y*) Aaron Alraschid, vingt-cinquième calife, étoit fils de Mahadi, calife de la race des Abassides. Son père le déclara son successeur, au préjudice de son fils aîné; mais Aaron, respectant les droits de son frère *Hadi Musa*, refusa et lui fit prêter serment de fidélité par tous les grands. Le nouveau calife fut insensible à ce bienfait, et résolut la mort d'Aaron. Mais la propre mère de l'ingrat Musa, ayant à se plaindre de lui, le fit assassiner, et Aaron fut proclamé calife. Ce prince étoit d'une très-belle figure; il fut renommé pour sa libéralité et son goût pour les arts et les talens. On prétend que les Arabes inventèrent l'algèbre sous son règne. L'histoire dit aussi que, lorsqu'Aaron alloit à la guerre, il se faisoit suivre par cent hommes de lettres, afin de se délasser, dans leurs entretiens, de ses travaux guerriers. (Voyez *Encyclopédie* et l'*Histoire des Arabes*, par l'abbé de Marigny.)

Il faut publier, à la gloire des souverains, dit M. Gaillard, qu'on vit alors régner une amitié sincère et personnelle entre les deux plus illustres monarques, entre les deux héros, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, le calife Aaron et Charlemagne. Ces deux princes, qui ne se virent jamais, avoient conçu l'un pour l'autre, sur leur réputation, une inclination mutuelle, bien supérieure aux liaisons intéressées de la politique. Ils cherchoient à se prévenir dans les moindres choses. Les présens qu'ils se faisoient l'un à l'autre étoient toujours par le choix, par le moment, par les circonstances, une marque d'estime et un témoi-

gnage d'amitié. Plusieurs historiens prétendent même que le calife céda à Charlemagne, en pur don et en toute souveraineté, Jérusalem et les lieux saints, ne s'y réservant que le titre de son lieutenant. Charlemagne et Aaron aimoient les arts; tous deux faisoient des vers. Aaron étoit si sensible aux charmes de la poésie, que souvent, en entendant de beaux vers, il s'attendrissoit jusqu'aux larmes. Non moins sensible à la musique, il avoit composé plusieurs airs qu'on chante encore dans l'Orient. Aaron avoit surtout en recommandation, comme Charlemagne, la justice et la vérité. Mais un conquérant peut-il toujours être juste? Une femme vint lui porter des plaintes sur quelques vexations de ses soldats. Aaron lui dit : N'avez-vous pas lu dans l'Alcoran que les princes désolent tous les lieux par où passent leurs armées? Oui, mais j'y ai lu aussi, répondit cette femme, que les maisons des princes seront détruites à cause de leurs injustices. Le calife approuva cette réponse hardie, et le dommage fut réparé. Aaron faisoit, comme Charlemagne, d'abondantes aumônes; il mourut cinq ans avant Charlemagne, en 809, après un règne de 23 ans, et âgé de 46 ans (*Voyez Histoire de Charlemagne.*)

(*Z*) On sait que le premier orgue qu'on ait vu en Europe, fut envoyé à Charlemagne par le calife Aaron. Je n'ai ajouté que l'*origine de l'orgue*, qui nous est inconnue.

(*Aa*) Cette réponse de Barmécide (lorsque le calife voulut s'enfermer pour lire un ouvrage qui traitoit des devoirs de l'homme) est purement historique; mais l'histoire dit seulement qu'*il alloit*

lire avec un sage, sans nommer ce personnage; et je suppose que c'étoit Barmécide.

(*Bb*) Arichise, duc de Bénévent et ennemi de Charlemagne, mourut ainsi que Romuald, son fils aîné. Il ne laissoit qu'un fils, nommé Grimoald, alors en la puissance de Charlemagne, auquel on l'avoit donné en otage. Charlemagne avoit des droits très-fondés sur le duché de Bénévent, et les Bénéventins vouloient se donner à lui; mais Charlemagne rendit au jeune Grimoald et la liberté et le duché. Il osa croire, dit son historien, au pouvoir des bienfaits, en voyant quel est, dans toute la terre, le pouvoir des injures. Grimoald, touché de la générosité de ce prince, ne songea qu'à s'en rendre digne, et l'empereur n'eut point alors de sujet plus fidèle. Il combattit les ennemis de Charlemagne, Adalgise, quoiqu'il fût son beau-frère (il avoit épousé une sœur d'Adalgise), et les Grecs; et ce fut avec autant de succès que d'activité. C'est après cette défaite d'Adalgise que l'histoire ne parle plus de lui. On croit que depuis cette époque il retourna à Constantinople, où il vécut et mourut dans l'obscurité.

(*Cc*) Il y avoit en effet, dans ce temps, un Theudon, l'un des petits rois qui partageoient la Pannonie. L'histoire représente ce prince sous les traits que je lui ai conservé. Il étoit ambitieux, dissimulé, hypocrite, mais distingué par ses talens militaires; il se fit chrétien pour plaire à Charlemagne, qu'il trahit ensuite. La Pannonie étoit ce qu'on appelle aujourd'hui la Hongrie et l'Autriche.

Le duc Aymon étoit parent ou allié de Charle-

magne, avec lequel, suivant les vieilles chroniques, il eut plusieurs démêlés. Ses quatre fils s'appeloient Renaud, Richard ou Richardet, Alard et Guichard, dont l'aîné et le plus illustre étoit le fameux Renaud, dit de Montauban. Ces quatre frères, disent les romans, n'avoient qu'un cheval qui s'appeloit *Bayard*. Bayle dit que Renaud, ce héros si célèbre par les poëmes et les romans, souffrit le martyre, qu'on lui bâtit une église à Cologne, sous le nom de Saint-Renaud.

(*Dd*) Amalberge, que l'église a canonisée, étoit une jeune et belle personne de la cour de Charlemagne. Ce prince fut amoureux d'elle, et la vertu d'Amalberge résista à la double séduction de l'homme le plus aimable de son temps, et du héros le plus renommé. L'histoire rapporte qu'étant un jour seule sur le haut d'une terrasse, elle vit venir Charlemagne, et que, pour éviter un tête-à-tête qu'elle jugea dangereux, elle se jeta en bas de la terrasse et se cassa un bras. Elle [illegible] ar se retirer dans un monastère, et y passa le r[illegible] de ses jours. (*Voyez Histoire de Charlemagne*).

(*Ee*) Le duc de Spolette, Henri, duc de Frioul, Hartrade, comte de Thuringe, sont des personnages de ce temps. Le dernier entra dans une grande conspiration contre Charlemagne.

Constantin Porphirogénète, fils de l'impératrice Irène, avoit dû épouser Rotrude, une des filles de Charlemagne; et ce dernier ayant rompu ce mariage, Constantin unit son ressentiment à celui d'Adalgise, mais sans aucun succès.

(*Ff*) L'idée de cette plante fabuleuse n'est pas de

mon invention; je l'ai trouvée dans le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, de Bomare, édition en quinze volumes. Voici la description que donne ce naturaliste : «*Baaras*, nom d'une plante qu'on trouve sur » le mont Liban, en Syrie. L'historien Josèphe dit » qu'elle luit pendant la nuit, comme un petit flam- » beau; que sa lumière s'éteint au jour; que ses » feuilles, enveloppées dans un mouchoir, s'échap- » pent et disparoissent; que cette plante est obsédée » par les démons; qu'elle a la vertu de changer les » métaux en or; que, par cette raison, les Arabes » l'appellent l'*herbe d'or;* qu'elle tue ceux qui la » cueillent sans les précautions nécessaires, qui » sont malheureusement inconnues; qu'elle se nour- » rit de bitume; que son odeur bitumineuse suffo- » que quand on l'arrache; qu'il faut la chercher dans » les endroits plantés de cédres. »

(*Gg*) En effet l'histoire rapporte qu'Aaron maria sa sœur Abassa à Barmécide, en imposant cette étrange condition; qu'il fit ce mariage afin de ras- [illegible] près de lui ces deux personnes [illegible] Barmécide que, si la princesse [illegible] sa sœur, il l'auroit épousée lui-même. (*Voyez l'Histoire des Arabes, par l'abbé de Marigny*). L'histoire dit que Barmécide, malgré les ordres et la surveillance du calife, eut d'Abassa un fils qu'il envoya secrètement à la Mecque.

(*Hh*) Comme on ne doit (dans quelque ouvrage que ce puisse être) calomnier ni les vivans ni les morts, même les despotes et les tyrans, loin d'avoir ajouté dans ce roman à l'atrocité de cette action, j'en ai diminué l'horreur. Voici le fait

historique : « Le calife, en apprenant le commerce secret de Barmécide et d'Abassa, ordonna de massacrer son grand visir et tous les Barmécides. On en immola, dit-on, *quarante* qui composoient toute la famille. L'esclave chargé d'assassiner le grand visir eut envie de le sauver. Je vais, lui dit-il, chez le calife lui annoncer ta mort. S'il ne demande rien de plus, je reviendrai et j'assurerai ta fuite: mais, s'il demande à voir ta tête, il faudra subir ton arrêt. L'exécrable tyran ordonna de lui apporter la tête de Barmécide, et l'esclave obéit.....» Quant à la princesse Abassa, les uns disent qu'elle fut enfermée dans un cachot, et qu'elle y mourut de douleur; d'autres disent qu'Abassa fut seulement chassée du palais, et réduite à l'état le plus misérable; que, plusieurs années après, une dame lui donna 500 dragmes, qui lui causèrent un plaisir aussi vif que si elle eût été rétablie dans son premier état. On ajoute qu'Abassa avoit beaucoup d'esprit et faisoit d'excellens vers. (*Voyez Hist. des Arabes, et le Dictionnaire des Hommes illustres*).

(*h*) Barmécide en effet était adoré de la nation, et sa mort excita une douleur aussi violente qu'universelle. Le calife, voyant que ses justes regrets ne s'apaisoient point, fit publier un édit qui défendoit, sous peine de mort, de prononcer le nom de Barmécide et de parler de lui. Un vieillard brava cette défense et fut aux portes du palais réciter des vers à la louange de Barmécide. Le calife, surpris de ce courage, se le fit amener et lui demanda ce qui pouvoit lui inspirer cet excès de témérité. La reconnoissance, répondit le vieillard; Barmécide

fut mon bienfaiteur. Hé bien, reprit le calife, désormais je serai le tien; substitue mon nom à celui de Barmécide. En disant ces paroles, il lui donna une magnifique coupe d'or pur. O Barmécide! s'écria le vieillard, c'est encore à toi que je dois ce présent; même après ta mort, je recueille tes bienfaits. Comment veut-on que je t'oublie?

(*Kk*) Il y eut véritablement dans ces siècles une Béatrix, duchesse de Clèves. L'histoire rapporte que les princes, ses voisins, la persécutèrent, l'assiégèrent, et qu'elle fut délivrée par un brave chevalier françois, nommé *Trélie*, qu'elle épousa. Ce chevalier portoit un cygne sur son bouclier, et la duchesse institua l'*ordre des chevaliers du Cygne*. J'ai trouvé ce détail dans l'*Encyclopédie*, au mot *Ordre des chevaliers du Cygne*. Et c'est ce petit article qui m'a donné la première idée de mon conte et qui me l'a fait intituler : *Les Chevaliers du Cygne*. J'ai trouvé depuis, dans un autre ouvrage, écrit il y a environ cent cinquante ans, et intitulé *de l'Imposture des Diables*, une vieille tradition fabuleuse, qui a pour fondement le fait historique qu'on vient de lire. L'auteur de cet ouvrage, médecin des ducs de Clèves, raconte que d'anciens manuscrits donnent aux ducs de Clèves une origine miraculeuse; et voici comment il rapporte cette tradition : « Il ne restoit, dit-il, qu'une princesse, héritière de ces ducs, un jour, qu'elle se promenoit sur le bord du fleuve, elle aperçut sur l'eau un charmant petit navire, traîné par un beau cygne. L'étonnement rendit la princesse immobile sur le rivage; mais sa surprise redoubla, en voyant ce petit vaisseau vo-

guer de son côté et s'arrêter près d'elle. Un jeune chevalier en descendit : le navire disparut. Le chevalier conduisit la princesse dans son château. On appela ce merveilleux inconnu *le chevalier du Cygne*, et la princesse l'épousa. Les deux époux furent parfaitement heureux pendant deux ans; mais, au bout de ce temps, le chevalier du Cygne tomba dans une profonde mélancolie, et un matin, qu'il se promenoit sur le bord du fleuve, le navire et le cygne reparurent; le chevalier s'élança dans le navire et disparut pour jamais. » L'auteur qui rapporte cette relation ajoute gravement qu'il ne *certifie pas la vérité de ce fait;* mais ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que le château est encore rempli des monumens qui attestent l'existence d'un *chevalier du Cygne*. On voit sur les tours des cygnes sculptés, et plusieurs vieilles tapisseries représentant des armures de chevalerie, portant des cygnes pour emblèmes, etc.

(*II*) Ce vieux château existe encore à l'une des extrémités de la jolie ville de Clèves. J'y ai passé il y a près d'un an; et j'ai été visiter, avec intérêt, l'habitation de Béatrix. On a rebâti quelques parties de ce château; mais la plupart des anciens appartemens et des voûtes antiques subsistent encore. J'ai rectifié sur les lieux mêmes la description que j'en faisois dans mon roman; ainsi elle est exacte. Mais je n'ai pu parler du charmant jardin à l'anglaise qu'on a fait autour du château sur la pente de la montagne, et qui est ce que j'ai vu dans ce genre de plus pittoresque et de plus agréable. Cette délicieuse habitation étoit la demeure du gou-

verneur de la ville. Je me suis promenée deux heures dans ses jardins; et je sentois que c'étoit là qu'il auroit fallu écrire l'histoire du chevalier du Cygne et de la duchesse de Clèves. Pour que rien ne manque à l'agrément de ce château, il est situé à l'extrémité d'une ville charmante, et dans un pays ravissant par sa fertilité et la beauté incomparable de ses bois, de ses plantations et de ses promenades (1).

(*Mm*) Béatrix, en allant au-devant des chevaliers, se conforme aux usages de son temps. On voit dans Perceforest, dit M. de Sainte-Palaye, une reine, quoique relevant de maladie, aller à la rencontre d'un chevalier pauvre, mais brave et vertueux, qui venoit lui rendre visite. M. de Sainte-Palaye cite beaucoup d'autres exemples de ce genre.

(*Nn*) Les seuls chevaliers avoient droit de porter de certaines fourrures précieuses, *le vair, l'hermine et le petit-gris*. D'autres fourrures moins rares étoient réservées pour les écuyers. L'écarlate, ou toute autre couleur rouge, étoit appropriée aux chevaliers, à cause (dit M. de Sainte-Palaye) de son éclat et de son excellence. Elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs et des docteurs. Au reste, j'observerai ici que la libéralité de la duchesse pour ses défenseurs est d'autant plus simple que c'étoit alors un devoir d'hospitalité, et que les chevaliers étoient toujours magnifiquement défrayés et traités, et comblés de présens par les

(1) Depuis mon voyage dans ce pays on y a fait la guerre, et une grande partie de ces belles plantations a été coupée.

princes chez lesquels ils séjournoient. (*Voyez dans Froissart les détails de l'excessive libéralité du comte de Foix, pour tous les chevaliers qui passoient dans sa cour.*)

(*Oo*) C'étoit (comme je l'ai déjà dit) un devoir indispensable pour un chevalier, de secourir tous les infortunés et de se consacrer particulièrement à la défense des femmes opprimées. Boucicaut forma un ordre de chevalerie sous le nom de la *Blanche Dame à l'Écu Vert*, pour faire restituer à des dames les biens dont elles avoient été dépouillées par d'injustes ravisseurs, dans le trouble des guerres précédentes. Je pourrois citer une foule de traits de ce genre; mais, ne voulant faire sur ce sujet qu'une note et non un ouvrage, je me borne à ne rapporter que quelques traits. Celui qui suit est tiré des *Mémoires de l'ancienne Chevalerie*, de M. de Sainte-Palaye. J'en retrancherai quelques détails; et ce que j'en extrais sera littéralement copié

Une faction, connue sous le nom de la *Jacquerie*, d'abord formée dans le Beauvoisis, s'étendit dans les provinces et se ligua pour porter les derniers coups à la chevalerie et à toute la noblesse. Plus de cent mille roturiers et paysans armés résolus d'exterminer la noblesse, ravageoient les terres, brûloient les châteaux, faisoient main-basse sur les chevaliers, sur les écuyers, sur tous les gentilshommes, sans épargner les femmes ni les enfans. Pour mieux signaler une haine invétérée contre tous les nobles, et comme pour insulter à la douceur et à l'humanité de la chevalerie, ils érigèrent

en vertu la férocité la plus barbare et la plus brutale inhumanité (1). La duchesse de Normandie, femme du régent, la duchesse d'Orléans et trois cents dames et demoiselles étoient à Meaux, et ne s'y trouvoient plus en sûreté. Quelques détachemens de ces furieux, joints par d'autres, accourus de Paris et des environs, se croyoient sûrs de partager une proie qu'il sembloit impossible de leur enlever. Les habitans avoient ouvert leurs portes; et, de concert avec les factieux, ils avoient réduit les dames à se retrancher, avec leurs gens, dans le terrain appelé le *marché de Meaux*; poste séparé du reste de la ville par la rivière de Marne. Le danger étoit extrême; il n'y avoit point d'excès qu'on ne dût attendre de ces bandes effrénées. Le comte de Foix et le captal de Buch, qui, dans ces circonstances, revenoient alors de la Prusse, apprennent ces funestes nouvelles à Châlons. Bien qu'ils n'eussent que soixante lances, c'est-à-dire, soixante chevaliers et leur suite ordinaire, ils prirent sur-le-champ la résolution d'aller se joindre au petit nombre de ceux qui défendoient la forteresse de Meaux. L'honneur des dames ne permet pas au comte de Foix de réfléchir sur le danger, ni au captal de Buch de penser qu'il est anglais. Il profite avec empressement de la liberté que les trêves entre la France et l'Angleterre lui laissent de suivre des sentimens plus forts dans le cœur des chevaliers que toutes les inimitiés nationales. Ces deux héros, avec leur petite troupe,

(1) Je dois répéter ici que ce passage est fidèlement copié. Voyez l'édition en trois volumes de 1781, premier volume, pages 198 et suivantes.

furent à Meaux et marchèrent aux ennemis. Les chevaliers se font jour à travers leurs rangs, leur tuent sept mille hommes, dispersent le reste et reviennent triomphans auprès des dames, qu'ils délivrent, etc. (*Vol. I, pag.* 199 *et suivantes*).

Cette générosité pour les femmes n'étoit pas particulière à la France et à l'Angleterre; elle étoit universelle dans l'Europe, et même plus anciennement encore et chez les peuples les moins civilisés. Le Nord fut le berceau de la chevalerie (dit M. Mallet); tous les monumens de l'ancienne Scandinavie le prouvent. On y voit clairement le goût de la chevalerie, comme dans son germe. L'histoire des autres nations nous le représente ensuite, se développant, se répandant en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, avec les peuples du Nord qui s'y établirent. En quelque endroit que nous ouvrions les anciennes histoires du Nord, nous y verrons des chevaliers aussi galans qu'intrépides. Un prince suédois avoit une fille d'une rare beauté, nommée Thora; elle fut enlevée. Son père fit publier, dans toutes les contrées voisines, que celui qui vaincroit le ravisseur de Thora l'obtiendroit en mariage, de quelque condition qu'il pût être. Le jeune Regner délivra la belle captive et l'épousa. Thora [illegible] morte, Regner épousa une jeune bergère [illegible] mée Aslauga, qu'il éleva sur le trône [illegible] *aux beaux cheveux*, roi d'un [illegible] devint amoureux d'une jeune fille, nommée [illegible]*rida*, et la demanda en mariage; mais elle répondit que, pour mériter son cœur, il falloit s'être signalé par des exploits plus glorieux que ceux qu'il avoit faits,

et qu'elle ne le croiroit digne d'elle, que lorsqu'il auroit soumis la Norwége. Harald jura de ne prendre aucun soin de ses cheveux, jusqu'à ce qu'il eût achevé la conquête de la Norwége; et en effet, il n'épousa Gida qu'après avoir soumis tout le royaume. Ces faits, et mille autres de ce genre, paroissent authentiques; mais (continue M. Mallet) il importe peu qu'ils soient vrais; il suffit, pour connoître les mœurs de ce temps, que ces chroniques soient anciennes et écrites par des hommes instruits des histoires et des usages de leur pays. (*Histoire de Danemarck, par M. Mallet*) (1).

C'étoit par des sentimens élevés et par des mœurs irréprochables, que les femmes obtenoient un tel empire. Les lois de la chevalerie, dit M. de Sainte-Palaye, qui défendoient de médire des dames, les obligeoient à mettre une extrême décence dans leurs mœurs et dans leur conduite; et les dames, pour être respectées, devoient se respecter elles-mêmes. Mais si, par une conduite opposée, elles donnoient matière à une censure légitime, elles devoient craindre de trouver des chevaliers tout prêts à l'exercer. Le chevalier de la Tour, dans une instruction qu'il adresse à ses filles, vers l'an 1391, fait mention d'un chevalier de son temps, qui, [illegible] près des châteaux habités par des dames [illegible] heure de celles qui n'étoient

(1) Cette histoire, en neuf volumes, est écrite avec sagacité; elle est remplie de recherches intéressantes et curieuses, et laisse une idée très-nette de l'histoire des peuples du Nord.

pas dignes de recevoir de *loyaux chevaliers*, *poursuivans d'honneur et de vertu*. Il combloit d'éloges celles qui méritoient l'estime publique. Le même auteur conte que, dans une grande assemblée, *des bons chevaliers* firent placer une dame de condition inférieure, mais de *bonne renommée*, au-dessus d'une dame d'un rang éminent, parce que cette dernière étoit *blasmée de son honneur;* c'est-à-dire, avoit une mauvaise réputation.

On peut faire des folies pour une femme méprisable, mais on ne fait de grandes choses que pour celle qui est digne d'inspirer de grands sentimens.

(*Oo*) Je ne connois de gouvernement purement démocratique qu'en Suisse, dans les petits cantons; et je ne connois pas de lieux où la tyrannie exerce un pouvoir plus arbitraire et plus oppresseur. Là, quoiqu'il n'y ait aucune loi somptuaire, si une personne se montre en public avec un habillement ou des bijoux un peu moins grossiers que ceux qui se fabriquent à Zug, Underwald, Arth, etc., elle est insultée et communément lapidée. Là, si un particulier s'avise d'embellir sa maison et son jardin, et s'il se fait une habitation plus remarquable que celle de ses voisins, *le peuple souverain* rase ou brûle sa maison et coupe ses plantations. Là, si un magistrat déplaît, on s'assemble, on le saisit et on le pend, sans aucune forme de procès; car la *justice populaire* est très-expéditive. Le landammann de Zug a été exécuté ainsi, deux ans avant la révolution française, et ces exemples sont très-fréquens. Il est vrai qu'après la mort de ce magistrat, le peuple reconnut que cet infortuné étoit innocent, et

on lui fit de *belles funérailles*. Enfin, dans ces petits cantons démocratiques, le peuple plus puissant est d'une insolence et d'une grossièreté égales à son absurdité qui est extrême. Il n'a qu'une idée distincte, c'est qu'il est *le maître et le plus fort*. Il en conclut fort naturellement que sa volonté est la seule loi sacrée, que tout doit y céder. L'orgueil extravagant que doit inspirer cette persuasion, lui donne un souverain mépris pour tous les étrangers. Ainsi, nul ne peut avoir l'honneur d'être naturalisé dans ces petits cantons, ou même d'y acquérir une propriété; et il n'existe point de pays où les étrangers soient aussi maltraités par le peuple. Par exemple, dans les marchés publics, on leur fait payer les denrées le double au moins de ce qu'elles valent. Si leurs domestiques disputent sur le prix, on leur dit que l'on ne souffre point que des étrangers marchandent; alors ils donnent sans débat l'argent demandé, les autres marchand. se plaignent que cette prodigalité fait hausser le prix des denrées. Il est difficile de trouver un moyen de concilier ces différentes opinions. Certainement, Constantinople, Alger et Tunis, dont je suis fort éloignée d'aimer les gouvernemens, sont cependant des pays infiniment préférables à ces cantons si vantés par des gens qui ne les connoissent que d'après des relations romanesques et mensongères, et qui perdroient pour jamais leur enthousiasme, s'ils y avoient séjourné seulement trois mois.

FIN DES NOTES.

TRADUCTION

DES ÉPIGRAPHES ANGLAISES ET ITALIENNES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

CHAPITRE PREMIER, page 1. *Pianger de' quel che già*, etc.

Il doit pleurer, celui qui s'est fait l'esclave de deux beaux yeux et d'une belle chevelure, qui cachent une âme noire et perfide. L'infortuné fuit en vain; comme le cerf blessé, il emporte avec lui le trait qui le déchire; il a honte de lui-même et de son amour, il n'ose l'avouer, et il désire en vain s'en guérir.

CHAP. II, page 35. *This devil beauty is compounded*, etc.

Ce lutin, cette beauté dangereuse et facile est composée d'une étrange manière; c'est un point subtil, une question difficile à résoudre, de décider si elle a en elle plus de force attractive que de penchant à céder, tant elle séduit et se rend aisément.

CHAP. III, page 45. *Solo e pensoso, i più*, etc.

Seul et pensif, je cherche les solitudes écartées et les lieux déserts, pour fuir des humains jusqu'à la trace de leurs pas.

CHAP. IV, page 49. *Ingiustissimo amor*, etc.

Injuste amour! pourquoi rends-tu la sympathie si rare? pourquoi fais-tu que nos désirs et nos seu-

timens correspondent si difficilement? Pourquoi te faire un jeu cruel de diviser les cœurs, et d'y jeter la discorde?

CHAP. VII, page 99. *O memory! thou soul*, etc.

O mémoire! âme de nos plaisirs et de nos peines, éternel mobile de nos passions, pourquoi aggraves-tu les douleurs de l'infortuné? pourquoi envenimes-tu sans cesse les blessures de son cœur?

CHAP. VIII, page 110. *Thy wife that never sleep*, etc.

Ton épouse, qui jamais près de toi ne goûta les charmes d'un doux repos, maintenant trouble ton sommeil, et remplit tes nuits de trouble, d'épouvante et d'horreur!

CHAP. X, page 129. *World, world, o world*, etc.

O monde! combien tes étranges vicissitudes te rendent haïssable!

CHAP. XIV, p. 175. *The imprison'd winds*, etc.

Les vents dégagés de leur prison proclament leur liberté avec des sons mélodieux.

CHAP. XVI, page 200. *All bless'd secrets*, etc.

Oh! naissez de mes larmes, plantes inconnues et bienfaisantes, pour guérir l'homme vertueux!

CHAP. XVIII, par 269. *Che incanto è la bellezza*, etc.

Quel enchantement est la beauté ornée de la vertu!

Seconde du même chapitre. *What's female beauty*, etc.

Qu'est-ce que la beauté d'une femme? C'est une physionomie céleste qui exprime les qualités de l'esprit et du cœur. Semblables au soleil, ses rayons répandent autour d'elle la flamme et la lumière. Le visage nous charme parce qu'on y voit l'empreinte de l'âme.

CHAP. XX, page 299. *Non è prudenza, ma follia de' mortali*, etc.

L'art cruel de présager les maux vient de la folie et non de la prudence des mortels. La crainte exagère les peines que l'imagination nous représente; et les prévoir, change en un tourment véritable un malheur qui n'est encore que douteux.

00102592

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016